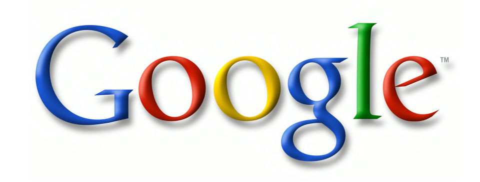
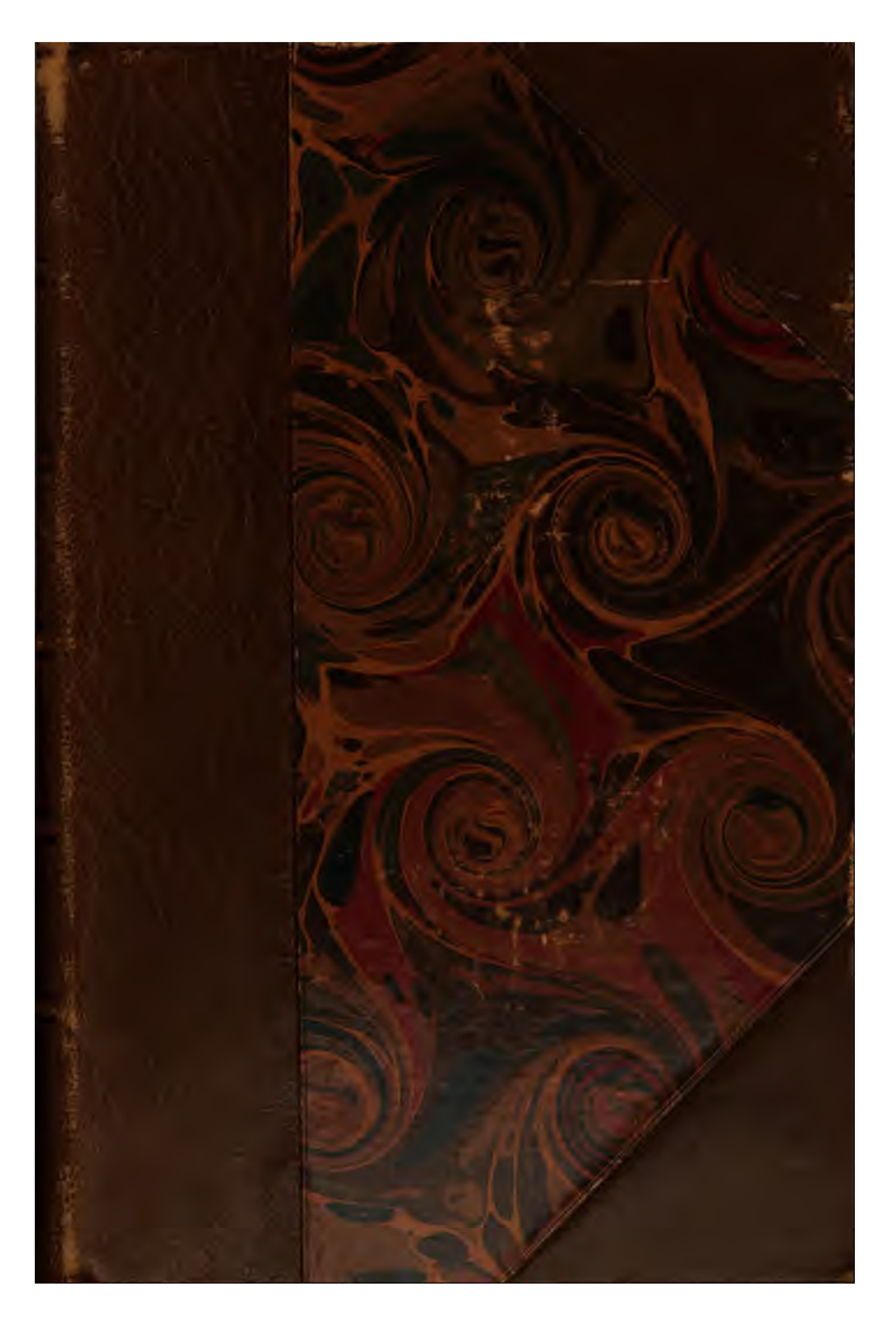





QUÆ NOCENT
DOCENT


STANFORD·UNIVERSITY·LIBRARY

icavet

CALMANN-LÉVY, ÉDITEUR

DU MÊME AUTEUR

Format in-18°.

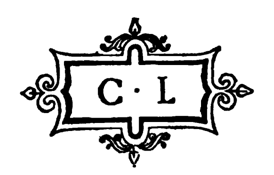
IMPRIMERIE CHAIX RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 9746-3-95. (Encre Lorilleux).

JAMES DARMESTETER

CRITIQUE
ET
POLITIQUE

PRÉFACE DE

MARY DARMESTETER



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1895

PRÉFACE

I

Quand au mois de septembre dernier nous nous promenions dans les jolis bois de Maisons, mon mari me parlait souvent de ce livre. Sa santé était déjà atteinte, mais nous ne croyions pas à un mal profond ; nous nous en allions gaiement à travers la feuillée jaunissante, en faisant mille projets pour l'année à venir, car nous ne voyions pas la Mort, dressée toute proche au tournant de l'allée... Quelques mois de repos allaient remettre en bon état le cher malade, un peu surmené ; et comme il ne savait pas se reposer complètement, il aurait là sans doute un travail facile de convalescent.

Nous l'imaginions un peu autrement, ce livre qui s'achève si tristement aujourd'hui ; plus grand surtout, plus varié. James voulait faire paraître en même temps tous ses essais, politiques, littéraires, ou d'érudition, disséminés par ci, par là, dans des recueils savants, des vieux journaux, des brochures devenues introuvables. Le recueil allait s'appeler *Orient et Occident ;* ce titre nous charmait tous les deux, moi surtout : le génie de mon ami y mettait, pour moi, un reflet de ses deux ailes. — Car il aimait l'Occident autant que s'il n'eût jamais connu d'autre face de la terre ; il connaissait l'antique Orient, comme s'il n'eût jamais vécu de toute son âme, de tout son cœur, dans notre monde fiévreux d'aujourd'hui. — Mais nous nous laissions griser par le grand air de la forêt ; nous n'avions pas les pièces sous les yeux ; nous ne nous rendions pas compte de ce que notre livre allait avoir de volumineux et d'incohérent. L'esprit de mon ami était si vaste et si profond à la fois qu'il tenait rang de prince dans plusieurs royaumes de l'esprit, écartés si loin pourtant les uns des autres qu'aucun lien ne les rattache entre eux. Alors il vaut mieux ne pas trop chercher à les rattacher. *Orient et Occident* peut se diviser ; et, de l'énorme recueil,

je ferai quatre petits livres : *Critique et Politique*, qui paraît aujourd'hui, un volume de *Nouvelles Études anglaises*, enfin, deux volumes d'*Essais orientaux*. Je suis sûre que, s'il était assis à mes côtés, s'il lisait avec moi ces pages trop diverses, il trouverait que j'ai raison de rompre (ah ! si douloureusement !) avec son dernier rêve. Car, en toutes choses, nous pensions toujours de même.

Il y a huit mois ce recueil n'était qu'un projet entre bien d'autres, et il ne nous en était point le plus cher. Nous aimions beaucoup mieux le roman historique de *Titus et Bérénice*, qui, sous la forme de *Dialogues philosophiques*, devait avoir une allure nouvelle et si hardie. Point de descriptions, point d'archéologie, seulement le choc des idées et le mouvement des âmes! Oh! le naufrage qui jette Josèphe étonné au sein d'un monde de comédiens romains en vacances; cette figure austère de Paul prêchant le renouveau à la curieuse Poppée; les soldats du camp de Vespasien contrastant avec le monde silencieux et fermé de Jérusalem qui subit l'outrage, *patiens quia æternus*. Voyants de Judée et dilettantes de Rome, femmes et soldats, philosophes du monde antique; les uns sachant penser, les autres sachant vouloir ou aimer;

le monde bariolé où se mouvaient les figures héroïques de Titus et de Bérénice, qu'il nous semblait réel, achevé, vivant! Avec quel étonnement douloureux je m'aperçois que pas une page du livre que je sais par cœur n'a été complètement rédigée!

Il aurait fait ce livre-là surtout pour moi, pour sa petite Platonicienne, toute heureuse encore dans son rêve étoilé... Un autre livre lui tenait peut-être plus au cœur, dédié, celui-là, à la mémoire de ma belle-mère. La mère de James, femme fort simple, avait été une personne d'une grande élévation morale. Après sa mort, le souvenir de son âme, dégagée des accidents journaliers de la vie, allait imprégnant de plus en plus la conscience de son fils. Il peut arriver, quand on perd un amour unique, qu'en pensant continuellement à l'appui disparu, on se modèle peu à peu une âme à son image. C'est ainsi qu'à travers l'âpre regret de sa mère, mon ami sentit grandir en lui le divin souci de la perfection morale. « Je ne me refaisais pas un culte, m'écrivait-il en 1887, mais l'athée dur, ironique, que j'étais devenu admettait enfin que le sentiment religieux, poussé à sa puissance suprême, est l'âme même de la vie... (*the life of life*, disait-il, en citant

les beaux vers de Shelley)... Si jamais j'écris l'*Évangile éternel*, ce sera pour satisfaire à la mémoire de ma mère. »

Il y pensait souvent dans ses derniers jours. Peut-être se sentait-il plus malade qu'il ne le voulait dire? Je suis pourtant certaine que la hantise de la Mort ne l'opprimait pas d'une obsession constante. Mais je crois deviner, après coup, qu'il voyait plus clairement de jour en jour la fragilité devant la mort de tout ce qui est science, beauté, charme, esprit, bonheur, en opposition avec le prix de ce qui surnage seul dans ces heures extrêmes : « l'unique, frêle, inextinguible lumière de la conscience ». Pendant les dernières semaines que je l'ai eu, ayant reconnu à la fin les ménagements que réclamait sa santé si délicate, nous parlions souvent d'aller habiter le Midi, d'y vivre très tranquilles et très solitaires, comme deux hibous dans une tour de notre forêt, d'une vie exquise, toute faite de pensée et d'amour. Il se mettait déjà à feuilleter la vieille Bible hébraïque qu'il tenait de sa mère : il voulait en extraire, en les traduisant, tous les versets qui servent encore à soutenir et à consoler ceux que travaille la soif divine. Il voulait en faire un *vade mecum*, dépourvu de

tout dogme, que tous pouvaient lire, qui ne blesserait aucune foi, et serait pour tous une aide dans le combat spirituel. « Sur notre terrasse de là-bas, me disait-il, j'achèverai l'*Évangile éternel !* » Encore un rêve effeuillé. Dans la subite ruine de notre vie, tous ces projets se trouvaient engloutis avec tant d'autres choses. Plus tard ce fut avec un élan de remercîment que je me rappelai le présent recueil à faire.

Et en reprenant l'humble travail, je le trouvais plus doux, plus intime que je ne me l'étais représenté. Quand on possède encore l'avenir, on ne sait pas tout le prix du passé. Dans ces liasses jaunies, je vis une fraîche image, j'entendis une note personnelle et vibrante. J'y trouvai mon ami, mon James triste et profond, poursuivant son génie qui le fuit, mon James de plus tard qui refait le rêve des Prophètes et qui lève vers les cieux sans voix une âme pacifiée, mon James courageux et aimant, voyant jusqu'au fond de la vie, comme savant, comme poète, comme philosophe, comme politique. Enfin, expliquant et conciliant toutes ces diversités, un James historien, un James homme de Dieu.

II

Historien il le fut en tout et avant tout; dans ses travaux spéciaux où il lutta si vigoureusement contre les pures abstractions de la mythologie comparée; dans ses études de critique qui expliquent les lettres par l'Histoire et l'Histoire elle-même par le mouvement des esprits; jamais plus historien que dans ses articles de politique, partout le même besoin de rattacher le présent au passé, de poursuivre le passé dans le présent et de pressentir l'avenir. Son génie de penseur se nourrissait de petits faits très précis, de détails vérifiés : de là le voyant qu'il y a dans tout historien évoquait la théorie, le rêve. Le caractère spécial

d'une race, les accidents d'un moment historique, des faits saillants transfigurés par une tradition, lui servaient à expliquer une donnée philologique, une page obscure de poète étranger, ou même la dernière question du jour. Dans son esprit il n'y avait pas de cloison étanche entre la vie actuelle et le passé. Même dans ses spéculations de savant les plus hardies, on ne trouvera pas une théorie qui ne compte avec l'Histoire, avec la tradition, qui ne cherche les origines de l'effet dans la cause lointaine ; et si, comme Renan, il « voyait le monument derrière la pierre disjointe » il n'était pas, lui non plus, un simple constructeur de synthèses faciles ; aussi bien que Burnouf il savait « faire jaillir la découverte du seul rapprochement des faits ».

L'historien était doublé d'un patriote, « ardemment et presque mystiquement patriote », comme l'a si bien dit notre cher Gaston Paris, dans sa puissante et pénétrante étude de la *Revue de Paris*. Mon son amour de poète prosterné devant la « France éternelle » prenait son essor d'un cœur de savant profondément imprégné du sentiment de l'Histoire. De là sa tendresse passionnée pour la vieille France, pour les antiques racines de la patrie de nos

jours, pour la France de Charlemagne, la France de Roland, la France de Jeanne d'Arc, non moins que pour la patrie héroïque et sanglante de la Révolution, la patrie héroïque et saignante de 1870. On verra, dans une étude sur les travaux de M. d'Arbois de Jubainville, avec quel plaisir il contempla la vision des fermes et des vignes et des villages prospères de la France gallo-romaine. C'était un délice que d'être avec lui à la campagne en province: tout le passionnait, tout brillait pour lui d'une gloire séculaire. A l'étranger, — en Italie ou bien en Angleterre, — il semblait avoir perdu la moitié de ses rayons. C'est qu'il vivait vraiment du cœur de son pays. De là son impartialité en politique. Par-dessous toutes les manifestations passagères des luttes du jour, il voyait la continuité de l'Histoire, le plein et multiple épanouissement de l'âme variée de la France, dont toutes les floraisons ont droit à la lumière. Nulle part il n'a exprimé sa pensée d'une voix plus vibrante que dans l'éloge inattendu qu'il a fait de celui dont le *gran rifiuto* a laissé la France sans couronne. Mais toute âme de vrai Français, de quelque parti qu'il fût, devenait chère à mon ami ; car derrière les apparences fugitives et changeantes de la politique

contemporaine il voyait la France idéale : « Seule grande réalité durable, invisible et toujours présente en chaque Français... vers qui tous les fronts se tournent aux heures d'angoisse... La France éternelle, celle d'hier et de demain, faite de son ciel clair et de sa terre féconde, faite du reflet de son épée et de l'écho de sa parole. » Celui qui sentait ainsi ne pouvait guère devenir un homme de parti.

Cependant il rêvait de la vie politique. Quelquefois en souriant il me disait : « J'aurais dû naître orateur. » Avec son petit air jeunet, ce mélange de timidité et d'assurance qui lui donnait parfois l'air d'un enfant, avec sa complexion frêle, sa voix chaude, haletante et étouffée, il avait si peu l'aspect de l'orateur que cette assertion provoquait entre nous un rire immanquable. S'il portait en lui, comme l'a dit un autre ami très cher, Gabriel Monod, « une âme d'apôtre et un cœur de héros », je suis contente pourtant que la bonne nature n'ait pas voulu qu'il se détournât des chemins cachés et sacrés de la vérité. Il avait d'ailleurs, malgré sa pensée profonde, malgré sa petite santé, quelques-unes des meilleures qualités de l'orateur : il en avait l'émotion communicative, le désir d'agir, l'amour des humbles : une certaine

rhétorique qui lui était naturelle semblait le prédestiner à faire vibrer la parole. Il avait cette autorité qui vient d'une conviction morale, car en lui la politique ne s'éloignait guère de Dieu. Dans tout prophète, a-t-il dit « il y a une morale et une politique indissolublement liées, car pour eux, morale et politique font un ».

James Darmesteter était de la race des Ébionim : il aimait le peuple, dont il était ; le bien qu'il voulait aux humbles éclatait à chaque instant dans ses actes et dans ses discours. Dans sa jeunesse il avait goûté au socialisme vague de la fin de l'Empire, mais il n'était pas socialiste dans le sens moderne. Il redoutait le collectivisme, déception pour le peuple quand le gouvernement est fort, danger pour l'État quand le gouvernement est faible. Il n'avait aucune tendresse pour ces « plans de grève universelle qui doivent conduire au bonheur de tous par la ruine de tous ». Mais rien ne lui semblait plus beau que de « porter la plainte sincère du pauvre devant le pays, exposer au grand jour ses griefs, ses souffrances et ses vices, éveiller autour de lui dans la conscience nationale les voix de justice et de pitié ». Seulement, si dans sa prime jeunesse, avant la guerre, il avait cru voir la panacée

de l'infortune humaine dans un avenir tout de science et de liberté, plus tard, étant revenu de bien des choses, il constata le peu que donne la science pour la paix de l'âme, et la liberté politique et extérieure pour la liberté intérieure qui seule lui confère un sens; il chercha en Gilaad un baume plus efficace: il voulait doter le peuple de France d'un idéal et d'une discipline.

III

Une grande partie de la jeunesse pensante de France, née sous l'éclat fiévreux de l'étoile de 48, a cru, pendant une saison plus ou moins longue, plus ou moins fervente, à la toute-puissance de la science. La raison s'est révoltée contre les croyances des ancêtres. Les jeunes gens ont lutté pour conquérir leur liberté de douter. En réalité, ils ne faisaient guère que changer de foi; car la science les attirait par mille prestiges — la belle science qui, à elle seule, allait dissoudre tout énigme, explorer l'avenir, diriger la vie, trouver Dieu, et faire la carte de l'inconnaissable. Puis une fois la liberté conquise, un double travail

s'est effectué dans toute âme sincère: d'un côté, n'ayant plus rien à redouter d'une croyance fausse, la raison s'est laissé gagner à la tolérance, à la sympathie, au respect pour la foi consolatrice des faibles: Honneur au γενναῖον ψεῦδος! Cependant elle reconnaît avec effroi que sa nouvelle idole est frappée d'impuissance morale. La science ne peut commander à l'humanité : au nom de qui? au nom de quoi? Elle ne peut fonder ni promulguer aucune loi morale, car les choses de l'âme ne sont pas de son royaume. La conscience humaine est, soit un don de Dieu, soit la plus belle des inventions de l'homme; elle n'est pas un fait naturel.

« La vérité ne peut éclairer et diriger que ceux qui ont déjà en eux-mêmes le principe directeur, soit dans la noblesse innée de leurs instincts, soit dans les habitudes héréditaires de vertu imprimées en eux par des ancêtres qui ont cru ». — Alors désorientée, saisie de vertige, la pensée se demande, entre le Dieu menteur et la science immorale, où est la loi? où est la règle? Quel est le sens de la vie et du destin humain? Et, tandis qu'elle traverse un passage de ténèbres, l'âme désolée se renferme dans un agnosticime plein de désespoir,

Elle se dit : « Heureux ceux qui n'ont pas vécu et bien heureux ceux qui ont cessé de vivre. » Mais le pessimisme constant est incompatible avec la lutte pour l'existence. On trouve toujours un moyen de s'y soustraire, fût-ce par le suicide. Tout portait James à trouver cette échappatoire dans l'adhésion qu'il fit au prophétisme.

Il était, je l'ai dit, un homme de Dieu. Mais à la façon du vieil Amos, altéré de bon droit et de justice sur la terre, et non pas à la façon d'un saint François ou d'un Meister Eckhart. La profonde véracité qui était en lui, qui le faisait avant tout un historien, dans l'ordre de l'esprit, le faisait avant tout, dans l'ordre de la morale, un conducteur d'âmes. Il était affranchi de toute préoccupation mystique. Il ne comprenait guère qu'on pouvait perdre son temps à filer des rêves sur le fond de l'être, sur l'identité de l'âme, ou même sur l'immortalité. J'aimais, avec frayeur, à m'abandonner au puissant vertige que produit sur l'esprit l'idée de l'Éternité stable et une. J'aimais me laisser couler jusqu'au fond de mon âme, là où il y a quelque chose de neutre et d'indivis, qui n'est ni Toi ni Moi, qui est peut-être Dieu. Ces divertissements métaphysiques n'avaient aucun attrait pour mon ami. « Théologie, que tout cela »,

me disait-il avec son beau sourire si tendre, si lumineux. Ce qu'il désirait avant tout, c'était l'antique idéal des prophètes: « faire justice et charité », rétablir dans toute sa force la conscience nationale, donner à tout un peuple un autre pain que le pain quotidien. Oui, ce qui le hantait, ce qu'il poursuivait, c'était moins l'âme éternelle que la conscience humaine.

Affranchi très jeune du judaïsme dogmatique, James était resté plus foncièrement israélite qu'il ne s'en doutait: on peut dire que tous ses sentiments profonds étaient nourris du suc de la Bible: son patriotisme, où la France jouait le rôle du Messie et s'en allait (souvent à ses dépens) conquérir pour l'humanité, à coups d'idéal, le bonheur millénaire; son amour pour les humbles ; son idéal moral. « L'homme ne sait jamais au juste tout ce qu'il croit. » Un jour — il n'y a pas très longtemps de cela — mon ami s'est aperçu que, s'il n'allait plus à la *schule*, il n'était pas moins resté un croyant de la Bible. « Je suis évolutionniste et biblique », m'écrivait-il, après une de nos premières rencontres. De la science nouvelle, des prophètes antiques, il tirait de quoi se faire une foi et une loi.

IV

Ses souvenirs de Hégel, ses lectures de Renan, mais avant tout les théories de Darwin fortifiaient en lui la conception de l'éternel devenir. Lui aussi, comme Nietzsche, était une voix proclamant dans le désert l'avènement de l'*Uebermensch*. Mais de quelles différentes façons ils ont vu ce messie moderne ! C'était surtout en lumières, en justice, en amour, en joie, en poésie, que l'homme des âges à venir devrait se montrer supérieur à ses devanciers, selon la vision de James. Il n'a jamais connu l'horrible obsession de la race forte qu'ont subie le Zarathustra allemand et le Merlin français... Quelques jours avant sa mort, mon ami me

disait : « Un de ces jours j'écrirai pour la *Revue de Paris*, une réponse de Zarathustra à Nietzsche ». Il l'aurait si bien faite, le mage clairvoyant et aimant ! Il aurait si bien opposé à l'effrayant égoïsme de notre siècle la calme religion antique, où le bonheur familial règne comme un devoir impérieux, où la règle de la vie est la pureté de ce qui est sans défense et la sainteté des faibles. Dans la pensée de James, le point d'arrivée de l'âme humaine ne s'égarait pas trop loin de ce noble point de départ. Déjà dans la dernière partie de la *Légende Divine*, il a esquissé sa conception de l'avenir : c'est une sorte de darwinisme sublime...

L'homme qui souffre demande à Béatrice la raison de sa souffrance et elle lui dit :

— Tu souffres parce que tu es le monde et tu l'ignores. Comment as-tu si vite oublié tes naissances, ô le dernier-né des êtres ?

Et soudain l'homme moderne sent, pour un instant, battre dans son sein d'homme achevé, le cœur aveugle et amorphe des êtres primitifs, le cœur de toute créature vivante qui marche, qui rampe ou qui vole, tandis qu'une voix lui dit :

— Il a fallu que tout fût pour que tu fusses !

Mais l'homme souffre toujours et Béatrice lui dit :

— Tu souffres parce que tu es l'avenir !

« Et une angoisse horrible tordit mon sein ; puis une joie divine l'inonda ; et je me sentis une créature nouvelle que les mots d'aujourd'hui ne peuvent dire ; et la pensée, la pensée dont j'étais si fier, était comme un rêve pénible dont on se souvient mal au réveil ; et dans le monde transfiguré, notre vieux monde était comme l'image obscure qui passe dans un cerveau las.

» Et elle me dit :

» — Mouvement, couleur, chaleur, lumière ; force magnétique, affinité ; vie, sensation et pensée ; l'univers va se développant de coup d'État en coup d'État, dans l'infini royaume de l'âme. Que de régions encore à naître, repliées au plus profond de ton être ! »

C'est ainsi que James annonça l'avènement de l'homme surhumain, de la race humaine à la suprême puissance, qui, à un moment déterminé de l'histoire future, doit réaliser pleinement toutes nos aspirations, profiter enfin de toutes nos abnégations, faire fructifier notre idéal, incarner sur la terre l'esprit de Dieu, et devenir pour tout jamais ce « Christ de lumière et de vie » que la pauvre Lucia Galvani entrevoit au moment de mourir.

V

Cette ébauche de théorie, ces vagues visions d'avenir, sont tout ce que mon ami emprunta au Darwinisme. Sa conscience de Sémite se préoccupait bien plus de trouver une règle morale que d'échafauder un système. Cette règle, il était convaincu que la science ne pouvait pas la donner.

Dans le plus obscur des symboles où James aimait envelopper sa pensée, le petit aveugle de Penmenmaur subit deux attractions également puissantes, le désir de la mer, le désir du soleil : L'homme ne voudrait-il pas se perdre dans la science et abîmer en Dieu ? Mais toutes les tours que l'enfant bâtit, tous les cairns qu'il

élève, sont d'une petitesse désespérante et ne le rapprochent guère du ciel. Enfin, un jour, il croit pouvoir atteindre au soleil par la voie de la mer ; il s'élance dans un frêle esquif, le cœur en fête, à la poursuite de l'astre, et il s'écrie : Demain ! demain !

« Hélas, ne dirait-on pas que le froid gagne, la chaude marée recule, recule ? Sa barque le remporte-t-elle en arrière, loin du grand cœur qui bat plus faible et qui s'éteint ou qui s'en va ? »

Je pense que la mer va engloutir le petit aveugle de Penmenmaur, car ce n'est point par le savoir que l'on arrive à Dieu.

James pourtant ne se serait point réuni à ceux qui honnient la science aujourd'hui parce qu'elle ne donne point des récoltes qui ne sont pas de sa province. Ce qu'elle ne tient pas, elle ne l'a jamais promis : c'est nous qui lui avons prêté nos désirs. Mon ami avait trop de conscience, et surtout trop de précision dans l'esprit pour se prêter à de certaines exagérations. Il n'aurait pas excommunié la chimie au nom de Bossuet. Il n'aurait point, à l'instar de certain chef de parti anglais, inventé une théologie « pour expliquer le Beau et le Bien ». Il aurait convenu en sou-

riant que le sentiment du Beau n'est qu'une extension du sentiment amoureux, et que le Bien n'est que le Beau appliqué dans l'ordre moral. Il aurait même vu dans cette transformation d'un appétit primitif dans une idée divine, un exemple charmant de l'éternel Devenir.

Mon ami restait toujours un fervent de la science : « la vraie, la grande, celle qui ne travaille point pour une récompense, mais est sa fin à elle-même; celle qui élargit l'âme à la taille de Dieu, qui l'ennoblit de toute la beauté de l'univers, la pacifie du silence des infinis. » Il cherchait dans la science l'énigme de l'avenir du monde ; il cherchait dans l'éthique la plus pure et la plus pratique qui ait jamais été formulée, le secret divin qui donne la force de vivre.

Il trouva dans les prophètes, toujours frais et nouveaux après vingt-six siècles, une règle de bien faire, une loi vivifiante, un exemple et un idéal. C'est tout ce qu'il leur demanda. Il savait vivre sans ami céleste; il acceptait de mourir sans espoir de paradis, sans la grande consolation de l'éternel revoir. Il ne la nie pas, il ne la raille pas, cette douce consolation : seulement il n'ose pas trop compter sur elle.

L'homme sur la terre ne doit demander qu'une règle terrestre, car tout ce qui explique l'infini dépasse sa pensée, conditionnée par la matière. Vivons en justice, mourons en paix ! C'est là une religion bien humble et bien fière, une foi stoïque et triste. « Mais qui nous assure que la Vérité n'est pas triste ? »

VI

Le passé nous reste, du moins, intangible, pur et sacré. Qu'est-ce, après tout, que ces mots de passé, présent, avenir? Avoir été heureux pourrait être la même chose que d'être heureux, si l'on pouvait seulement assez fortement le croire, assez résolument vivre de l'ombre d'un rêve et oublier la lumière importune du jour. Vivre dans le passé, ce n'est pas seulement survivre, c'est une illusion de force, de joie, d'amour, la même que les âmes pieuses trouvent dans la chimère d'un avenir céleste... Mais je ne sais pas si elle peut devenir un principe d'action. Voilà son infériorité manifeste.

Quelques rayons du passé sont emprisonnés dans ce petit livre. Dans ces fragments, comme dans les débris d'un miroir brisé, je vois et je revois l'image disparue... Pour toute âme timide et fière, repliée sur elle-même et fortement nourrie de vie intérieure, la critique peut devenir une sorte de confession ; derrière ce masque l'âme parle plus à l'aise, dit ses préférences, avoue son idéal, exhale le parfum de son être. La simple indication de ce qu'on trouve important dans une œuvre, dans un esprit, dans le spectacle infini de l'univers, peut jeter une illumination soudaine sur l'âme du narrateur. Qu'est-ce que James remarque dans George Eliot? Sa puissante intelligence? Non. Son génie de création? A peine. Il se sent attiré par sa bonté triste, par son « pessimisme courageux et aimant, la vision sombre de Hartmann adoucie par des rayons infinis de tendresse et de dévouement », par son « sentiment profond des forces réelles ». C'est aussi la sympathie sans bornes que lui inspire l'isolement d'un cœur solitaire et sans appui, « les tourments vagues et indicibles du génie qui s'ignore et qui se cherche — l'angoisse de sentir confusément dans son cœur une force d'affection qui s'éteindra sans objet, et dans son cerveau

une lumière qui pourrait éclairer les hommes et qui s'éteindra obscurément ; le remords de sentir qu'elle était peut-être du petit nombre des élus qui ont une destinée et qu'il faudra disparaître sans avoir rempli sa mission terrestre, sans en avoir deviné l'énigme, incompris du monde indifférent et de soi-même ». Tout cela est de mon James d'avant le bonheur ; mais c'est le James de tout temps qui étudie le tempérament religieux de la grande romancière, laquelle, en se détournant de toute foi révélée, voit toujours dans la religion, « le germe et le pressentiment des vérités futures ».

L'article sur Renan ne jette pas moins de lueurs sur un autre côté du caractère intellectuel de mon ami : celle de la méthode et de la science. Ce qu'il admire surtout dans ce beau génie c'est l'union d'une pensée synthétique et philosophique avec l'érudition patiente, amoureuse du détail. « Le génie synthétique est celui qui sent et comprend le mieux la valeur du détail, la nécessité de l'analyse microscopique, parce qu'il sait mieux que tout autre que nul détail n'est insignifiant, qu'il n'est pas un atome qu'il soit permis de négliger, et qu'un débris de pierre, un trait de lettre à demi effacé, un lambeau de papyrus troué, peuvent révéler le

secret de l'ensemble ». Tout cela est peut-être encore plus vrai de mon ami que de M. Renan. Ce n'est pas ici le lieu de parler de son scrupule dans les recherches de son métier, des vastes travaux de construction solide et lente qui formaient le soubassement de ces temples aériens de synthèse et de théorie qu'il aimait tant construire. Lui aussi, comme M. Renan, se sentait surtout attiré par les ensembles; et ce seront peut-être ses travaux de détail qui garderont le plus fidèlement sa gloire. Son ancien maître, M. Bréal, lui reconnaissait dans ces recherches une sûreté, une élégance, une prestesse incomparables. Dans un admirable éloge du fils de son enseignement il lui a prédit pour ses travaux techniques une renommée d'airain.

S'il admire dans M. Renan le philologue philosophe, il se sent surtout attiré par l'homme préoccupé d'idéal. Il lui sait gré d'avoir terrassé le gavroche stérile du voltairianisme; car cet esprit inefficace « n'a rien à fonder dans l'ordre moral, rien à enseigner dans l'ordre scientifique ». Morale et science, saisir dans les deux le vrai, le solide, c'était là surtout la belle préoccupation de mon ami.

VII

Enfin, s'il a souffert, il n'en a pas moins été heureux : il a fortement pensé, noblement agi, beaucoup aimé ; il a pu accomplir la tâche de son âge mur. Jamais il ne se plaignait, fût-ce avec un sourire. Au fond de sa douceur charmante, de sa candeur d'enfant béni, de ses ironies brèves et troublantes, de ses beaux enthousiasmes de prophète, — tout au fond des grâces et du charme de sa nature exquise il y avait trois assises de roc, inébranlables : la patience, le courage, la véracité ! Tout ce qu'il disait, pensait, faisait, était fondé sur elles ; et c'est par elles que sa simplicité était toujours

noble, sa douceur sans faiblesse, et sa justice sans haine.

Deux jours avant sa mort, il me regarda longuement :

— Auras-tu du courage, Mary?

— Et moi :

— Est-ce qu'on sait? Puissé-je ne le jamais savoir ?

Il avait du courage, lui, et il le savait, car toute sa vie il avait été à l'épreuve.

Mais dans sa mort, une mort d'enfant, douce comme du lait, il n'a pas eu à se servir de son arme. Il est mort dans un rêve et presque ses dernières paroles furent :

— Je ne souffre pas.

Là où il est à présent, je pense qu'il dort bien, qu'il dort à toute éternité, dans son lit de sable fin, sous un manteau de fleurs bleues, à l'ombre de la forêt. Sa tête à la chevelure encore jeune et drue repose sur la Bible hébraïque de sa mère; entre ses mains il tient un livre de chansons. Qui sait quels rêves hantent son sommeil? S'il lui en vient, ils doivent être beaux et purs et vrais. Mais qu'il dorme, ou qu'il rêve, qu'il se souvienne ou bien qu'il s'en soit allé lutter ailleurs dans quelque progression inimaginable de l'être, je

sais au moins que son courage, sa patience, sa vérité, sont égales à sa destinée, quoi qu'il lui arrive. Que Dieu me le garde! Il n'y a qu'une nuit entre nous: que Dieu le protège!

MARY JAMES DARMESTETER

I

ESSAIS DE CRITIQUE

LA VIE ET L'ŒUVRE

DE

ERNEST RENAN [1]

Nous sentons tous qu'une grande ombre est ici au milieu de nous.

Nous cherchons du regard, sans le trouver, celui qui était l'âme de ces réunions annuelles et qui, pendant un quart de siècle, a été notre guide et notre gloire. Mais quand un groupe d'hommes, unis par une pensée commune, voit disparaître celui qui incarnait leur idéal, ils savent que celui qui les quitte restera en esprit avec eux.

Le cher et respecté confrère, que le vote unanime de votre Conseil a proposé à votre

1. Notice lue à la séance annuelle de la Société Asiatique le 22 juin 1893.

choix pour remettre en ses mains la direction de notre Société, a déjà, aux obsèques triomphales faites par la nation à M. Renan, rendu un éloquent hommage à celui que nous avons perdu. Depuis, dans la séance du 12 novembre 1892, M. Barbier de Meynard a retracé la carrière scientifique du maître en traits pleins et précis qui disent tout l'essentiel et rendent plus redoutable pour votre secrétaire la tâche que ses fonctions lui imposent en ce moment. Jamais je n'en ai senti plus lourdement le poids, et si je n'écoutais que mon sentiment, je vous demanderais la permission de me départir ici de l'usage et de garder le silence devant ce grand nom qui se suffit à lui seul. Je ne crois pourtant pas pouvoir me soustraire à ce devoir, si imparfaitement que je puisse le remplir : méditer sur l'âme et l'œuvre d'un grand mort est une source de force pour les vivants.

Vous n'attendrez pourtant pas de moi, Messieurs, que je retrace dans son ensemble la carrière et l'œuvre de M. Renan : la tâche dépasserait mes forces et excéderait mon droit. Philosophe, moraliste, poète, remueur d'idées

et conducteur d'âmes, M. Renan ne nous appartient qu'en partie : par l'immense variété de ses dons et des domaines qu'il a embrassés, par le retentissement historique de son œuvre et son influence profonde sur les conceptions de son âge, il appartient à la pensée tout entière, il appartient à la France et au siècle. Mais ce qui, pour nous, lui donne une place à part dans le cœur de ceux qui ont pensé et parlé pour leur génération et pour l'avenir, ce qui fait que nous avons le droit de le revendiquer pour nous et que lui-même considérait comme un des plus beaux fleurons de sa couronne de gloire son titre de Président de la Société asiatique, c'est qu'il fut toujours avant tout et voulut être avant tout un homme de science, un philologue. Au début de sa carrière, c'est un problème de philologie qui, en éveillant et troublant sa conscience, changea le cours de sa vie : c'est sur le sens et la date de quelques lignes d'hébreu que se joua sa destinée. La philologie, au sens large du mot, c'est-à-dire l'histoire et l'interprétation des textes, reposant sur l'étude linguistique, fut dès le début et demeura jusqu'au bout son instru-

ment de recherche. Néanmoins en lui le philosophe et le savant sont si indissolublement unis qu'il ne nous sera guère possible d'apprécier et de comprendre l'homme de science sans empiéter sur un ordre d'idées spéculatives qui ne rentre pas dans nos préoccupations ordinaires, comme il serait impossible au philosophe de comprendre la philosophie de M. Renan sans se faire un instant à sa suite grammairien, historien et orientaliste.

M. Renan a dit lui-même dans des pages inoubliables, qui sont la plus fraîche et la plus franche des confessions [1], l'histoire de son enfance et de sa jeunesse, des premières impressions qui formèrent pour toujours sa conscience et son idéal, et de la crise qui ne changea que sa croyance sans changer cet idéal. Le pays où il naquit, la Bretagne, est le pays des fées : c'est le coin de la France qui a conservé le plus purement la vieille religion populaire, ailleurs effacée, et qui par ses racines plonge dans l'antiquité mythique. Fils de marins, bercé au remous de la mer et de

1. *Souvenirs d'enfance et de jeunesse.*

ses légendes, il apportait avec lui les dons de la race la plus grave, la plus intérieure, la plus profondément rêveuse de la France. Il était encore enfant quand son père périt à la mer. Il fut élevé par sa mère qui était un *folklore* vivant : mais d'origine gasconne, elle joignait à la foi bretonne un fonds de gaieté et d'ironie douce étrangère à la Bretagne : « Elle aimait ces fables comme Bretonne, elle en riait comme Gasconne », et elle légua à son fils, avec sa foi profonde et sincère aux enseignements du dogme, sa foi d'imagination amusée et demi-sceptique aux créations de la religion populaire.

C'est à son éducation dans ce milieu naïf et profond que M. Renan attribuait plus tard ses facultés historiques, son don de revivre des états d'âme différents de ceux de nos jours, « une sorte d'habitude de voir sous terre et de discerner des bruits que d'autres oreilles n'entendent pas ». Ses premiers maîtres, les bons prêtres de Tréguier, modèles de foi tranquille et de vertu sans tache, tels qu'en présente souvent le clergé provincial de France, lui avaient appris par leurs leçons et leur

exemple que la vie spirituelle est la seule vie noble.

Vous savez comment en 1838, sur le bruit de ses succès d'écolier au collège de Tréguier, il fut appelé par M. Dupanloup au petit séminaire de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, comment de là il passa aux séminaires d'Issy et de Saint-Sulpice, les profondes études de théologie auxquelles il se livra là et comment, initié par le P. Le Hir aux méthodes et aux conclusions de l'exégèse allemande, il sentit sa foi s'en aller devant les enseignements d'outre-Rhin. Ce qu'il y a de remarquable dans la crise spirituelle qui transforma son *credo* et ce qui décida dès l'abord du caractère de toute sa carrière, c'est que cette crise ne fut point, comme il arrive généralement, une crise de philosophie raisonnante; elle fut tout entière d'ordre philologique et critique. Un roman qui a fait grand bruit, il y a quelques années, de l'autre côté de la Manche, analyse en trois volumes l'état d'âme d'un pasteur qui fait dépendre sa foi de la date du livre de *Daniel* et qui, après de longues angoisses philologiques, convaincu que Daniel est contempo-

rain d'Épiphane et non de Nabuchodonosor, renonce à son ministère : M. Renan avait posé, cinquante ans d'avance, pour le portrait de *Robert Elsmere*.

Le jeune homme qui, le 6 octobre 1845, ayant reconnu qu'il ne pouvait plus, sans violenter sa conscience, rester dans le sanctuaire, descendait, pour ne jamais plus les remonter, les marches de Saint-Sulpice, avait moins en commun avec le monde frivole et incrédule où il allait se perdre qu'avec le monde croyant qu'il venait de quitter. Le voltairianisme lui était profondément antipathique : il sentait combien l'esprit voltairien, de quelque façon qu'on apprécie son œuvre historique, est profondément inefficace ; car il n'a rien à fonder dans l'ordre moral, rien à enseigner dans l'ordre scientifique, et il ne peut ni expliquer le sentiment religieux ni le satisfaire. M. Renan n'avait plus la foi, mais il avait gardé le sens de la foi : il savait comment il avait cru, comment la foi avait répondu à une certaine heure aux plus nobles instincts de sa nature, et c'est pour cela qu'en refaisant l'histoire des croyances passées, il n'aura qu'à

s'interroger lui-même pour retrouver dans sa conscience le secret de leur nature et de leur puissance.

Au moment où M. Renan quittait Saint-Sulpice, il était avant tout un élève de l'Allemagne. Il tenait d'elle non seulement une exégèse, mais une philosophie qui un instant remplaça pour lui la foi de ses pères. Il a souvent décrit l'impression profonde que fit sur lui, à dix-huit ans, sa première initiation à Gœthe et à Herder : « Je crus, dit-il, entrer dans un temple. » Ce qui l'avait frappé, en effet, dans la philosophie allemande du commencement du siècle, c'était une rare conciliation d'un esprit hautement religieux avec l'esprit critique le plus entier. Le principe directeur de cette philosophie était, comme on sait, la notion du *devenir*, de la perpétuelle transformation des choses, qui ne sont jamais et sont toujours en voie de se faire : notion éminemment historique, relevée et comme sanctifiée par le sentiment d'un idéal actif qui marche à sa réalisation à travers cet écoulement et cette métamorphose sans fin. Dans sa forme hégélienne, en particulier, cette philo-

sophie se prêtait admirablement à concilier le conservatisme religieux le plus respectueux avec toutes les exigences historiques, le Christ étant considéré dans le temps comme la réalisation du dieu inconscient et obscur qui, dans le déroulement de l'univers et des siècles, aspire à trouver sa conscience.

Mais M. Renan était trop Français d'intelligence pour s'enchaîner longtemps à ces formules d'un mysticisme trop précis, qui, par une banqueroute inévitable qui pèse encore sur l'Allemagne, devaient aboutir bientôt, sous prétexte d'idéal, à la déification du fait brutal, au droit divin du fort, et qui d'ailleurs, pour être logiques, auraient dû donner pour dernier terme de l'Infini dans sa marche, non point le Christ sur sa croix, mais le professeur Hégel dans sa chaire. Renan traversa les systèmes allemands sans s'y arrêter : il y puisa seulement certains principes : à Hégel, il emprunta l'idée du *devenir*, à Herder l'idée qui est le correctif et le complément du *devenir*, le rôle de la *spontanéité* dans les créations de la vie.

A peine entré dans la vie laïque, il allait rencontrer les influences qui devaient éclairer

ce que la lutte de son éducation catholique et de son initiation allemande laissait encore de nuageux dans sa pensée. Jeté sans ressources et sans avenir sur le pavé de Paris, dans ce désert d'hommes où il n'avait pour le soutenir que sa volonté de vivre dans la vérité et pour la vérité, il était entré comme surveillant dans une pension du quartier Latin où il avait la table, le logement, deux heures d'occupation par jour et le reste de son temps libre pour son propre travail. Parmi les élèves de l'institution se trouvait un jeune homme de dix-huit ans, nommé Marcellin Berthelot. Il avait déjà l'esprit encyclopédique, l'ardeur concentrée, la passion du vrai, la sagacité d'invention qui devaient faire de lui un des rois de la science. Plus jeune que Renan de quatre ans, mais son aîné dans la connaissance de la réalité extérieure, il lui apportait la révélation de la science et de la philosophie du dehors, comme Renan lui apportait la révélation de la philosophie intérieure. Une amitié profonde, qui devait durer quarante ans et qui appartient à l'histoire intellectuelle du siècle, s'établit entre ces deux jeunes gens, enivrés de science, rêvant une

cosmogonie, se jetant l'un à l'autre, dans leurs entretiens ardents, des fragments d'univers. Certains principes inflexibles étaient posés qui devaient former le *inconcussum quid* de leur foi : il n'y a pas de solution de continuité dans l'ordre des phénomènes; il n'y a pas d'interruption dans les lois de la nature, soit matérielle, soit spirituelle: l'histoire de l'homme et de sa pensée est un chapitre de l'histoire naturelle. Par là M. Renan se trouvait ramené au point de vue des grands sensualistes du dernier siècle et des idéologues du commencement de ce siècle; mais il joignait ce qui leur avait manqué: le sens de la religion.

Cependant il poursuivait et élargissait ses études sémitiques commencées à Saint-Sulpice. Dès 1845, au sortir du séminaire, il était entré à l'École des langues orientales vivantes, où il suivit le cours d'arabe de Reynaud de 1845 à 1849. En 1847, sous le titre modeste d'élève de l'École des langues orientales, il entrait dans notre Société où il devait bientôt exercer une si haute influence. Il continuait à suivre au Collège de France les cours d'hébreu et de syriaque de M. Quatremère qu'il avait été auto-

risé à suivre dès le séminaire. Enfin il abordait les langues indo-européennes avec Eugène Burnouf. Ce fut un nouvel éblouissement, un nouvel horizon ouvert à sa pensée, un troisième et plus puissant éveil donné à son imagination et à son intelligence. Nul savant ne fit sur M. Renan une impression aussi profonde que Burnouf, et nul ne le méritait mieux que ce grand esprit qui réalisa de la façon la plus parfaite le type du savant moderne qui fait jaillir la découverte du seul rapprochement des faits honnêtement recueillis, respectueusement écoutés, interprétés par le génie du bon sens. Créateur dans les domaines les plus divers, dans l'histoire du bouddhisme, des Védas, du zoroastrisme, nul n'a laissé derrière lui un moindre déchet d'erreur, et il faut descendre jusqu'à M. Pasteur pour retrouver un pareil exemple des récompenses qui attendent, dans les mains du génie, cette méthode irréprochable et patiente. « En écoutant vos leçons sur la plus belle des langues et des littératures du monde primitif, disait M. Renan à Burnouf, en 1849, en lui dédiant l'*Avenir de la science*, j'ai rencontré la réalisation de ce que auparavant

je n'avais fait que rêver: la science devenant la philosophie et les plus hauts résultats sortant de la plus scrupuleuse analyse des détails. »

Ce n'était point seulement la méthode de Burnouf qui le frappait d'admiration: c'était aussi l'ensemble de vues que ses révélations ouvraient sur l'histoire de la pensée, manifestée par les langues et les religions. C'était toute une branche de la famille humaine que Burnouf étalait devant lui avec toutes ses ramifications dans le temps et l'espace, dans ses variétés infinies et son unité féconde. C'était par contre-coup un faisceau de lumières, d'inductions et d'analogies projeté sur les parties restées sombres de la forêt humaine. Il y avait là une méthode à appliquer en dehors du monde aryen, et en méditant le livre de Bopp, il esquissait dans sa pensée une grammaire comparée des langues sémitiques.

Ainsi en moins de cinq années se réunirent dans sa main les trois éléments, les trois métaux dont la fusion allait faire de son génie le métal le plus souple et, malgré les apparences, le plus résistant qui ait été depuis Gœthe. Il avait reçu de l'Allemagne son exégèse,

des sciences naturelles sa vue du monde, de la philologie historique sa méthode; et de son propre fonds il apportait les choses qui ne s'empruntent pas, tous les dons d'une race rêveuse et austère: une puissance de curiosité et de sympathie infinie, épousant par l'imagination toutes les formes de la réalité; l'attachement inflexible dans la science et dans la vie à ce qui avait été une fois reconnu juste et vrai.

Ces éléments divers, mais non disparates, fermentaient dans sa pensée, quand éclata la Révolution de 1848, avec ces rêves humanitaires et ses déceptions sanglantes. Ce fut une nouvelle secousse qui força l'étudiant à s'interroger sur le fond de sa conscience, à se rendre compte de ce qu'il était devant le monde et devant Dieu, à résumer la foi nouvelle qui avait remplacé en lui la foi perdue et à qui il devait demander à présent la direction de sa pensée et de sa vie. Les deux derniers mois de 1848 et les quatre premiers mois de 1849 furent consacrés à rédiger cette confession qui forma un gros volume destiné à paraître la même année et qui ne parut que

quarante ans plus tard, l'*Avenir de la science.* C'est un de ces livres que l'on n'écrit qu'à vingt-cinq ans, débordant d'illusions et d'enthousiame ; l'enthousiasme du jeune homme qui a eu la révélation d'une grande idée, la science, et qui, dans l'enivrement de la découverte, met en elle toutes les noblesses de son âme, la pare de toutes les puissances, la croit capable de remplir toutes les aspirations de l'humanité, de guérir toutes ses misères, de prendre à son chevet la place de la religion. Insuffisamment construit, souvent pénible d'expression, obscur par la pléthore de pensée d'un esprit qui ne sait pas encore sacrifier ou réserver une partie de ses richesses et qui se donne tout entier, ce livre a plus que le mérite de curiosité que lui attribua M. Renan, quand il le tira quarante ans plus tard de son bureau, « de montrer dans son naturel, atteint d'une forte encéphalite, un jeune homme vivant uniquement dans sa tête et croyant frénétiquement à la vérité ». Ce livre est, dans un certain sens, le plus complet que M. Renan ait écrit, et il contient plus qu'en germe tout le Renan que nous connaissons.

Certes, au cours des temps, il perdra ses illusions sur la toute-puissance de la science : il reconnaîtra qu'elle ne peut pas fonder à elle seule une religion, que la vérité ne peut éclairer et diriger que ceux qui ont déjà en eux-mêmes le principe directeur, soit dans la noblesse innée de leurs intincts, soit dans les habitudes héréditaires de vertu imprimées en eux par des ancêtres qui ont cru. Il dira lui-même plus tard que la vertu des âges incrédules est le résidu accumulé des âges de foi : « Ma vie est toujours gouvernée par une foi que je n'ai plus. » Il reconnaîtra aussi que le rêve de Platon n'est qu'un rêve, que la philosophie n'est point faite pour gouverner le monde et remplacer la politique et qu'il n'est point possible de reconstruire par la science l'édifice bâti par les forces spontanées de la nature. L'optimisme fondamental qui pénètre ces pages de jeunesse, ces espérances démesurées sur l'avenir de l'humanité, considérée comme l'aboutissant voulu du développement de la nature et restant dans sa conception semi-hégélienne, comme elle était jadis dans sa conception de catholique, le centre de l'univers,

feront place à un optimisme limité, qui n'est, si l'on considère les choses objectivement, que la forme que prend le pessimisme théorique dans une âme bonne, éprise du beau et ouverte aux plaisirs innocents de la vie et de l'intelligence. Ces pages portent bien aussi la date de 1848 dans leur souffle démocratique, dans leur conception de l'humanité comme un seul et même être, comme un corps homogène dont tous les membres sont capables de comprendre et de réaliser le même idéal. Qu'il y a loin de là aux pages découragées des *Dialogues philosophiques* et à cette vision transcendante et cruelle du progrès faisant servir l'immolation d'une humanité inférieure à l'avènement d'une race élue, qui réalisera plus pleinement le rêve obscur du Dieu caché !

Cependant, malgré tous les correctifs que l'âge devait apporter à ces théories de jeunesse, toutes les idées essentielles de M. Renan sont déjà là, et c'est sur ce fond de la vingt-cinquième année que s'est développée toute sa doctrine. Pendant longtemps même, le gros *Pourana*, laissé inédit, fut une sorte de carrière monumentale d'où il tira sans l'épuiser des

matériaux bruts et des pierres polies, comme ces architectes qui ont bâti la Rome des papes avec les pierres du Colisée. Quelques-unes de ses pages les plus admirées viennent de là, et nulle part il n'a rendu plus clairement sa conception du divin que dans ces lignes, reproduites dans un article sur Feuerbach : « La beauté dans l'ordre moral, c'est la religion... Qu'est-ce que Dieu pour l'humanité, si ce n'est le résumé transcendant de ses besoins suprasensibles, *la catégorie de l'idéal*, c'est-à-dire la forme sous laquelle nous concevons l'idéal, comme l'espace et le temps sont *les catégories des corps*, c'est-à-dire les formes sous lesquelles nous concevons les corps. »

Augustin Thierry, à qui M. Renan lut son manuscrit, le dissuada de faire son entrée dans le monde littéraire avec cette épopée métaphysique en main. Il lui conseilla de donner à la *Revue des Deux Mondes* et au *Journal des Débats* des articles sur des sujets variés où il écoulerait en détail un stock d'idées qui, présenté en masse compacte, n'eût pas manqué d'effaroucher le public français ; et c'est ainsi que l'*Avenir de la*

science, débité en détail et sous forme concrète, éclairci, allégé, entra peu à peu dans la circulation intellectuelle. Cependant son apprentissage d'érudit était assez avancé pour qu'il pût commencer sa carrière scientifique propre.

Il avait débuté dans notre Journal en 1850 avec une notice détaillée sur les manuscrits syriaques et arabes du Vatican qu'il était allé étudier avec une mission donnée par l'Institut[1]. En 1852, ce sont les richesses syriaques du British Museum qu'il passait en revue[2]. Comme le faisait remarquer M. Barbier de Meynard, si exacte que soit l'analyse qu'il en donne, on voit que pour lui l'intérêt philologique de ces documents est secondaire : ce qu'il y cherche ce sont les traces de l'influence que l'hellénisme a exercée sur les Sémites et la part que les

1. Lettres de M. Renan (adressées de Rome) à M. Reinaud (*Journal asiatique*, 1850, février-mars, p. 290 ; avril p. 387).

2. *Ibid.*, 1852, avril, p. 293. — *Fragment du livre gnostique intitulé : Apocalypse d'Adam* ou *Pénitence d'Adam* ou *Testament d'Adam*, publiés d'après deux versions syriaques (*Journal asiatique*, novembre décembre 1853). — *Note sur l'identité de la secte gnostique des Elchasaïtes avec les Mandaïtes ou Sabéens (ibid.*, 1855, août-septembre, p. 292). — *Sur l'écrivain syriaque appelé Boud le Périodeute (ibid.*, 1856, février-mars).

Arabes ont prise à la transmission de la philosophie péripatéticienne. C'est de ces premières recherches que sortira son *Averroès*. Son objet d'étude spécial est en effet, dès le début, l'étude de l'esprit humain : et le grand progrès réalisé sur le XVIIe et le XVIIIe siècle, pour qui cette étude était avant tout une analyse logique et un jugement *a priori*, n'a jamais mieux été exprimé que dans les lignes qui terminaient la préface de son livre : « La science de l'esprit humain doit surtout être l'histoire de l'esprit humain et cette histoire n'est possible que par l'étude patiente et philologique des œuvres qu'il a produites à ses différents âges. » C'est cette histoire qui va former l'objet de ses recherches tout le reste de sa vie.

Il n'est point facile de résumer l'œuvre de M. Renan : elle est trop diverse d'objets et de formes et il est plus près des philosophes grecs que des spécialistes modernes. Spécialiste, au sens propre du mot, il ne le fut jamais. Si le philosophe se fixe à une étude limitée, c'est par raison et dans l'impossibilité de tout embrasser : car de droit, tout l'univers lui appartient. Quand on parcourt les divers

recueils où M. Renan a réuni à plusieurs reprises les essais dispersés dans les revues, on est confondu de l'immense variété des sujets qu'il traite : antiquité classique, moyen âge, art, histoire contemporaine, politique, Orient arabe, Italie, Renaissance, M. Renan a tout abordé, et tout abordé supérieurement. Nul n'a pénétré plus profondément et peint en traits plus vivants les deux âmes les plus différentes qui aient été, saint François [1] et Mahomet [2], et c'est la même plume qui a écrit la prière à l'Acropole et le tableau de l'art au XIVe siècle [3]. Et s'il a consacré vingt ans de sa vie à l'histoire du christianisme, ce n'est pas seulement parce que son éducation ecclésiastique l'y prédisposait, mais c'est surtout parce que le christianisme, avec son antécédent le judaïsme, le promenait à travers les périodes les plus dramatiques de la conscience religieuse et lui permettait de se pencher sur une des sources les plus fécondes de la vie morale de l'humanité.

1. *Nouvelles études d'histoire religieuse.*
2. *Études d'histoire religieuse.*
3. *Histoire littéraire de la France* (1865).

L'œuvre spéciale de M. Renan s'est faite dans le domaine sémitique. C'est une œuvre essentiellement synthétique. Bien qu'il n'ait nullement ignoré le prix des recherches de détail et que ses œuvres historiques en particulier supposent une masse infinie de menues recherches, ce sont les ensembles qui l'attiraient avant tout : c'est le monument qu'il voit derrière la pierre disjointe, c'est l'être vivant qu'il cherche sous les débris fossiles. Et cette œuvre étant synthétique est par cela même dogmatique : car, avec des apparences de scepticisme et ce quelque chose de flottant qu'ont souvent ses conclusions, on remarque avec étonnement, pour peu qu'on examine de près l'ensemble de son œuvre, qu'elle est inspirée par certains principes absolus, qui sont arrêtés dès son premier mémoire et qui parfois devancent ou dépassent les données de l'expérience purement scientifique.

C'est par la pure philologie qu'il débuta : il ne l'abandonna jamais, l'étude des langues étant l'instrument premier et indispensable de la méthode historique : on ne comprend une idée que quand on peut la suivre dans l'ex-

pression originale. C'est du cours de Burnouf, comme nous l'avons dit, que sortit son *Histoire des langues sémitiques*. Dès 1847, deux ans après sa sortie de Saint-Sulpice, il traçait l'ébauche de ce qui devait devenir ce grand livre. Pénétré comme il était alors de l'esprit cosmogonique, il remonta de suite aux origines, et l'année même où il écrivait l'*Avenir de la science*, il publiait un essai sur l'*Origine du langage* [1]. C'est là encore un de ces sujets que n'aborde qu'un débutant, et la Société de linguistique de Paris, dont M. Renan devait être un jour le plus illustre président, a mis en tête de son programme que la Société n'admet pas de communication sur l'origine du langage. « La vraie théorie des langues, dira plus tard M. Renan lui-même, c'est leur histoire. » L'origine du langage, par définition même, est en dehors de l'expérience, par suite, en dehors de l'histoire, en dehors de la science. Mais les questions d'origine ont une telle fascination sur une âme religieuse que toujours elle revient errer autour du gouffre défendu. Selon

1. *De l'origine du langage* (1848).

M. Renan, le langage ne doit naissance ni à une révélation d'en haut, ni à une invention raisonnée des hommes : les langues sont un produit immédiat de la conscience humaine. Elles ne se sont pas créées lentement et graduellement par des tâtonnements et des approximations successifs : l'homme est naturellement parlant, comme il est naturellement pensant. L'humanité naissante avait des dons de création, de réaction sur la nature qui se sont émoussés parce qu'elle n'en a plus besoin. La nature parlait aux primitifs plus qu'à nous, ou plutôt ils trouvaient en eux-mêmes un écho secret qui répondait à toutes ces voix du dehors et les rendait en paroles. Bref, le langage, dont l'histoire est le triomphe et la plus belle révélation du *devenir*, est à l'origine la création du *spontané*. M. Bréal a reconnu et signalé avec beaucoup de finesse dans ce livre hardi l'influence toute-puissante des conceptions de Herder sur le rôle dominant du spontané dans les créations humaines [1]. Sans doute, entre l'expression animale et l'expression humaine,

1. *Journal des Savants* (1893).

la science est forcée d'admettre l'intermédiaire d'une création spontanée humaine, analogue à celles qui se produisent à tous les échelons de la vie et qui dessinent le progrès de la nature; l'exagération consiste à reporter à ce spontané de la première heure ce qui est le produit d'un long développement qui nous échappe par la seule raison que nous ne connaissons rien du langage parlé qu'à partir de l'instant où, par un heureux hasard, l'écriture nous le fait connaître. Supprimer ce développement parce que nous ne pouvons le remonter, n'est-ce pas objectiver notre ignorance et dire : « Il ne se passe rien dans la rue puisque les rideaux sont fermés ? »

Mais ce n'est pas une simple question de philosophie linguistique que M. Renan pense ainsi résoudre : c'est une grave question historique : les langues sémitiques et les langues aryennes ont-elles une même origine et peut-on les ramener à une seule et même famille ? Bien des tentatives ont été faites dans ce sens, sans grand succès, mais aussi sans que l'échec prouve d'une façon décisive contre l'unité, car la séparation des deux branches a pu être

trop ancienne pour que la parenté première ait laissé des traces visibles. Pour M. Renan, la question ne se pose pas : les deux groupes de langues sont constitués sur un type différent ; or deux types supposent deux créations, deux actes indépendants, dans deux centres différents.

C'est une théorie qui par sa nature échappe au contrôle, dans l'impossibilité où nous sommes d'atteindre les deux familles dans des époques suffisamment anciennes. Mais M. Renan l'a étendue et transportée dans des domaines où la vérification est possible. A l'époque où M. Renan entrait dans la science, l'Allemagne venait d'élever par-dessus la grammaire comparée l'ingénieux et frêle édifice de la mythologie comparée, science illusoire qui ne pouvait tenir ses promesses, car elle confondait *nomen* et *numen* et, en assimilant les noms divins communs à plusieurs religions, méconnaissait le roulement d'idées qui s'était fait sur ces noms au cours du temps, à travers les mille accidents de l'histoire et les rencontres multiples de civilisations et de races. A l'imitation de la grammaire comparée, elle avait

posé en regard l'une de l'autre la famille des religions aryennes et la famille des religions sémitiques ; et, comme en fait de religions sémitiques on ne connaissait guère que le monothéisme des Juifs et celui des Arabes, on fit du monothéisme la marque religieuse des Sémites. M. Renan transporta dans le domaine religieux sa théorie de l'origine des langues : les religions ont été créées par une intuition soudaine de la race. La race sémitique, comme la race aryenne, eut en partage, dès les premiers jours de son existence, avec un certain type de langage, un certain type de religion. « En fait de religion, en fait de langue, rien ne s'invente, tout est le fruit d'un parti pris à l'origine une fois pour toutes. » De là une vaste antithèse qui s'étend à tous les aspects de la vie et de l'âme : aux Aryens l'épopée, le mythe, la légende, le drame, l'imagination objective, le culte de la nature ; aux Sémites la poésie personnelle, le cri lyrique ; les Aryens ont fondé la cité, la vie politique, la patrie : les Sémites n'ont connu que la vie du nomade et du pasteur ; les Aryens ont créé l'art, les Sémites la religion. On sait la fortune qu'ont

faite par le monde ces formules simples, claires, impérieuses, grâce auxquelles « vous enfermez douze cents ans et la moitié du monde antique dans le creux de votre main [1] ». Elles étaient trop simples pour ne pas séduire le public et les vulgarisateurs, car elles présentaient un cadre admirablement clair et un fil directeur à travers l'histoire; mais elles étaient aussi trop simples pour que les faits pussent tous s'y plier, et à mesure qu'on les examinait de plus près, ils devaient relever la tête. Sans nous arrêter à ce qu'a de douteux et de dangereux l'identification du concept de race et du concept de langue, les progrès de l'épigraphie sémitique ont révélé, depuis 1845, que le monothéisme n'est qu'une exception chez les Sémites, qu'il est chez les Juifs un progrès tardif de la réflexion, chez les Arabes et les Syriaques un apport des Juifs et des Chrétiens. L'histoire d'Assyrie et de Chaldée a révélé que les Sémites avaient fondé des empires, et la bibliothèque d'Assurbanipal a rendu des fragments d'épopée. Le *Corpus* même, fondé par

1. Taine.

M. Renan, a apporté de la Carthage antique, de la Phénicie, de l'Arabie préislamique d'innombrables reliques d'un vieux polythéisme sémitique et le désert arabe n'est plus monothéiste.

Ces théories qui dominent toute l'œuvre de M. Renan jusqu'au bout forment l'introduction de son *Histoire des langues sémitiques* [1]. Par l'action qu'elles ont exercée sur les idées de cette seconde moitié du siècle, elles appartiennent à l'histoire de la philosophie ; mais le livre lui-même appartient à la science seule. Sans doute, écrit aujourd'hui, le cadre en aurait été étendu ; M. Renan n'y a compris que les langues sémitiques classiques, celles dont on avait une connaissance grammaticale et littéraire il y a quarante ans : l'hébreu, le syriaque, l'arabe, l'éthiopien ; et le phénicien est la seule des langues purement épigraphiques

1. *Histoire générale et système comparé des langues sémitiques ;* 1re partie : histoire générale, 1855 ; 2e édition revue et augmentée, 1858. — *Nouvelles considérations sur le caractère général des peuples sémitiques et en particulier sur leur tendance au monothéisme* (réfutation d'objections faites à l'*Histoire des langues sémitiques* ; *Journal asiatique*, 1859, février-mars, p. 214 ; avril-mai, 417).

qu'il ait admise. Une histoire des langues sémitiques aujourd'hui consacrerait un de ses principaux chapitres à l'assyrien : M. Renan le congédie en quelques lignes, n'étant pas sûr que la langue soit sémitique. Sans doute les incertitudes du déchiffrement à cette date et l'obscurité de l'exposition étaient pour justifier son abstention et il avait raison d'attendre que la lumière fût plus complète : mais son abstention tenait aussi à une idée purement théorique : c'est que l'assyrien, étant conçu dans un alphabet qui n'est point l'alphabet sémitique, ne pouvait pas être une langue sémitique. Ici encore la théorie dogmatique avait devancé les faits.

Malgré ces hardiesses et ces lacunes, l'histoire des langues sémitiques reste et restera un des beaux livres du siècle : c'est un livre dont l'équivalent manque pour la famille aryenne. Ce n'est pas une grammaire comparée, c'est une histoire proprement dite, c'est-à-dire qu'il nous montre ces langues dans le domaine géographique qu'elles ont occupé, dans le vêtement d'écriture qu'elles ont adopté, dans les siècles qu'elles ont duré, dans les mouvements historiques,

religieux, littéraires qu'elles ont exprimés, dans les œuvres qu'elles ont laissées. Du second volume, consacré à la grammaire comparée proprement dite, quelques chapitres isolés ont paru : un chapitre sur le verbe sémitique [1], un autre sur les noms théophores [2]. Dans ces fragments, très postérieurs à la composition du premier volume, l'assyrien a pris la place qui lui est due.

L'*Histoire des langues sémitiques*, parue en 1855, ouvrit à l'auteur les portes de l'Académie des inscriptions et belles-lettres et fit de lui le maître incontesté de la philologie sémitique en France. Mais il avait publié déjà trois ans auparavant un livre d'un autre ordre qui ne prête pas aux mêmes réserves, et qui offre un admirable spécimen de ce qu'il entendait par l'histoire de l'esprit. C'est sa thèse de doctorat sur *Averroès et l'Averroïsme* [3]. Jusque-là M. Renan avait répandu sur les sujets les

1. *Mémoires de la Société de linguistique de Paris*, I.
2. *Les noms théophores dans les langues sémitiques* (*Revue des études juives*, t. V, 161).
3. *Averroès et l'Averroïsme*, 1852.

plus divers sa vaste curiosité, sa largeur de pensée et un talent de style dont le caractère personnel avait frappé les connaisseurs. Cependant les heureuses nécessités de la vie le forcèrent à se concentrer sur un sujet et à donner toute sa mesure. Dénué de toute ressource, vivant d'une place plus que modeste à la Bibliothèque nationale, il avait besoin de passer les examens universitaires avant qu'il pût espérer aucune situation qui l'affranchît des soucis matériels. Il avait passé l'agrégation en 1846 et sur les conseils de M. Victor Leclerc, doyen de la Faculté des lettres, qui avait reconnu toutes ses promesses, il aborda le doctorat. Le sujet était le mieux choisi qui pût être pour faire saisir à l'ancienne Sorbonne la valeur et la portée des méthodes nouvelles : car c'était un chapitre de sa propre histoire, de sa propre tradition que le jeune candidat lui rapportait de l'Orient. La philosophie scolastique est dérivée de la philosophie arabe, qui n'est elle-même qu'un reflet de la philosophie grecque, et c'est des bribes d'Aristote qu'a vécu la pensée de notre moyen âge. Certes, il est peu de philosophies plus

stériles et ce n'est qu'en se révoltant contre elle que l'Europe a pu rentrer dans le monde des vivants. Il était intéressant pourtant et consolant de montrer comment, sous le linceul rigide des formules traditionnelles, le génie individuel a pu s'agiter et aborder, dans la seule forme que le temps pût admettre, tous les problèmes éternels de la philosophie. Il était aussi curieux de voir par quels canaux étranges la curiosité intellectuelle de la Grèce a pu se transmettre jusqu'à nous. M. Renan commence par faire l'histoire de cette philosophie chez les Syriens, car c'est des Syriens que les Arabes l'ont reçue [1]. Il nous montre comment les Syriens chrétiens, élèves des Grecs, acceptent au IVe siècle des Alexandrins l'ascendant d'Aristote dont ils traduisent l'*Organon ;* comment les Nestoriens, chassés d'Édesse en 486 par l'empereur Zénon, portent Aristote en Perse et comment l'un d'eux, Paul le Persan, dédie à Khosroès un abrégé de la Logique; comment la conquête arabe, malgré le fanatisme qu'elle

1. *Philosophia peripatetica apud Syros* (Paris. A. Durand, 1852.)

apporte, interrompit à peine le cours des conquêtes d'Aristote, l'esprit laïque reprenant bientôt le dessus avec les Abbassides, héritiers de la curiosité intellectuelle des Sassanides. M. Renan met en lumière ce qu'a de décevant et d'inexact ce terme de *philosophie arabe* appliqué au mouvement qui se produit sous les auspices des Khalifes et qui n'a d'arabe que la langue où il s'exprime. Pas un des philosphes dit *arabes* n'est arabe de sang, ils sont Persans; la dynastie qui les favorise vient des provinces orientales du Khalifat, où l'esprit iranien s'est conservé le plus pur; les Abbassides sont des Sassanides musulmans et c'est le mouvement commencé sous les Khosroès qui se poursuit sous eux, avec les mêmes initiateurs, à savoir des Syriens chrétiens-grecs. Ce n'est plus l'*Organon*, c'est Aristote tout entier qui, à partir d'Al-mamoum (813-833), passe de grec en syriaque et de syriaque en arabe, et ces traductions arabes vont former Al-farabi, Avicenne, Averroès et tous ces Musulmans qui feront oublier leurs maîtres syriaques. Averroès est le dernier grand scolastique arabe : il précède la décadence des

études philosophiques chez les Musulmans qui vont trouver la paix dans la théologie de Gazzali et condamner avec lui toute science rationnelle, parce qu'elle apprend à se passer de Dieu. Aussi les ouvrages d'Averroès auront-ils un retentissement infiniment plus grand en Occident qu'en Orient : son nom ferme la philosophie arabe et ouvre la philosophie européenne. Adopté par les Juifs d'Espagne et du sud de la France, il est traduit d'arabe en hébreu, d'hébreu en latin et ainsi est fermé le cercle qui, par une série de détours inattendus, devait amener à l'Occident un rayon de la pensée grecque et le préparer à la Renaissance. C'est une histoire étrange que celle des combats qui se livrent autour de ces textes faussés par des erreurs de quatre ou cinq séries de traducteurs de toute religion et de toute race, mal compris par ceux qui les apportent, autant que par ceux qui les reçoivent, et qui pourtant servent de support et de prétexte aux théories les plus hardies et les plus libres. Respecté comme un maître par les Franciscains et l'Université, dénoncé par les Dominicains comme chef des

3

hérésiarques, ce commentateur sans grande originalité d'une doctrine mal comprise devient au moyen âge le représentant de la libre pensée protestant contre le joug théologique.

Mais les problèmes qui l'avaient obsédé à Saint-Sulpice restaient pour M. Renan l'objet essentiel de la science, et l'idéal de sa vie de savant était toujours de poursuivre ses recherches critiques sur le Christianisme par les moyens beaucoup plus larges que lui offrait la science laïque. Une heureuse occasion le transporta en 1860 au berceau même du Christianisme. L'empereur Napoléon, inspiré par une femme de noble et libre esprit, son amie d'enfance [1], dont l'influence cachée se retrouve dans toutes les mesures de libérale intelligence qui ont marqué la seconde moitié de l'Empire, chargea M. Renan d'une mission en Phénicie. Cette mission devait marquer dans l'histoire de la science et des idées, non pas seulement par ses résultats directs, malgré la riche récolte archéologique que M. Renan sut faire dans ce

1. Madame Hortense Cornu *(Feuilles détachées)*.

sol qui semblait épuisé par les ravages de tant de guerres et de révolutions, mais surtout par les deux grandes choses qui en sont sorties, les *Origines du Christianisme* et le *Corpus*.

C'est les derniers jours de sa mission, sur les hauteurs de Ghazir, dans le Liban, où il était allé chercher un asile de repos et de santé pour sa sœur Henriette, épuisée des fatigues du voyage et atteinte du mal qui devait l'emporter, qu'il résolut d'écrire toutes les idées qui, depuis son voyage en Palestine, germaient dans son esprit sur la vie de Jésus. Ce n'est point ici le lieu d'apprécier ce grand livre qui, à son heure, au grand étonnement de l'auteur même, a soulevé tant de colères et tant d'enthousiasmes, qui a scandalisé et qui a édifié tant d'âmes honnêtes, livre d'incrédule et livre de croyant. Les questions brûlantes de théologie historique sont toujours restées en dehors de nos discussions et c'est à cette exclusion que tient en partie la paix qui a toujours régné au sein de notre Société. Il est pourtant difficile, devant le livre qui pour le monde résume l'œuvre de notre ancien président, de ne point essayer de dégager ici ce qui, en dehors de la magie du

style et des prestiges de la poésie, fait de la *Vie de Jésus* un livre nouveau et auquel les écoles allemandes n'offrent rien d'analogue. « En lisant l'Évangile en Galilée, dit M. Renan, la personnalité de ce grand fondateur m'était fortement apparue. Au sein du plus profond repos qu'il soit possible de concevoir, j'écrivis avec l'Évangile et Josèphe une vie de Jésus que je poussai à Ghazir jusqu'au dernier voyage de Jésus à Jérusalem. Heures délicieuses et trop vite évanouies, oh! puisse l'éternité vous ressembler! » Ces lignes, je crois, expliquent et résument à la fois et le charme humain et l'originalité scientifique de la *Vie de Jésus*, qui tiennent tout entiers au sentiment profond et pénétrant de la personnalité de son héros. Les prédécesseurs scientifiques de M. Renan avaient fait de la vie de Jésus soit un amalgame de rationalisme aride et de merveilleux atténué, qui ne satisfait ni la raison, ni la foi, ni l'histoire ; soit une création de l'imagination et de la logique, sortie tout entière de l'esprit du fidèle, de ses attentes et de ses croyances antérieures, de sorte que la vie du Christ était écrite d'avance dans la pensée de son peuple

et qu'il était presque inutile que lui-même eût existé. La première conception était insuffisante pour ceux qui poursuivent la continuité des lois dans la nature et dans l'histoire ; la seconde, en supprimant ou en rejetant derrière un voile la personne du Christ, laissait subsister un miracle plus grand et plus étonnant que tous ceux de la tradition ; comment le dépôt messianique, qui planait dans l'atmosphère de Juda, au temps d'Auguste, se serait-il précipité à une certaine heure sur la personne de Jésus, si cette personne n'avait pas été plus qu'un nom, si elle n'avait été une chose puissante, auguste, féconde, capable de créer la foi ; autrement dit si elle n'avait pas agi, si elle n'avait pas eu une histoire ? Les critiques ne se sont pas fait faute de prodiguer les objections à l'œuvre de M. Renan : les uns lui ont reproché l'incertitude et le flottant des faits et les contradictions de caractère, ou inversement les excès de précision dans la psychologie et cette volonté d'expliquer toutes les traditions, qui ramène par une voie détournée au rationalisme tant décrié ; les autres de n'être pas au courant de la dernière critique allemande, ce qui pour quelques-uns

est le péché irrémissible (mais il y a tant de dernière critique allemande !) ; d'autres enfin de n'avoir point suffisamment creusé l'étude du milieu juif d'où est sorti Jésus. Mais la part faite à toutes ces critiques, il est permis de dire, sans blesser aucune conviction, que M. Renan s'est approché du Christ historique de plus près que nul n'avait fait avant lui. Cette conception humaine et historique ne fut point en lui le fruit de la réflexion et de l'étude : il la tenait, et c'est ce qu'ont bien compris les Allemands, qui lui reprochaient d'être au fond en critique un pur conservateur, il la tenait de son éducation de catholique et de Français. Dans cette belle page des *Souvenirs* où il imagine le Christ, durant ses luttes du séminaire, lui disant : « Abandonne-moi pour être mon disciple », il ajoute : « Je peux dire que, dès lors, la *Vie de Jésus* était écrite dans mon esprit. La croyance à l'éminente personnalité de Jésus, qui est l'âme de ce livre, avait été ma force dans ma lutte contre la théologie. » Un catholique qui cesse de l'être saisira toujours la personnalité de Jésus avec un instinct de réalité que ne peut avoir le théologien libéral,

et M. Renan a justifié ces lignes écrites plusieurs années avant qu'il commençât sa *Vie de Jésus*, à une heure où sans doute il la rêvait déjà: « On peut affirmer que si la France, mieux douée que l'Allemagne du sentiment de la vie pratique et moins portée à substituer en histoire l'action des idées au jeu des passions et des caractères individuels, eût entrepris d'écrire d'une manière scientifique la vie du Christ, elle y eût déployé une méthode plus vigoureuse, et qu'en évitant de transporter le problème, comme l'a fait Strauss, dans le domaine de la spéculation abstraite, elle se fût approchée bien plus de la vérité [1]. »

Je n'ai point la compétence ni le droit de juger les *Origines du Christianisme* [2]. Ce vaste ensemble soulève une telle masse de questions secondaires de tout ordre et prête par le sujet même à tant de vue et de méthode, qu'il est impossible d'attendre un jugement uniforme

1. *Les historiens critiques de Jésus (Etudes d'histoire religieuse)*.

2. Comprenant, après la *Vie de Jésus : Les Apôtres, 1866 ; Saint Paul, 1869 ; L'Antéchrist, 1873 ; Les Evangiles, 1877 ; L'Eglise chrétienne, 1879 ; Marc-Aurèle et la fin du monde antique, 1881 ;* Index général, 1883.

de la critique. La critique allemande semble s'être laissé dérouter par les procédés d'exposition de M. Renan, qui, s'étant donné pour objet de reproduire dans un récit continu la réalité historique telle qu'il la restitue, se contente de donner les sources et sous-entend la discussion que les spécialistes doivent pouvoir comprendre et suivre à demi-mot; elle ne s'est pas toujours donné la peine de faire pour elle-même ce travail qui demande une certaine bonne volonté, et a souvent traité l'œuvre de M. Renan comme une œuvre mixte où l'imagination a autant de part que la recherche. La critique française, de son côté, lui a reproché l'incertitude des conclusions, la multiplicité des conjectures et des possibilités, l'abus des *peut-être* et des *il semble*, toute cette atmosphère de doute dans laquelle flotte le mouvement d'une histoire qui pourtant a eu une réalité définie. Une critique moins prévenue que celle d'outre-Rhin aurait reconnu l'immense labeur que supposent les *Origines* et la solidité des soubassements. Et de même, si les critiques français s'étaient donné la peine de se reporter aux sources indiquées en note, ils auraient

reconnu que ces *peut-être* et ces *il semble* ne portent jamais sur la matière même de l'histoire, mais sur la manière; que jamais l'auteur n'ajoute une circonstance matérielle aux textes, un détail aux peintures de mœurs, un trait aux paysages : jamais il ne suppose un fait que le texte ne présente ou ne suggère. « Les origines, dit-il, sont toujours obscures: pour deviner les pages effacées de ces vieilles histoires, il faut une divination où il entre quelque chose de personnel. Savoir au juste comment les choses se sont passées est à peu près impossible; le but que se propose le critique est de retrouver la manière ou les manières dont elles ont pu se passer. » Peut-être M. Renan a-t-il parfois porté trop loin le scrupule. La crainte de prendre parti entre des hypothèses également plausibles et également incertaines est le commencement de la sagesse, mais il faut savoir quelquefois, par dévouement même, accepter un rôle d'imprudence et se sacrifier au progrès ultérieur. Une erreur résolument adoptée et nettement exprimée peut être plus profitable qu'une réserve trop sage. Il faut prendre parti dans la science comme dans la vie : c'est là

condition du mouvement et de l'action. Mais telle quelle cette grande synthèse servira de point de départ à de nouveaux courants d'analyse; on pourra la reprendre en sous-œuvre et remplacer bien des parties; mais l'histoire de la science, si elle est juste, admirera la puissance de cet effort, le premier qui ait été tenté par la science indépendante pour présenter l'histoire des périodes héroïques et créatrices du Christianisme dans la continuité de leur développement.

Les *Origines* achevées et le Christianisme une fois lancé dans les périodes historiques, M. Renan ne considère pas son œuvre comme terminée. Le Christianisme est une branche du Prophétisme, et le Prophétisme est la création du judaïsme. Après avoir descendu le cours du Christianisme, M. Renan résolut de remonter le fleuve dont il est dérivé : de là l'*Histoire du peuple d'Israël* [1]. Il n'a point vécu assez pour en voir la dernière ligne imprimée, mais assez du moins pour l'écrire et pour se dire, en quittant ce champ de travail où il a tant semé et récolté, qu'il avait achevé son

1. T. I, 1888; T. II, 1889; T. III, 1891; T. IV, 1893; T. V, 1894.

grand œuvre et que dans cet infini et obscur labyrinthe de la foi il avait eu le temps de trouver et de suivre, d'un bout à l'autre, le fil d'Ariane de l'histoire. Ce n'est pas en quelques lignes que l'on peut apprécier cet ouvrage qui, quoique moins volumineux que les *Origines du Christianisme*, couvre une étendue infiniment plus vaste et plusieurs périodes d'histoire très différentes, dont quelques-unes se perdent dans la préhistoire et dont l'étude a plus à attendre des données du dehors et des progrès de l'archéologie chaldéenne, égyptienne, sémitique que des seuls documents bibliques. On a été étonné de retrouver dans la partie qui touche aux origines ces vues dogmatiques sur le monothéisme sémitique qui semblaient ébranlées par les travaux des quarante dernières années : mais arrivé aux périodes vraiment historiques, son instinct profond des choses de l'âme sert admirablement l'auteur à éclairer cette histoire dont tout l'intérêt est dans le drame moral. La vie politique d'Israël n'a d'intérêt que comme formant le milieu où s'est produit le Prophétisme et c'est l'avènement du Prophétisme,

avec son aboutissant lointain le Christianisme, qui forme l'arrière-plan et l'horizon continu du livre, comme une cime de montagne de la Terre promise. Nous verrons dans le cinquième et dernier volume le Prophétisme rejoindre le Christianisme et se fermer ainsi le cercle magique où vit la partie supérieure de l'humanité. La science française a déjà marqué sa reconnaissance pour ce beau livre qui a réveillé en France le sens de la Bible et l'intelligence de l'exégèse.

Dans une masse de bouts de papier retrouvés après la mort de M. Renan et où il avait l'habitude de noter au passage toutes les pensées et les fantaisies qui lui venaient à l'esprit, s'en trouve un qui contient ces mots : « De tout ce que j'ai fait, c'est le *Corpus* que j'aime le mieux ». C'est un mot que comprendront difficilement les myriades de lecteurs de la *Vie de Jésus*, et qui ne sera bien compris même des deux cents personnes qui connaissent le *Corpus* que si elles se sont bien pénétrées de l'esprit de M. Renan. Pour M. Renan, la grande chose de la vie, ce qui en fait la

noblesse et le prix, c'est de travailler à la vérité absolue, à une vérité sans alliage d'erreur, dégagée de l'illusion personnelle. Or, dans l'état présent de la science, toutes les restitutions que nous pouvons faire des périodes anciennes — celles qui importent le plus, puisque ce sont celles qui ont créé et que nous vivons de leur héritage — sont des œuvres de conjecture où l'intuition du penseur est le grand architecte. Mais, sur quelques débris de fûts de colonne, le génie même ne peut relever dans toute son étendue et toute sa hauteur, toute sa forme et son décor, l'édifice des âges ; il ne peut qu'édifier un temple à sa propre gloire. Si l'instinct de son intuition a rencontré la réalité morte, le bonheur de cet accord n'est pleinement connu que des dieux et n'est senti de nous et de l'inventeur même que par un vague et incertain plaisir. Sans doute ces magnifiques restitutions, qui ont leur pleine valeur devant l'idéal, ne sont pas perdues pour la science ; car elles inspirent la recherche plus ardente des reliques, elles amènent la découverte de débris inattendus qui permettront un jour de nouvelles con-

structions plus sûres, plus proches de l'inaccessible réalité, tandis qu'elles seront entrées elles-mêmes dans le Panthéon éternel des belles formes et des nobles images où l'humanité vient adorer. Pourtant, au-dessus de cette œuvre grandiose qui est la vision d'un univers en débris reflété dans une grande âme, mais une âme individuelle et colorée, s'élève infiniment, au regard d'une philosophie réaliste, l'œuvre obscure, impersonnelle, presque anonyme, du travailleur dépouillé de son *moi* qui limite son ambition à déterrer les faits, à exhumer les réalités, à nous mettre en contact direct avec les choses qui ont été et à réduire les vides béants que doit combler l'induction du poète. Voilà l'œuvre qui a vie, vie par le passé d'où elle tire toute sa substance, vie dans l'avenir qui s'édifiera sur elle; voilà l'œuvre qui réussit et qui dure et par laquelle, si muette et incomplète qu'elle soit, le savant se met en communion pleine et entière avec la vérité passée et avec la conscience de l'univers.

C'est une œuvre de ce genre que réalise le *Corpus semiticarum inscriptionum* et c'est pour cela qu'elle est si chère à M. Renan.

De l'antiquité sémitique, au commencement du siècle, il ne restait guère qu'un document, la Bible. Le reste du monde sémitique n'était qu'une ombre pâle, devinée à travers la Bible.

C'est l'épigraphie qui a fait remonter les Rephaïm du monde des limbes. En 1842, le coup de pioche de Botta et de Layard avait fait sortir de terre la vieille Assyrie avec ses innombrables inscriptions dont le dépouillement prendra des générations de savants. Puis était venu le tour de la Chaldée. En 1843, le pharmacien Arnaud avait découvert dans le Yémen les restes de cette vieille civilisation himyarite qui n'avait laissé qu'un souvenir de légende, le nom de la reine de Saba. En 1862, M. de Vogüé rapportait du massif volcanique de Safa, dans la Syrie centrale, quatre cents spécimens d'une épigraphie nouvelle. La Phénicie était encore pauvre : mais en 1846 l'inscription de Marseille, en 1855 l'inscription d'Eshmunazar venaient ajouter deux monuments révélateurs à cette épigraphie jusqu'alors si maigre. La mission de M. Renan, plus riche en monuments qu'en inscriptions, ajoutait pourtant

quelques textes importants [1]. Le matériel épigraphique ainsi accumulé permettait déjà d'entrevoir bien des chapitres d'histoire dont on n'avait pas l'idée auparavant. N'était-il pas temps de ramasser tous ces matériaux dispersés pour les mettre dans la main des chercheurs? Le *Corpus* grec de Bœkh avait montré tout ce que l'on pouvait attendre de progrès d'un recueil de ce genre : que de côtés inconnus de la vie des Grecs, que de chapitres nouveaux de leur histoire avaient révélés le seul rapprochement des inscriptions découvertes dans tous

1. *Mission de Phénicie*, in-4°, avec atlas in-fol., 1864. — Voir les principaux mémoires d'épigraphie de M. Renan : *Journal asiatique*, 1856, I. 407 ; *Observations sur une inscription araméenne du Sérapéum de Memphis*. — 1862, II 355, *Trois inscriptions phéniciennes trouvées à Oum-el-Awamid;* addition, 1863, II, 517. — 1864, II, 550, *Sur les inscriptions hébraïques de Kefr-Bereim, en Galilée*. — 1873, I, 313, *Note sur deux inscriptions nabatéennes trouvées à Um-er-Russas et à Pouzzoles; idem*, II, 383. — 1874, I, 552, *Notes épigraphiques*. — 1882, I, 5, *Sur quelques noms arabes qui figurent dans les inscriptions grecques de l'Auranitide*. — 1883, I, 246, *Deux monuments épigraphiques d'Édesse*. —'*Revue d'assyriologie et d'archéologie orientale*, 1884, sur la stèle de Teima. — *Revue archéologique*, 1887, II, 1-10, sur l'inscription de Tabnith. — *Ibid.*, 1888, I, 5-7, sur une inscription phénicienne du Pirée. — *Revue d'assyriologie*, II, 75, sur une inscription inédite de Sidon. Il faut citer à part le mémoire sur Sanchoniathon dans les *Mém. de l'Acad. des Inscr.*, t. XXIII, 2e part.; cf. *Journal asiat.*, 1856, I, 85.

les coins de l'empire grec et leur classement par pays et par date!

C'est le 25 janvier 1867 que M. Renan, en son nom et au nom de MM. de Saulcy, de Longpérier et Waddington, proposa à l'Académie des inscriptions et belles-lettres d'entreprendre la publication d'un *Corpus* des inscriptions sémitiques. La Commission nommée par l'Académie fut unanime à reconnaître que le projet était utile; que la France, par sa domination dans l'Afrique du Nord, par ses relations scientifiques avec l'Égypte, la Syrie et la Grèce, par les nombreux spécimens d'écritures sémitiques qu'elle possède dans ses musées, par la quantité de matériaux réunis par ses missions, enfin par les traditions maintenues en France depuis le fondateur de l'épigraphie sémitique, l'abbé Barthélemy, était appelée à se charger de cette tâche. Le 26 avril 1867 fut nommée la première Commission du *Corpus* [1] : les travaux préparatoires durèrent quatorze ans et ce n'est qu'en 1881 que parut le premier

1. Elle comprenait MM. de Saulcy, Mohl, de Longpérier, Renan, de Slane et Waddington. Il ne reste plus qu'un seul des six premiers qui furent à la peine.

fascicule de l'ouvrage si longtemps attendu. Ce long délai n'avait pas été inutile. D'après les premières prévisions de la Commission, le *Corpus* devait être complet en deux volumes : les richesses nouvelles acquises depuis 1867 prouvèrent bientôt que ces modestes proportions seraient de bien loin dépassées. En 1869, M. Halévy, envoyé par l'Institut dans le Yémen, rapportait près de cinq cents inscriptions à joindre aux cinquante inscriptions d'Arnaud et de ses autres précurseurs[1]. En 1874, M. de Sainte-Marie, envoyé à Carthage, déterrait ces milliers d'ex-votos à la déesse Rabbat-Tanit, qui, malgré leur monotonie désespérante, finissent par racheter, à force de noms propres, le vide de leur contenu et ont permis de restituer le Panthéon des dieux phéniciens avec les noms de leurs adorateurs. Il y a quelques années, la presqu'île de Sinaï, explorée par M. Bénédite, rendait trois mille de ces *graffiti* qui sont, pour la région nabatéenne, ce que les Rabbat-Tanit sont pour Carthage. Hubert donnait au prix de son sang la stèle

1. Ce nombre a été triplé tout récemment par l'exploration de M. Glaser.

de Teima, le plus précieux monument de l'Arabie du Nord. En dehors du mouvement d'exploration qui avait son centre à l'Institut, le *Corpus* recevait le généreux apport des archéologues italiens en Sicile et en Sardaigne, de Charles Doughty dans l'Arabie du Nord; et les brillantes découvertes de la mission allemande à Zinjirli faisaient entrer dans l'aire du *Corpus* des régions qu'il ne semblait pas devoir atteindre. Ainsi s'étendaient indéfiniment les dimensions du monument, qui sans doute n'atteindra jamais celles du *Corpus* grec, car les Sémites sont moins parleurs que les Grecs et leur œuvre plus ancienne à passé par plus d'ères de destruction, mais qui est peut-être un instrument de recherche et de résurrection plus puissant; car au lieu d'embrasser un seul monde, comme le *Corpus* de Bœckh, il s'étend à cinq ou six mondes, à la fois différents les uns des autres et étroitement solidaires.

Pendant vingt-cinq ans, M. Renan fut l'inspirateur du *Corpus* et en centralisa les travaux. Bien qu'il ait eu d'éminents collaborateurs et que sa part spéciale soit surtout limitée à la Phénicie, son nom restera attaché au *Corpus*

dont il conçut l'idée, dont il traça le plan et qu'il fit entrer dans la réalité. Vous connaissez les lignes du plan : elles sont grandes et simples. Le *Corpus* comprend tous les textes anciens de langue sémitique tracés en alphabet sémitique (ce qui écarte les inscriptions cunéiformes qui font l'objet d'un *Corpus* spécial [1]). Ces textes sont classés d'après la langue et, pour chaque langue, d'après la répartition géographique. Ils sont donnés en fac-similé, de façon que l'étudiant est mis aussi directement que possible en face du monument : en texte imprimé et en transcription hébraïque. Voilà pour la partie objective. Vient ensuite la partie subjective, c'est-à-dire l'exposition de ce que la science a fait ou peut faire de ces matériaux : elle comprend une bibliographie complète des travaux dont chaque texte a été l'objet; une traduction; un commentaire justifiant rapidement cette traduction, indiquant les points douteux et résumant d'une façon succincte les divergences des principales traductions antérieures ou des membres même de la Commission. Ce commen-

1. Ou plutôt de plusieurs *Corpus :* le plus important est celui du British Museum.

taire, aussi sobre que possible, évite le double écueil de la dissertation scientifique et de la polémique. Quoique le *Corpus* prenne parti, puisqu'il donne une traduction, il reste objectif, autant que faire se peut, même sur le terrain mouvant de l'interprétation; et comme il a mis l'étudiant en face des matériaux à interpréter, il le met en face du travail antérieur de la science dans sa diversité, sans créer une orthodoxie et sans imposer ses vues [1].

Le seul fait d'avoir conçu, organisé, rendu viable une œuvre telle que le *Corpus* suffit pour faire sentir combien est superficielle la critique qui fait de M. Renan un savant dilettante, trop

1. Le *Corpus* a été attaqué de trois côtés à la fois, chaque partie étant indépendante. De la première partie, consacrée aux inscriptions phéniciennes, a paru un volume complet et le premier fascicule d'un second volume, comprenant 905 inscriptions (de Phénicie, de Chypre, d'Égypte, de Grèce, de Malte, de Sicile, de Cossyre, de Sardaigne, de Corse, d'Italie, de Marseille, de Carthage.) Le progrès de l'exploration est si actif que le fascicule qui contient les inscriptions d'Égypte, à peine publié, était arriéré par la découverte d'une trentaine de *graffiti* phéniciens dans le temple d'Abydos. De la partie araméenne dirigée par M. de Vogüé ont paru deux fascicules (348 inscriptions d'Assyrie et de Chaldée, d'Asie Mineure, d'Adarbaijan, de Grèce, d'Arabie, d'Égypte, de Pétra.) De la partie himyarite dirigée par M. Derembourg a paru un fascicule contenant 69 inscriptions.

grand seigneur pour s'occuper des détails et des menues besognes de l'érudition. La critique vulgaire ne comprend pas la réunion, dans un même esprit, de deux supériorités, et parce que M. Renan est avant tout un génie synthétique, et philosophique, elle a cru devoir lui refuser les vertus de l'érudit amoureux du détail et qui sait que le détail seul, le menu fait, est la base de la science. Il est permis de dire que, bien au contraire, le génie synthétique est celui qui sent et comprend le mieux la valeur du détail, la nécessité de l'analyse microscopique, parce qu'il sait mieux que tout autre que nul détail n'est insignifiant, qu'il n'est pas un atome qu'il soit permis de négliger et qu'un débris de pierre, un trait de lettre à demi effacé, un lambeau de papyrus troué peuvent révéler le secret d'un ensemble. Aussi le cours d'épigraphie de M. Renan au Collège de France était-il une déception pour la foule qui accourait sur le bruit de sa renommée : je me souviens comme l'heure se passait à s'user les yeux sur tel jambage de lettre (était-ce un *daleth*, était-ce un *resch?*) des estampages nabatéens rapportés par Charles Doughty? C'est dans ce cours que

s'ébauchait le *Corpus*, et les auditeurs, bientôt plus clairsemés, qui venaient s'asseoir à la petite table de la salle IV, formaient ainsi le premier public et le premier critique du grand œuvre.

Ces cinq grandes œuvres, l'*Histoire des langues sémitiques*, *Averroès*, les *Origines du Christianisme*, l'*Histoire du peuple d'Israël* et la direction du *Corpus* sont loin d'épuiser l'œuvre de M. Renan comme orientaliste. Vous avez encore dans la mémoire tant d'œuvres qui auraient suffi à l'ambition ou à l'illustration de beaucoup d'autres : dans l'exégèse, ces belles traductions des chefs-d'œuvre littéraires de l'Ancien Testament, le *Livre de Job* (1858), le *Cantique des Cantiques* (1860), l'*Ecclésiaste* (1881) ; dans la mythologie sémitique, son commentaire des *Fragments de Sanchoniathon* ; dans l'épigraphie, son monumental compte rendu de la *Mission en Phénicie*, sorte de propylées du *Corpus* (1864); dans l'histoire littéraire de la France, le volume consacré aux rabbins français du XIVe siècle, travail rédigé sur les notes de notre savant confrère d'Oxford, M. Neubauer, et qui

est bien le travail le plus aride et le plus ingrat sur lequel se soit jamais courbé grand écrivain. Mais M. Renan était trop grand écrivain pour n'être pas au-dessus des préjugés littéraires, et son intuition d'historien lui avait fait comprendre ce que contenait de lumière sur notre passé cette littérature hérissée, enfermée en apparence dans l'enceinte du Ghetto et pénétrée pourtant du même souffle que la littérature nationale.

Quoique moins personnelle que ses autres œuvres, elle lui était chère autant que d'autres plus brillantes, parce qu'il la savait utile et que sans lui elle n'aurait jamais vu le jour, et aussi par sympathie d'orientaliste et par un généreux instinct de réparation pour des générations qui n'avaient jamais vu le jour de la justice. Les derniers mois de sa vie se consumèrent sur les épreuves de la deuxième partie des Rabbins français. Ajoutez à cela tant d'articles de critique dans la *Revue des Deux Mondes*, les *Débats*, le *Journal des Savants*, sur les sujets les plus divers de l'érudition orientale et dont une partie seulement a été recueillie en volume. Ajoutez enfin l'œuvre

qui, comme membres de la Société asiatique, nous touche du plus près, la belle série de ses rapports sur le progrès de nos études de 1868 à 1882. C'était dans la plus cruelle période de notre histoire qu'il prenait en main la plume comme historiographe de notre Société. La catastrophe de 1870 l'avait frappé au cœur d'un double coup, car il était de ceux qui rêvaient une Europe éclairée de concert par une France et une Allemagne amies, joignant dans une œuvre suprême de progrès leurs dons divers et leurs génies qui se complètent. Était-ce encore le temps de parler épigraphie et de discuter sur des suffixes dans les ruines de Byzance en flammes? M. Renan fut dans ces années sinistres la conscience de la Société; il eut pour nous et pour la science la foi qui sauve et qui régénère. Il fit passer en tous sa conviction ancienne, bien antérieure à nos désastres et qui les avait prévus, que la déchéance de la France tenait avant tout à la décadence de la haute culture et à un engourdissement d'intelligence. Pendant quinze années, il sonna ici le *sursum corda* de la science, et quand il remit sa charge à des

mains plus faibles, l'œuvre réparatrice était accomplie, la continuité de la tradition assurée, et des progrès considérables, accomplis autour de nous et ici-même, permettaient d'envisager avec plus de sécurité, bien qu'il ne soit pas encore tout ce que demande l'honneur intellectuel du pays, l'avenir de la science. Vous vous rappelez avec quelle impatience, chaque année, nous attendions ces adresses annuelles, d'une telle variété de tons, éloquentes et familières, élevées et souriantes, encourageantes pour toutes les bonnes volontés, accueillantes aux nouveaux venus, n'ayant de duretés pour aucun, pas même pour les prétentions mal justifiées, car il les punissait en les ignorant. « On ne doit jamais écrire que de ce qu'on aime », a-t-il dit, et c'est là le secret de son charme.

Je n'ai rien dit, et vous comprenez déjà pourquoi, de ce scepticisme dont l'opinion populaire fait un des traits de M. Renan. C'est que ce scepticisme n'existe qu'à la surface; il n'existe pas sur les questions qui font la dignité et le prix de la vie.

Un homme d'un grand talent, mais d'un

talent différent, et que l'Académie a choisi pour lui succéder, disait jadis de M. Renan : « Renan pense comme un homme, sent comme une femme, agit comme un enfant. » Agissait-il en enfant, le pauvre petit Breton qui un jour s'enfuit effrayé de Saint-Sulpice parce qu'il s'était pris à douter des leçons de ses maîtres? C'était peut-être un enfantillage que de renoncer à l'avenir splendide qui l'attendait dans la voie où il était engagé, et d'affronter la misère, sans ressources, sans avenir, soutenu par la seule impossibilité de vivre pour autre chose qu'une conviction. Ceux qui pensent que le premier signe de l'homme est la sincérité avec le monde et avec lui-même penseront que ce jour-là il fut deux fois homme. Était-ce agir en enfant que de se laisser expulser de cette chaire du Collège de France qui avait été l'objet suprême de son ambition, plutôt que de voiler d'un mot politique ou même d'un silence discret dont le pouvoir lui eût su gré, la foi directrice de sa conscience de savant? La lettre adressée aux professeurs du Collège de France, à propos de la suspension de son cours, est la revendication

la plus éloquente et la plus virile des droits de la pensée humaine que la littérature française ait produite depuis les *Provinciales*. Très indulgent pour les hommes et convaincu que parmi les choses pour lesquelles ils se torturent, il en est peu qui vaillent la peine, il en est une sur laquelle il fut inflexible : car si l'on cherche quel fut le mobile continu de sa vie active, on trouvera la notion la plus abstraite du devoir. Cet homme qui, des vertus de Saint-Sulpice, semblait priser la politesse par-dessus toute autre, qui semblait toujours chercher la parole la plus douce au cœur de son interlocuteur, quel qu'il fût, et portait souvent les caresses de l'amabilité à un point où elle prenait presque pour ceux qui le connaissaient mal, les allures de l'ironie, cet homme si indifférent et si pliant en apparence, aussitôt qu'on voulait lui arracher une parole ou un acte touchant aux choses intimes de la conscience, devenait une barre de fer.

Les partis ne l'ont pas aimé, il voyait trop loin devant lui et trop large autour de lui : les partis n'aiment que les hommes qui portent des œillères et ont remis une part de leur

conscience aux mains de leur chef. On n'était jamais sûr de lui, il s'échappait aussitôt qu'on croyait le tenir; il n'était ni républicain, ni royaliste, ni clérical, ni anticlérical, ni pour Caliban, ni contre Caliban : il voulait une France où l'esprit fût libre et qui, au lieu de prodiguer en des vendettas de sectaires ou des utopies fatales les puissances infinies de dévouement et de foi dont elle abonde encore, les consacrât à réaliser devant le monde l'idéal national et humain qu'elle a entrevu confusément et qu'elle a abandonné aux mains des inconscients. Il ne craignait pas de se contredire, sentant bien que dans cette anarchie de la politique contemporaine, c'étaient les choses et les partis qui se contredisaient eux-mêmes, et non pas lui qui suivait dans la tempête cette unique, frêle, inextinguible lumière de la conscience.

Ainsi son prétendu scepticisme ne s'est jamais joué de la morale : il ne porte que sur le produit de la pensée humaine, cette pensée dont il était si fier, dont il connaissait et glorifiait toute la puissance, mais dont il savait mieux que tout autre, puisqu'il pen-

sait davantage, la disproportion à l'infini présent, passé et futur : « Des voiles impénétrables, dit-il, nous dérobent le secret de ce monde étrange dont la réalité à la fois s'impose à nous et nous accable; la philosophie et la science poursuivront à jamais, sans jamais l'atteindre, la formule de ce Protée qu'aucune raison ne limite, qu'aucun langage n'exprime. Mais il est une base indubitable que nul scepticisme n'ébranlera et où l'homme trouvera, jusqu'à la fin des jours, le point fixe de ses incertitudes : le bien, c'est le bien; le mal, c'est le mal. Pour haïr l'un et pour aimer l'autre, aucun système n'est nécessaire, et c'est en ce sens que la foi et l'amour, en apparence sans lien avec l'intelligence, sont le vrai fondement de la certitude morale et l'unique moyen qu'a l'homme de comprendre quelque chose au problème de son origine et de sa destinée [1]. » Ainsi son point de départ, c'est le point d'arrivée de Kant; mais cet impératif catégorique sur lequel Kant reconstruit sa métaphysique, ce n'est pas à force d'analyse et de dialectique qu'il

1. *Essais de morale et de critique.*

l'a péniblement conquis : il l'a trouvé à la base de sa vie, dans les instincts héréditaires, fortifiés par la discipline religieuse de sa jeunesse, dans l'impossibilité de vouloir autre chose que le bien. On voit par là combien peu l'ont compris les philosophicules du dilettantisme qui prétendent relever de lui et qui, abritant leur incapacité morale derrière des formules mal comprises et détachées de tout un système de vie, ne voient dans le monde qu'une proie pour les voluptés de leur intelligence et les délicatesses de leurs sens ! Et quand d'autre part les néo-chrétiens se voilent la face devant le Renanisme, ils oublient qu'ils ne sont que les élèves incomplets de M. Renan, et que c'est de lui qu'ils ont appris la valeur et le droit du sentiment religieux : mais il est une autre chose qu'ils auraient dû apprendre de lui, c'est que la première condition d'une religion, c'est la spontanéité, et sa première vertu, la charité.

Les faux jugements dont M. Renan fut l'objet tiennent au fait que, dans son œuvre, il a mis l'accent sur le vrai, et l'on a conclu de là que, pour lui, la pensée est le tout de la

vie. On oublie dans quel milieu il s'est formé : un milieu où le sens moral était exquis et le sens scientifique imparfait. Il n'avait pas à découvrir le sens moral, c'était l'atmosphère même où il vivait : quand le sens scientifique s'ouvrit en lui et qu'il en vit le monde et l'histoire transfigurés, il en fut ébloui et son éblouissement dura sa vie entière. Il rêva de faire comprendre à la France cette révélation nouvelle; il fut l'apôtre de cet Évangile de vérité et de science qui, dans son cœur et sa pensée, ne porta jamais atteinte à ce qu'il y a de durablement divin dans les autres révélations. Par là il fut homme complet et mérita le dédain des dilettantes et des mystiques, les uns moralement morts, les autres scientifiquement atones.

Aussi ce prétendu dilettante, cet indifférent que l'on s'imagine planant au-dessus de l'humanité dans le dédain transcendant de l'intelligence, ne se désintéressa jamais ni de l'humanité ni de la patrie. Son rêve intime fut toujours l'action. En 1869, effrayé de l'avenir de la France et des catastrophes intérieures et extérieures qu'il prévoyait, il était allé au peuple,

et l'invasion trouva encore sur les murs des villages de Seine-et-Marne ses affiches électorales qui portaient : « Ni guerre, ni révolution ». Il échoua et sur le moment se consola en sage : mais plus tard, nous disait la noble confidente de ses pensées de chaque heure, le jour où une Chambre affolée lâcha la bride au destin, il pleura amèrement son échec : « On m'aurait arraché en pièces de la tribune, mais on n'aurait pas déclaré la guerre sans que j'eusse dit la vérité tout entière ». Aurait-il sauvé à force d'éloquence ceux qui conspiraient avec Jupiter pour se perdre ? Peut-être se faisait-il illusion sur la puissance de la raison : mais des paroles comme celles qu'il eût sans doute trouvées dans son génie et son cœur de Français sont de celles que la tempête peut couvrir un instant, mais qui lui survivent et par-dessus le présent perdu préparent l'avenir. Dès le lendemain du désastre, il se remit plus activement que jamais à cet apostolat de la science libératrice qui avait été la pensée de toute sa vie. Son livre sur la réforme intellectuelle, écrit en 1871, ses discours à l'Académie française, toute sa direction du Collège

de France, ses rapports à la Société asiatique sont autant d'actes de foi. Souvent pessimiste sur l'avenir, comme le passager sur une mer démontée, il voyait pourtant le port à l'horizon et sentait trop bien les ressources infinies de notre France pour jamais désespérer tout à fait. Quant à ceux qui pensent que l'esprit scientifique et le haut esprit politique sont deux choses étrangères l'une à l'autre, qu'ils relisent à la lumière des derniers événements cette lettre prophétique à un ami d'Allemagne, écrite en 1877 : jamais les prévisions de Némésis ne marchèrent d'un pas plus rapide vers l'accomplissement.

Quel est l'héritage que M. Renan laissera après lui ? Comme savant, il a créé en France la critique religieuse et il a préparé à la science universelle cet incomparable outil de travail, le *Corpus*. Comme écrivain, il lègue à l'art universel un trésor de pages qui resteront, et de lui surtout est vrai ce que lui-même a dit de George Sand : « Il eut le talent divin de donner à tout des ailes, de faire de l'art avec l'idée qui, pour d'autres, restait brute et sans forme ». Comme philosophe, il laissera un

ensemble d'idées qu'il ne s'est pas soucié de rassembler en un corps de doctrine, et qui pourtant forment un ensemble cohérent. Une chose est certaine au monde, le devoir ; et une chose est visible dans la marche du monde, telle que la science la révèle, c'est que le monde est en route vers une forme plus haute et plus parfaite de l'être. Le bonheur suprême pour l'homme qui passe, c'est de se rapprocher de ce Dieu à venir par la science et par l'action, par la science en le contemplant, par l'action en préparant l'avènement d'une humanité plus noble, mieux douée et plus proche de ce fantôme idéal.

Pour nous, tant que notre Société durera, elle gardera le souvenir et l'empreinte de ce grand et bon génie. Il restera notre guide demain comme il l'était hier, et si jamais la discorde s'introduisait parmi nous, il suffirait de vous rappeler le bienveillant sourire qui pacifiait tout. Devant le public qui ne comprend pas très bien l'intérêt de nos recherches dans des passés si lointains et si morts, son nom protégera notre œuvre : on comprendra qu'elle ne peut pas être absolument frivole, puisque

le plus large esprit de cette moitié du siècle a jugé qu'elle était utile, nécessaire et noble et s'y est associé de toute son âme, et ce sera, dans nos annales, notre plus beau titre d'honneur qu'Ernest Renan nous ait donné vingt-cinq ans de son existence.

LE CRÉPUSCULE DES DIEUX

La Scandinavie est le pays des longs hivers et des étés rapides et éblouissants. Son histoire aussi est celle des longs repos, interrompus de réveils éclatants. Une des dernières fantaisies de la science y met le berceau de la race aryenne : c'est un honneur trop lointain auquel elle n'aspire point, bien qu'après tout elle y ait juste autant de droit que le fameux Plateau central cher aux orientalistes. En fait, son entrée dans l'histoire date de dix siècles à peine. Entrevue à travers les brumes de la mer du Nord par un Grec du temps d'Alexandre, à travers celles de la légende par Tacite, elle

en sort au VIIIe siècle de notre ère, avec un bruit de tempête qui trouble l'agonie de Charlemagne. C'est l'époque des *Vikings*, des rois de mer danois et norvégiens, qui pendant deux siècles écument toutes les rives d'Europe, et, commençant en pirates, finissent par donner des dynasties à l'Angleterre, à la Sicile, à la Russie. A cette merveilleuse expansion succède un lourd repos de six siècles que rompt Gustave-Adolphe ; il meurt trop tôt et laisse à d'autres le monde. Au siècle suivant, la Suède lance sur l'Europe le plus grand rêveur des temps modernes et la fascine pendant quatorze ans avec le roman d'aventures de Charles XII.

Voici à présent une nouvelle explosion scandinave, mais qui, celle-ci, ne fera pas couler le sang. La science aussi a ses Vikings, et il a fallu à M. Sophus Bugge, professeur à l'Université de Christiania, une audace intellectuelle presque égale à l'audace des Harold et des Rollon pour lancer la thèse scientifique qui arme en ce moment contre lui les trois quarts des philologues et des mythologues de race germanique et fait retentir les Académies, d'Upsal à Munich et de Copenhague à Berlin.

Ses ancêtres ne s'attaquaient qu'aux hommes, et encore à des étrangers ; M. Bugge s'attaque aux dieux de sa race et à des idoles consacrées par dix siècles d'orgueil national, et, chose plus résistante encore, par un siècle de dogmatisme scientifique.

I

Les Scandinaves, — on entend par là les Danois, les Norvégiens et les Islandais, et les Suédois, — forment la branche la plus septentrionale de la race germanique. Ils forment, par la langue, les mœurs, les traditions et l'histoire, un groupe compact et qui a son unité, en regard des groupes allemands du continent et du groupe anglo saxon de l'Angleterre. Protégés par l'éloignement contre la propagande chrétienne, ce furent les derniers convertis de la race germanique : tandis que l'Évangile conquérait les Anglo-Saxons dès la fin du VI[e] siècle et pénétrait les forêts

allemandes au VIIIe, les Scandinaves restaient païens jusque vers l'an 1000. Les Normands de Rollon étaient des sectateurs fanatiques d'Odin et de Thor et égorgeaient avec plaisir à leur Dieu les prêtres chrétiens. Une fois établis en France, ils se convertirent rapidement; mais la mère patrie resta longtemps encore le centre d'un paganisme militant. Une conséquence qui en a suivi, c'est que, tandis que, dans le reste des pays germaniques, le christianisme effaçait toutes les traces des vieilles croyances et détruisait les œuvres littéraires qui s'en inspiraient, les pays scandinaves seuls ont conservé une littérature païenne. Cette littérature est principalement représentée par les deux collections connues sous le nom de l'*Edda*: l'une, plus récente, l'*Edda* en prose, est une exposition générale du système scandinave; l'autre, l'*Edda* en vers ou vieille *Edda*, qui a servi de base au rédacteur de l'*Edda* en prose, est une collection de vieux poèmes sur les dieux et les héros scandinaves. On attribue la rédaction de l'*Edda* en prose au juge Snorro Sturleson, vers l'an 1230; on attribue la réunion des poèmes de la vieille

Edda à Sæmund le Sage, qui vivait en Islande de l'an 1055 à l'an 1132. Quoi qu'il en soit de ces attributions douteuses, une chose certaine et sur laquelle les diverses écoles sont d'accord, c'est que la poésie de la vieille Edda a pris naissance en Norvège et en Islande, et qu'elle représente les conceptions de l'époque des Vikings, c'est-à-dire du IXe au XIe siècle, les derniers siècles du paganisme scandinave. Un autre point sur lequel on est d'accord, c'est que la collection, telle que nous la possédons, a été formée dans la période chrétienne, qu'elle ne date pas tout entière de l'époque païenne, et il y a même telle de ces poésies qui a certainement été écrite par un poète chrétien.

La mythologie scandinave se présente avec un aspect sombre et grandiose. Elle a des points de contact avec les autres mythologies indo-européennes, mais elle a en même temps un caractère, qui n'appartient qu'à elle, de grandeur farouche, telle qu'on pouvait l'attendre de ces fils de la tempête. Au commencement des temps, une sorte de chaos, le Ginnunga-Gap, l'abîme béant, bâille entre un monde de glace

et un monde de flamme. La glace, en se fondant, prend vie et forme, et donne naissance au géant Ymir, père des géants de la gelée. Une autre création spontanée donne naissance au dieu Odin et à ses frères, qui tuent le géant Ymir dont le sang noie les géants et forme la mer: de son corps les dieux firent la terre, de son crâne, le firmament, de ses os les montagnes, de sa chevelure les forêts, et des étincelles qui jaillissaient du monde des flammes, ils illuminèrent le ciel en les appelant soleil, lune et étoiles. Puis ils taillèrent dans le frêne et l'orme le premier homme et la première femme. Dans le Walhalla des dieux trône Odin, le Père Universel, entouré des autres Ases : son fils Thor, le plus fort de tous les Ases, qui donne son nom au tonnerre et dont le marteau Miœlnir écrase les géants; Balder, son second fils, le plus beau, le plus aimé des dieux; Tyr, le dieu de la guerre et de la victoire; Bragi, le dieu de l'éloquence; Nyord, qu'invoquent les marins; Frigg, la femme d'Odin ; Freyja, la Vénus du Nord ; Loki, le dieu-démon, l'ange de la trahison. Dans le Walhalla viennent boire l'hydromel

les héros tombés sur le champ de bataille et dont les Walkyries, les nymphes sanglantes, viennent recueillir l'âme qui s'échappe, tandis que les lâches vont gémir dans les cavernes de Hel. Un arbre immense couvre l'univers de ses branches, et de son faîte dépasse le ciel; c'est le frêne Yggdrasil où les dieux viennent tous les jours siéger pour rendre la justice; il a trois racines dont l'une va à Hel, le séjour des morts ; sous la seconde, habitent les démons, et, sous la troisième, les hommes. Une source en jaillit, la source du Destin, où les trois Nornes, Passé, Présent, Avenir, gravent sur des tablettes le sort de chaque mortel.

Mais ni les dieux ni leur œuvre ne sont éternels. Le serpent ronge la racine de l'arbre Yggdrasil. Balder, le bien-aimé, meurt le premier des Ases, tué par la ruse de Loki, et avec lui descendent dans l'enfer la joie et l'avenir des dieux : bien qu'ils aient saisi et enchaîné son meurtrier, les forces du mal sont déchaînées et le crépuscule descend sur les dieux. Le soleil perd sa chaleur, l'hiver règne seul trois années durant; les deux loups qui poursuivent le soleil et la lune les saisissent

et les dévorent, les étoiles s'évanouissent du ciel, la terre se déchire, les montagnes s'affaissent; le loup Fenrir court sur la terre, touchant d'une mâchoire le ciel, de l'autre la terre; le serpent Yoermungard, qui enveloppe l'Océan, vomit le poison et infecte les airs, tandis que, parmi les hommes, le fils s'arme contre le père et le frère contre le frère. Alors les dieux se lèvent en armes, à la tête des Einherier, les héros du Walhalla: ils quittent l'Yggdrasil qui tremble et en viennent aux mains avec les démons.

Surtur, le démon des flammes infernales, dévore Freyr; le loup Fenrir engloutit Odin; le serpent empoisonne Thor; Heimdall et Loki, Tyr et le chien Garm s'entretuent; Surtur reste seul des dieux et des démons et consume l'univers. Mais le triomphe du néant est le présage du renouveau. La terre sortira de nouveau toute verdoyante de l'Océan. Les dieux se réuniront de nouveau sur la plaine de l'Ida et s'entretiendront de la gloire des anciens jours; Balder même remontera de l'enfer. Les champs non semés porteront des fruits et le Tout-Puissant viendra au Conseil

des dieux ; il prononcera les jugements, apaisera toute querelle et établira la paix qui dure à tout jamais. Telle est, dans ses grandes lignes, la mythologie des Germains du Nord.

De la mythologie des Germains d'Allemagne et de celle des Anglo-Saxons, il ne restait que des données éparses dans les historiens classiques et dans les écrivains chrétiens du haut moyen âge, avec ces renseignements indirects que fournissent toujours sur les croyances populaires, les superstitions, les contes du présent. C'était peu de chose, mais assez pour montrer que la mythologie perdue des Germains du Sud devait avoir beaucoup en commun avec la mythologie conservée du Nord. On retrouvait chez eux Odin sous la forme de Wodan, et avec les mêmes attributs suprêmes; on retrouvait Thor et Thyr et Nyord ; on retrouvait les peuples d'Elfes et de Nains qui animaient les eaux et les montagnes. Or, en ce moment, la mythologie comparée était dans l'enthousiasme de ses débuts ; elle commencait à étendre sur l'ensemble des peuples dits aryens le frêle et ingénieux tissu de ses créations et s'occupait à

retrouver la religion des ancêtres préhistoriques. Trois des grandes races aryennes lui avaient conservé de longs souvenirs de cette religion supposée : Homère lui parlait au nom des Aryens de Grèce, l'Avesta au nom des Aryens de l'Iran, les très vénérables Védas au nom des Aryens de l'Inde et même dans bien des hymnes, tant ils plongeaient loin dans le passé, au nom des fameux ancêtres du Plateau central. Les Slaves, les Lithuaniens, les Celtes, les Latins mêmes n'avaient que de vagues souvenirs de ce passé. Les Germains aussi avaient bien oublié : heureusement une branche d'entre eux avait eu meilleure mémoire, et les poètes islandais allaient rendre à toute la race germanique ses titres religieux perdus.

Un des plus grands esprits que la science allemande ait produits, Jacob Grimm, entreprit cette tâche dans une œuvre qui, si ébranlée qu'elle soit par les recherches nouvelles, n'en restera pas moins comme une merveille de vaste compréhension et de combinaison pénétrante. Il recueillit toutes les épaves religieuses des vieilles races païennes, Germains de Tacite, Goths de Jornandès, Francs de Grégoire, Lom-

bards de Paul Diacre; tout ce qui, dans le souvenir vague des historiens, émergeait des races disparues; tout ce qui surnageait et surnage encore du paganisme primitif dans la littérature et l'histoire du moyen âge et des temps modernes; et dans ce chaos de faits isolés et discordants il mit l'ordre, l'Edda en main. De l'Edda partit le rayon de lumière qui éclairait toute cette nuit, le principe d'ordre autour duquel s'organisait ce chaos. L'Edda fut la trame au travers de laquelle l'industrieux ouvrier jeta tous les fils usés qui restaient du vieux tissu; et ainsi se reconstitua la mythologie allemande, la foi primitive et commune de toute la race. Cette reconstitution fut le véritable ciment de l'unité germanique. Grimm avait déjà montré, dans sa « Grammaire comparée des langues germaniques », l'unité de la race; mais l'unité de langue n'est, après tout, dans la formation des nationalités, qu'un élément inférieur et de valeur douteuse: ici, au contraire, Grimm pensait toucher aux forces vives et intérieures, il retrouvait l'unité de l'âme. Odin fut le premier pionnier de l'unité allemande et le marteau de fer de Thor, c'est

Grimm qui le transmit à Bismarck. Les poèmes islandais furent élevés par là à une dignité suprême; ils devinrent pour toute la Germanie une sorte de texte sacré, le Livre de la race. En même temps, aux yeux de la mythologie comparée, ces poèmes, représentant l'idéal de toute une race, prenaient place à côté des autres grands livres religieux des nations aryennes, et à côté des Védas, de l'Avesta et des poèmes homériques s'installait la Bible du Nord.

II

On comprend à présent le sentiment d'étonnement, de stupeur, d'indignation qui saisit les germanistes de tous les pays quand le dernier éditeur de l'Edda, l'autorité la plus haute d'Europe dans toutes les questions d'érudition noroise, M. Sophus Bugge, le 31 octobre 1879, annonça à la Société des sciences de Christiania que, dans sa conviction, la mythologie noroise, telle qu'on la trouve dans l'Edda, ne représentait pas un développement naturel et indépendant d'un vieux fonds germanique, mais avait emprunté la plus grande partie de son matériel aux traditions judéo-chrétiennes et à

la mythologie gréco-romaine. Le grand édifice de Grimm allait-il crouler, entraînant avec lui dans sa chute et la mythologie pan-germanique et le support le plus occidental de la mythologie indo-européenne? Plus hardi que les Celtes d'Alexandre, le savant norvégien n'avait pas craint la chute du ciel.

Voici en deux mots la théorie de l'auteur :

Les Scandinaves et les anciens Germains ont eu sans doute une mythologie commune qui elle-même est puisée dans le même fonds que celle des autres Indo-Européens. Mais à l'époque et dans les textes où elle nous arrive, elle a été tellement transformée par les emprunts étrangers que le fonds commun se réduit à une quantité presque négligeable et ne dépasse guère quelques noms propres. Les textes religieux du Nord n'ont pas été rédigés au lendemain du jour où les ancêtres de la race germanique quittaient leur berceau inconnu, ni même au lendemain du jour où le rameau scandinave se séparait du tronc germanique : ils n'ont pas été composés dix siècles avant l'ère chrétienne, ni même au temps de Tacite, ni même au temps de la grande invasion et

de Jornandès; ils n'ont pas été composés par des poètes barbares vivant dans la solitude et la pureté d'une tradition sans mélange : c'est l'œuvre de poètes qui étaient entrés en contact par la conquête, par le commerce et par les mille courants invisibles de l'histoire, avec la littérature de l'Europe chrétienne du moyen âge.

En effet, le monde de la légende chrétienne et celui de la légende classique n'étaient point deux mondes fermés aux pirates païens de Norvège et d'Islande; leur piraterie même les leur avait ouverts. Leurs premières excursions les avaient portés dans le nord de l'Irlande; or l'Irlande était alors le refuge et le centre de la culture européenne: la dernière des terres, l'*ultima Thule*, était devenue, dans la nuit de barbarie intense qui couvrait l'Europe, le dernier asile des lettres et de la pensée. Quand Charlemagne voulut rallumer la science éteinte, c'est dans l'Irlande qu'il alla chercher l'étincelle. Ses couvents avaient conservé la tradition, non seulement du latin, mais du grec même : c'est de là que sortira Scot Erigène, le dernier des néo-platoniciens. Les cou-

vents d'Angleterre, ceux de l'ancienne Église bretonne et ceux de la nouvelle Église saxonne, qui en avait hérité, étaient aussi des écoles studieuses. On y avait ramassé pieusement les débris de l'antiquité; ce n'était pas l'antiquité glorieuse des grands siècles littéraires, ce n'était ni Virgile, ni Homère; c'étaient les grammairiens et les mythographes de la basse époque, mais qui conservaient pourtant les miettes de la table des dieux. On copiait, on traduisait en irlandais *Darès le Phrygien*, petit récit ratatiné de l'épopée d'Ilion, qui est rentrée par cet humble canal dans la poésie de tout le moyen âge chrétien; on copiait les gloses de Servius, si riches d'histoires mythologiques et qui remplaçaient l'Enéide; on copiait l'Achilléide, de Stace; on étudiait les fables d'Hygin.

Les deux siècles de la période des Vikings ne se sont pas passés, sans une interruption d'une minute, à massacrer et à piller; les pirates, quand ils se sentaient trop faibles, se faisaient souvent commerçants, et il y avait des heures aussi pour causer et échanger des histoires. Les peuples enfants, comme les autres, sont avides de contes; et comme les Arabes du

temps de Mahomet écoutaient avec enthousiasme les histoires de Roustem et d'Isfendyar que leur contaient les voyageurs venus de Perse, ainsi les écumeurs de la mer du Nord rapportaient aussi dans leurs fjords un butin de légendes et d'histoires poétiques. Ils en rapportaient aussi des débris de christianisme : quand on leur contait, pour les convertir, l'histoire du Christ, ils l'écoutaient avec plaisir, car c'était une jolie histoire, mais en la dépouillant des brouillards de dogme et de doctrine dont les bons moines l'enveloppaient. Ce n'était pas d'ailleurs le Christ un peu vague et fade des Évangiles qui leur parlait au cœur, c'était le Christ resplendissant, conquérant de la mort, de cet admirable apocryphe de Nicomède qui a été le véritable évangile du haut moyen âge. Ainsi cette forteresse du paganisme germanique se trouvait enveloppée d'une atmosphère de légendes chrétiennes et gréco-romaines; mais telles étaient la personnalité et la puissance d'imagination des poètes du Nord qu'ils rendaient originaux tous leurs emprunts, transformaient en leur substance tout ce qu'ils touchaient, mettaient leur âme de Vikings dans

les Christs et les Achille et faisaient passer toutes les tempêtes glacées du Nord dans les imaginations radieuses ou brûlantes venues des mers d'Ionie ou des bords du Jourdain.

Cette pénétration des païens par la légende de Judée et de Grèce devint plus profonde, à mesure que le mouvement de propagande chrétienne devint plus intense et que le Christ monta vers le Nord. Un moment vint où les Vikings allèrent du Christ à Odin et d'Odin au Christ, sans se douter qu'ils oscillaient entre Dieu et Satan. Tel chef chrétien se retrouvait païen sur le chemin de la guerre et sacrifiait à Thor. En Irlande, deux bandes de Vikings païens en viennent aux mains : le vaincu propose à ses guerriers de recommencer la lutte sous les auspices de saint Patrick, dont les sanctuaires ont été si souvent pillés par le parti qui vient de vaincre et dont la vengeance les protégera.

On conçoit à présent que, si dans la vieille Edda l'on trouve des conceptions qui rappellent de près celles des anciens, il ne faudra pas se hâter d'y voir les débris d'une ancienne mythologie commune aux ancêtres préhistoriques des

Scandinaves et des Aryens. Il ne faudra pas se hâter d'étendre aux idées le lien de parenté originelle que l'on a justement établi entre les idiomes. Si les Scandinaves connaissent trois Nornes de la destinée qui président au sort de tous les mortels, il sera très juste de les comparer aux trois Parques; mais, avant de conclure que les Proto-Aryens, que les ancêtres communs des Scandinaves, des Indiens, des Persans, des Grecs, etc., connaissaient trois Sœurs de la destinée, il sera prudent de se demander si les trois Nornes ne seraient pas tout simplement empruntées par les poètes scandinaves aux mythographes gréco-romains, et, si au lieu d'être sœurs des Parques, elles n'en seraient pas simplement la copie, comme les Parques elles-mêmes étaient la copie latine des Moires helléniques. Le doute s'impose avec plus de force encore quand les analogies évoquées nous reportent, non plus à l'antiquité classique et aryenne, et à d'apparentes traditions de famille, mais à la légende judéo-chrétienne et à l'antiquité biblique, c'est-à-dire à un cercle d'idées qui n'a pu pénétrer en Scandinavie que dans des époques historiques relativement récentes.

« Cette mythologie, disait le poète Simrock, embrasse le passé, le présent et l'avenir; elle parle d'un temps où le monde débute, où les dieux s'ébattent dans l'âge de l'innocence; nous voyons combien ils perdent cette innocence par le péché, et comment le pressentiment de leur chute les saisit... Mais déjà les signes de la fin du monde se présentent : le jour du jugement arrive, la trompette fatale résonne, le combat s'engage, les dieux succombent, le soleil tombe du ciel, Surtur lance le feu sur la terre; puis vient le renouvellement de l'univers et le rajeunissement des dieux. » Il était impossible de faire d'une façon plus concise et plus complète le procès du germanisme que ne le faisait en ces quelques lignes un de ses hiérophantes les plus convaincus. Ainsi que l'observe, avec beaucoup de finesse, M. Bréal, dans une remarquable étude sur le livre de M. Bugge, pleine de vues originales, « à moins d'admettre une série de coïncidences bien extraordinaires, on est amené à voir dans ce drame du monde l'effort d'esprits à qui un autre ensemble de scènes du même genre, non moins grandioses, non moins terribles, n'était pas inconnu ».

L'abîme béant du Ginnunga-Gap rappelle trop le Chaos des Grecs et l'Abîme biblique. Dans ce déluge qui détruit la race coupable des géants, dans cet arbre du monde rongé à sa base par le serpent, on aperçoit une image lointaine du déluge biblique et du serpent d'Eden au pied de l'arbre de vie. Les flammes qui détruisent l'univers condamné, et dont va sortir un univers plus jeune et plus beau, sont le reflet de ces flammes de l'Apocalypse d'où doit sortir la Jérusalem nouvelle.

III

Le livre de M. Bugge n'est point consacré à l'exposition de ces ressemblances générales et des circonstances historiques qui ont mis les Scandinaves en rapport avec la culture européenne. Son livre est consacré exclusivement à démontrer sa thèse par l'analyse minutieuse de trois mythes, le mythe de Balder, le mythe d'Odin au gibet et celui de l'arbre Yggdrasil. Ce n'est que le commencement d'une série qui doit épuiser tous les mythes de l'Edda. Nous ne pouvons donner ici le résumé de ces analyses dont toute la valeur consiste dans la décomposition à l'infini des éléments mythiques;

dans les discussions qui transportent tour à tour à travers tous les champs de la linguistique et de la littérature noroise, anglo-saxonne, irlandaise, latine; dans la comparaison infinitésimale des éléments norois avec les éléments chrétiens et gréco-romains correspondants. Il faut pourtant avouer que la démonstration du détail n'est pas toujours convaincante, et que la hardiesse des rapprochements, l'étrangeté des voies que l'auteur fait suivre et les métamorphoses qu'il fait subir aux éléments empruntés pour les faire passer de leur forme première à leur forme islandisée, arrête souvent la bonne volonté du lecteur. Il semble que M. Sophus Bugge ait trop voulu prouver; dans son désir de tout expliquer, il abuse parfois de sa rare érudition et de sa puissance de combinaison et, comme dirait Montaigne, « il est abattu par l'extravagance de sa force ». Les mythes rapprochés ressemblent si peu dans leurs formes extrêmes et les étapes rétablies par hypothèse sont si nombreuses que plus d'une fois le lecteur hésite à suivre son guide jusqu'au bout. Sans doute l'histoire des migrations littéraires nous

montre souvent des métamorphoses que l'imagination scientifique la plus audacieuse n'aurait jamais oser rêver. Qui aurait jamais osé soupçonner que l'église de Rome a canonisé Buddha sous le nom de Josaphat? Mais c'est l'histoire qui nous conduit, de siècle en siècle, de pays en pays, par une série de textes datés, du *Lalita Vistara* au roman édifiant de Jean Damascène et du dieu indou au saint chrétien[1]. L'histoire parle, il faut s'incliner. Mais quand l'histoire ne fournit pas les étapes; quand le génie de combinaison peut seul les fournir; qu'il dispose, d'ailleurs, pour se satisfaire, de toutes les possibilités créées par la différence des milieux linguistiques à traverser; par les erreurs de la transmission, par celles de l'étymologie populaire, enfin par le libre jeu de l'imagination poétique, son œuvre perd en rigueur tout ce qu'elle gagne en facilité : elle échappe au contrôle et devient plus douteuse en devenant invérifiable. C'est un de ces cas où il faut savoir se borner, où il faut se résigner à ignorer le détail, où rester en deçà du

1. Laboulaye, *Journal des Débats* 1859, 21 et 26 juillet.

but est moins dangereux que de le dépasser, où le mot si peu scientifique de Pascal est bien près de devenir la sagesse scientifique même. « Il faut dire en gros : cela se fait par figure et mouvement, car cela est vrai. Mais de dire quels et composer la machine, cela est ridicule, car cela est inutile, incertain et pénible. »

C'est surtout dans les emprunts faits à la mythologie gréco-romaine que M. Bugge effarouche le lecteur. C'est là qu'il multiplie les confusions, les hasards, les mille accidents invérifiables. Dans les emprunts faits à la légende chrétienne, les rapprochements sont infiniment plus naturels, moins accidentés et les points extrêmes moins distancés. Ceci nous inclinerait volontiers à croire que la mythologie noroise doit plus à la légende chrétienne qu'à la légende antique, ce qui, après tout, est bien ce qu'il fallait attendre, car l'Europe du haut moyen âge était plus chrétienne qu'hellénisante : les légendes de la Grèce occupaient certainement l'imagination des moines d'Islande, moins que celles qui ve-

naient de la Judée, et les contes qu'entendaient les pirates dans les veillées du continent, c'était déjà une première édition de la Légende Dorée. Nous nous contenterons d'un seul exemple qui donnera une idée de la méthode de l'auteur et de la façon dont il puise aux deux sources chrétienne et classique. C'est la légende du meurtre de Balder par Hother, qui se présente sous deux formes absolument différentes, l'une chez les Danois, l'autre chez les Norvégiens, celle-là contée dans son développement, celle-ci devenue une des perles de la poésie du Nord.

Dans la légende danoise, Balder, fils d'Odin, est amoureux de Nanna, fille de Gevarus : mais Nanna aime le roi de Suède Hother, qui l'a charmée par sa beauté et son talent de musicien. Les dieux combattent pour Balder, mais Hother se procure l'épée fatale qui seule peut blesser le fils d'Odin. Vaincu à plusieurs reprises par Balder, il finit par le tuer. Odin engendre un vengeur à Balder, Bow, fils de Rinda, sous les coups duquel Hother succombe.

Dans l'Edda, Balder est le plus beau des

dieux et le plus aimé ; il est immortel et invulnérable. Les dieux, ses frères, dans la salle céleste s'amusent à lancer des flèches et des pierres contre le dieu invulnérable, pour lui rendre hommage. Mais il y a parmi eux un traître, le méchant Loki : il sait pourquoi Balder est invulnérable : c'est que sa mère a fait prêter serment à tous les êtres de la création, animés et inanimés, de respecter les jours de son fils ; elle a oublié le gui de chêne, si frêle et si faible qu'elle ne pouvait se douter qu'il fût à craindre. Sur le conseil de Loki, le frère de Balder, l'aveugle Hother s'avance en brandissant la frêle plante, la lance avec force au milieu des rires des dieux, et Balder tombe mort et descend dans Hel. Les dieux essayent en vain de les délivrer; l'enfer ne consent à le rendre que si toutes les créatures du monde lui donnent une larme pour Balder ; toutes lui donnent la rançon demandée sauf une vieille femme nommée Tank, qui est Loki déguisé, Balder restera dans l'enfer jusqu'à la destruction du monde et au renouvellement du monde.

Suivant M. Bugge, le Balder de la légende

danoise a hérité d'Achille, Hother représente Paris; Nanna fille de Gevarus, est Œnone, fille de Kebren, la première amante de Paris ; Bow, fils de Rinda, représente Ajax fils de Rhene, qui est le meurtrier de Paris suivant Daris le Phrygien. La légende a passé par l'intermédiaire de l'islandais, d'où les noms de Balder, Hother, Bow, qui signifient respectivement « Seigneur, Guerre, Laboureur. Il y avait un mot par hasard irlandais *Achille* signifiant « Vaillant », ce qui fait que les Scandinaves ont remplacé le nom grec *Achille* par le mot *Balder* qui a ce sens. Le nom de Paris devait d'après les habitudes de prononciation irlandaise devenir Arès, on savait qu'Arès était le nom du dieu de la guerre, d'où le nom de *Hother* qui signifie « guerre »; enfin il y a un mot irlandais *Ajach* qui signifie « laboureur » ce qui est le sens du mot norois *Bow*. Ce sont là bien des hypothèses, et le lecteur admire la science et l'agilité de son guide, mais n'est pas convaincu; ni les emprunts littéraires ni les emprunts populaires ne se font de cette façon, il y a à la fois trop peu de chose de commun dans le fond de l'histoire même et des adapta-

tions trop savantes de détails insignifiants et qui devaient peu frapper l'imagination des Skaldes : l'emprunt poétique n'a ni ce genre d'indépendance ni ce genre de servilité.

Le Balder de la légende norvégienne a transformé Achille en Christ. Une légende populaire du moyen âge, sortie d'une fausse interprétation de l'Évangile, contait que le flanc du Christ avait été percé par un soldat romain aveugle que l'on appelle Longin, de là, la transformation de Hother-Paris en aveugle. Une légende juive écrit que lorsqu'on voulut mettre en croix Jésus tous les bois que l'on essaya refusèrent de le porter, parce que la vertu du nom ineffable de Dieu, dont il s'était emparé, avait arraché à tous les bois de la terre le serment de ne point se prêter à sa mort; mais il y avait une tige de chêne dans le jardin de Judas, à laquelle il n'avait pas songé à faire prêter serment, et ce fut l'instrument de sa mort. De là, ou plutôt d'une légende analogue le gui fatal de Hother, trop dédaigné pour sa faiblesse et que la mère de Balder n'avait pas songer à paralyser. Balder descend donc dans

l'enfer comme le Christ, mais l'ingratitude de l'homme qui ne le pleure pas l'y retient, écho des sermons innombrables du moyen âge qui flétrissent la dureté du pécheur qui recommence éternellement l'agonie du Seigneur. Enfin l'ange démoniaque qui arme la main du meurtrier, l'esprit de ruse et de mal, Loki, n'est autre que Lucifer dont il reproduit le caractère, l'œuvre et la destinée, *Loki* est abrégé de *Louki-fer*; M. Bugge produit de nombreux exemples de noms propres empruntés par les norois aux langues étrangères et abrégés ainsi dans l'emprunt. L'École mythologique considère Loki comme dérivé d'un ancien *Vloki* le loup. Loki était assimilé au loup Fenrir, incarnation du démon qui doit être enchaîné à la fin du monde.

On voit dans ce dernier trait un exemple frappant de la méthode et de la direction opposée des deux écoles rivales, l'école historique et l'école mythologique. On voit aussi que sur le terrain chrétien, les rapprochements de M. Bugge ont une portée, une précision et une vraisemblance que l'on ne rencontre pas au même degré sur

le terrain classique. Et quand ailleurs M. Bugge nous montre le Dieu Thor pêchant avec un hameçon le serpent de mer qui enveloppe la terre et nous rappelle le dieu de Job et des légendes rabbiniques et chrétiennes enfonçant l'hameçon dans la narine de Léviathan ; quand il nous montre Odin, pendant comme le Christ au gibet et s'offrant en sacrifice à lui-même; quand il montre enfin dans le frêne Yggdrasil toutes les ramifications légendaires de la croix du Christ et de l'arbre d'Eden, il devient difficile de ne pas sentir qu'une grande partie du christianisme a été absorbée en chair par la religion du Nord avant de l'être en esprit.

IV

Une semaine après la séance historique du 31 octobre 1879, un ami de M. Bugge, M. Bang, lisait devant la même Société scientifique une étude sur la Voluspa. La *Voluspa*, ou comme on traduit généralement « la Prophétie de la Sibylle », est le poème le plus important de l'Edde, le texte le plus religieux et le plus mystérieux : il y tient à peu près la place des Prophètes dans la Bible. C'est une révélation prophétique de la destinée du monde, dans son passé et dans son avenir, mise dans la bouche d'une sorte de voyante, la *Vola*. Une étude approfondie du poème, du

fond et de la forme, du plan et du contenu, conduisait M. Bang à la conclusion que l'auteur inconnu n'avait fait qu'adapter à la mythologie du Nord les doctrines et les procédés des oracles sibyllins.

On sait à présent l'histoire de ces mystérieux oracles qui ont été l'un des plus puissants instruments de propagande du christianisme et qui sont la création des juifs grecs d'Alexandrie. C'est au IIe siècle avant le Christ que les Juifs hellénisés d'Égypte, pour répandre parmi les païens les dogmes du monothéisme juif et les espérances du messianisme prophétique, imaginèrent de les mettre sur les lèvres de la sibylle grecque. De là ces poésies étranges qui versaient avec un art merveilleux le vin nouveau du messianisme et d'une religion de salut universel dans l'outre vieillie du paganisme. Elles se répandirent et répandirent avec elles dans les couches supérieures de la pensée païenne une immense attente et une immense espérance. Elles vinrent d'Alexandrie jusqu'à Virgile, qui recueillit avidement de tout son cœur l'écho de ce monde divin qui

venait d'Orient et éclairé, sans le savoir, du rayon d'Isaïe, transmit à l'Occident le cri de David et de la Sibylle.

Ultima cumaei venit jam carminis aetas
Adspice nutantem convexo vertice mundum,
Adspice venturo laetentur ut omnia saeclo.

Le moyen âge chrétien avait bien raison de mettre Virgile au nombre des saints et des prophètes; la parole du fils d'Amos n'était-elle pas venue jusqu'à lui et par lui descendue chez les plus purs des gentils?

Les chrétiens recueillirent des mains des juifs d'Alexandrie le puissant instrument qu'ils avaient créé : seulement le nom du Christ remplaça dans les prophéties nouvelles le nom de David et de Jao. La composition des oracles sibyllins continua pendant quatre ou cinq siècles et quand ils devinrent inutiles, la cause était gagnée, on cessa d'en composer, mais on ne cessa pas de les invoquer, le *Dies Iræ* en est encore plein. Par quel canal les oracles d'Alexandrie sont-ils arrivés jusque dans l'Islande païenne? Quel souffle des vents

les a portés jusqu'aux pirates du nord? Découvrira-t-on en Irlande les traductions latines et irlandaises qui ont transmis aux poètes théologiens de la vieille Edda les rêves du messianisme oriental? C'est une question que les spécialistes auront à élucider et dont le dépouillement à peine commencé de la littérature ancienne de l'Irlande formera sans doute la solution.

V

En attendant, le travail de M. Bang prouve que M. Bugge n'est pas seul dans sa campagne sémi-iconoclastique. Le peuple norvégien déploie d'ailleurs devant cette incorrection scientifique un bon sens et un calme qui lui font honneur. Un journal comique représente M. Bugge, la massue en main, écrasant le dieu Thor; dans une autre gravure, le savant triomphant, appuyé sur sa massue, contemple le dieu Thor, la tête brisée et transformé en moine. Les journaux se déclarèrent satisfaits de voir M. Bugge proclamer le caractère national des dieux et des héros eddiques : si

ces dieux et ces héros étaient allés butiner dans les mythologies étrangères, qu'importe? C'était leur droit de conquérants et de Vikings. Il se trouva pourtant un journal radical qui accusa M. Bugge de travailler au service du gouvernement pour dépouiller le peuple de ces trésors nationaux. Ce fut une exception unique et qui ne dura pas : le *Berserker* démocratique lui-même vint à résipiscence et retira son insinuation. Si beaucoup de Norvégiens avaient été scandalisés d'abord de voir ainsi secouer les colonnes du Walhalla germanique, ils s'en consolent par la pensée patriotique qu'après tout, seules des mains norvégiennes avaient été assez puissantes, et si l'Allemagne se trouvait à présent sans religion et exclue du foyer de l'Edda, leur fierté particulariste y trouvait son compte : tant pis pour l'Allemagne.

Il en fut autrement en Danemark. Chez les Danois la mythologie noroise est la grande source d'inspiration des poètes et des artistes. Ranimée par le grand poète Œhlenschlæger, elle est entrée dans les écoles et elle est devenue, plus que partout ailleurs, le lien et l'âme de la nationalité. Deux hommes surtout

[illegible]

[illegible] ceux [illegible] au [illegible] M. le [illegible] chez les [illegible] sur la [illegible] le Bu[illegible] sur le [illegible] pas le peuple [illegible] de M. Bugge, mais sans [illegible] l'ensemble. Mais je [illegible] que le commencement de la [illegible]

L'Allemagne, avec sa patience et sa méthode ordinaires, a attendu la fin de la publication du livre de M. Bugge qui a duré neuf ans et est terminée à peine. A en juger par les premiers symptômes, M. Bugge a contre lui les mythologues et pour lui les historiens. Il est probable que ses théories ne triompheront pas dans la forme trop précise et trop arrêtée qu'il leur a donnée : il sera obligé d'abandonner une partie des positions trop avancées qu'il a prises, d'évacuer Thor et la Grèce; mais l'ombre de la croix restera sur l'Edda, et si c'est à contrecœur que les amants du préhistorique renoncent à faire converser le Walhalla avec l'Olympe et le Mont-Mérou, la poésie de l'histoire n'y perdra rien, si dans la voix orageuse des Skaldes vibre soudain un écho d'Isaïe et de Virgile.

LA POÉSIE DU MOYEN AGE

(LEÇONS ET LECTURES)

Il a fallu longtemps pour que la France lettrée, héritière des rancunes du grand siècle, reconnût à la vieille France droit de cité dans son Panthéon littéraire. La littérature française devait commencer à Malherbe et finir à La Bruyère ; quelques-uns, plus hardis, mais suspects d'hérésie, voulaient bien descendre jusqu'à Voltaire et Rousseau. Rien ne compte de tout ce qui a eu le malheur ou le mauvais goût de naître avant ou après ces deux points extrêmes : barbarie avant, et barbarie après ; avant, c'est le chaos ; après, c'est le déluge. L'étude « de ces siècles confus »

est abandonnée à quelques pédants, pauvres gens incapables de mieux, Allemands égarés en France.

Après soixante ans de lutte, l'érudition pure a enfin gagné son procès devant le public; elle l'a même gagné officiellement devant le tribunal suprême des lettres françaises; l'Académie, en nommant Littré, faisait entrer solennellement l'étude philologique du moyen âge dans le domaine de la haute culture littéraire; ce n'était point le philosophe qu'elle nommait — combien de ses électeurs le réprouvaient! — encore moins l'écrivain. Littré a bien son style à lui, mais ce style n'a ni les qualités, ni les défauts qui appellent à l'Académie; c'était l'auteur du *Dictionnaire historique de la langue française*, l'homme qui avait fait pour l'étude purement scientifique de notre vieille langue plus qu'aucun Français de sa génération. C'était l'amende honorable de Boileau mieux éclairé.

Le livre dont nous voulons parler ici est un nouveau symptôme de ce mouvement de conciliation. Ici ce n'est plus la littérature qui vient à la philologie ; c'est la philologie qui va

à la littérature. L'auteur, M. Gaston Paris, est comme on le sait, depuis la mort de Littré, le maître reconnu de la philologie française en France et à l'étranger. Fils de Paulin Paris, l'un des plus vaillants ouvriers de la première heure dans l'œuvre de l'exhumation nationale, bercé aux chants de *Roland* et de *Berthe au grand pied*, comme l'étaient les érudits au XVI[e] siècle aux chants de l'*Énéide* et de l'*Iliade*, il était déjà un maître au sortir des bancs et écrivait à vingt-cinq ans à peine, comme thèse de doctorat ès lettres, l'histoire de l'épopée carolingienne [1], un des plus beaux livres que la science française ait produits, et l'un des plus étonnants, si l'on songe à l'époque où il fut écrit et à l'âge de l'auteur; synthèse d'une rare puissance, que nul, à cette heure, n'eût osé tenter, d'une clarté souveraine; débordant de science, de pensée, d'élan et, souvent, d'éloquence. Ce livre fit époque dans l'histoire littéraire et créa tout un mouvement européen de recherches qui vient de se résumer naguère dans un livre aussi beau

1. *Histoire poétique de Charlemagne*, Paris, Vieweg, 1865, 1 gr. in-8°.

et aussi puissant, dû à Pio Rajna, *les Origines de l'épopée française*, que l'illustre savant de Florence, comme pour payer la dette de toute l'École, a mis sous le patronage de M. Gaston Paris. Après ce début splendide, M. Paris, passant de la synthèse à l'analyse, a prodigué pendant vingt années des trésors d'érudition et accumulé les découvertes de détail dans une infinité de Mémoires scientifiques portant sur toutes les époques de la littérature, de l'histoire et de la langue du moyen âge. Cette masse de travaux ne donne d'ailleurs qu'une faible idée de son œuvre : apôtre autant que créateur, il fondait, par son enseignement au Collège de France et à l'École des Hautes Études, une École d'où sont sortis des maîtres de la science, à l'étranger autant qu'en France; en même temps, il donnait une impulsion matérielle à la recherche par la fondation de la Société des anciens textes français et par la création de la *Romania*, en collaboration avec son ami et émule Paul Meyer, qui faisait pour la *langue d'oc* ce qu'il faisait pour la *langue d'oil*.

Malheureusement, le public ne connaissait guère que de nom ces belles recherches, au

grand regret des amis et des élèves de M. Paris, de tous ceux qui connaissaient cette puissante et généreuse nature, si admirablement et si diversement douée, aussi prête aux minuties et aux sapes souterraines de l'analyse qu'aux aperçus généraux et aux grands coups d'aile de la synthèse; ayant emprunté à la culture allemande tout ce qu'elle a, après tout, de solide et de fortifiant, sans abandonner aucun des dons de clarté et de bon sens du génie français; d'une éloquence native, dédaigneuse de la rhétorique et de la phrase, faite du seul mouvement de la pensée et soulevée par l'amour intense de la vérité. Le volume que M. Paris vient de publier, et qui, nous l'espérons, n'est qu'un premier volume, est une satisfaction partielle rendue à ce vœu.

Ce volume se compose de sept leçons ou lectures dont les dates couvrent près de vingt ans : la plus ancienne est la leçon d'ouverture de M. Paris au Collège de France, comme remplaçant de son père, en 1866. Les deux premières traitent des sujets généraux : *la Poésie du moyen âge* et *les Origines de la littérature française*. Les quatre suivantes traitent des

sujets particuliers : *Chanson de Roland*, *Chanson du pèlerinage de Charlemagne*, traductions ou imitations françaises de *l'Art d'aimer*, histoire littéraire de *la Légende de l'ange et de l'ermite*. La dernière est consacrée à la mémoire de M. Paulin Paris, dont l'auteur a retracé la carrière et l'œuvre avec la piété du fils, la reconnaissance du disciple et l'indépendance du savant.

Je ne ferai pas ici l'analyse de ces divers morceaux : le lecteur les lira lui-même dans l'original. J'essayerai seulement d'en dégager, après l'auteur, les idées principales et de dire en quoi l'étude de notre moyen âge nous intéresse, nous autres Français du XIX[e] siècle, et ce qu'il nous apprend.

I

Tandis que chez nous l'étude de notre vieille littérature se heurtait à l'indifférence ou au dédain, comment se fait-il que dans tout le reste de l'Europe, et depuis de longues années, on l'étudie avec passion, souvent au détriment de la littérature nationale? Comment se fait-il que l'Allemagne a une vingtaine de chaires de vieux français et que, chaque année, les étudiants viennent de Christiania, de Stockholm, d'Upsal, copier nos vieux textes à la Bibliothèque nationale? La raison est bien simple : c'est que les étrangers savent que notre littérature est au moyen âge le centre de la littéra-

ture européenne, qu'elle en est l'expression à la fois la plus puissante et la plus féconde; qu'elle est pour l'Europe du moyen âge ce que la littérature d'Athènes a été pour l'antiquité classique. Pour l'immensité de la production comme pour l'influence sur l'étranger, nulle autre littérature au moyen âge ne peut lutter et n'a songé à lutter contre elle. Notre vieille France a hérité de la primauté de Rome : fille aînée de Rome catholique, elle est aussi la fille aînée de Rome littéraire. Par la fortune de l'histoire comme par le don de la race, par la romanisation de la Gaule comme par la grâce du Verbe descendu de toute antiquité sur elle, elle s'est trouvée prête la première, dans le silence de l'Italie épuisée, à reprendre en face de l'Europe barbare, ce rôle d'éducatrice du monde, de porte-parole universel, que jadis avait pris Athènes, Rome après elle, et Paris après Rome. Certes tout ce qu'elle disait n'était point de sa création, pas plus que Rome ni Athènes n'avaient créé tout ce qu'elles apprenaient au monde : par le christianisme et son épopée, une fois passés par la main de ses poètes, devenaient pour le reste de l'Europe ce qu'elle

les avait faits : ses mystères devenaient la loi du théâtre religieux, ses chansons de gestes de la poésie épique; on les copiait, on les imitait d'un bout de l'Europe chrétienne à l'autre : les *Royaux de France* devenaient le texte d'histoire de l'Italie; l'épopée de Charlemagne allait abréger les nuits d'hiver de Norvège et d'Islande; l'Angleterre oubliait Biowulf, l'Allemagne oubliait Siegfrid et l'Or du Rhin pour redire d'après elle Alexandre, Tristan ou Roland. C'est par elle que la légende bretonne entrait dans le cercle littéraire et que les vieux contes celtiques, refoulés dans un coin du pays de Galles, en ressortaient pour faire le tour du monde; c'est par elle que l'antiquité classique oubliée y rentrait triomphalement et à sa suite qu'Alexandrie, Troie et Thèbes retrouvaient des aèdes à travers l'Europe. Aussi toutes les grandes littératures d'Europe, même celles qui avaient un fond original dont elles auraient pu vivre, comme celles de Scandinavie, d'Allemagne et d'Angleterre, trouvent la France penchée sur leur berceau. Qui comprendra Chaucer sans nos fabliaux? Les *Minnesinger* sans les troubadours? Dante même

sans nos scolastiques? Cette primauté littéraire que la France a exercée à deux reprises au XVIIe puis au XVIIIe siècle, elle l'a exercée au XIIe et au XIIIe de Philippe-Auguste à saint Louis, et d'une façon plus complète et plus puissante encore, car alors sa voix était la seule qui se fît entendre; elle parlait seule pour le monde, par droit d'aînesse, et, comme à la même époque elle était à la tête de la chrétienté dans l'action, elle l'était aussi par la parole : *Gesta Dei per Francos*, disait-on; *Verba Dei per Francos*, pouvait-on dire aussi : le soldat de Dieu était aussi son porte-parole.

II

Cette littérature si puissante et si conquérante, que vaut-elle? Son succès prodigieux en Europe prouve qu'elle n'est point si nulle que le veulent des critiques qui la condamnent sans phrase pour se dispenser de l'étudier. Les admirations à outrance de quelques-uns lui ont fait, il faut l'avouer, autant de tort que les mépris ignorants des autres. En fait, la littérature du moyen âge a tous les éléments de la grandeur sans avoir produit aucune œuvre parfaitement grande, toutes les beautés sans avoir produit d'œuvre belle, au sens classique du mot. Par une circonstance malheu-

reuse d'ailleurs, la plupart de ses chefs-d'œuvre nous sont arrivés gâtés par le succès; l'habitude des *refacimenti*, c'est-à-dire des remaniements faits de siècle en siècle pour accomoder le poème aux variations de la langue et du goût, les livraient à des manœuvres inférieures qui noyaient l'œuvre primitive dans leurs bavardages. *La Chanson de Roland* elle-même nous est arrivée dans un texte qui contient deux versions du sujet. Mais, même déduction faite de ces accidents extérieurs et dont il est injuste de faire peser la responsabilité sur l'auteur, il est bien vrai que les hommes du moyen âge, même les mieux doués, ignorent la mesure; ils ne savent pas en finir, ils ne savent pas sacrifier une partie de leur esprit, il faut qu'ils disent tout, qu'ils gâtent le mot éloquent qui leur vient par le mot ingénieux qui leur survient, le mot du cœur par le trait d'esprit, le mot qui dit tout par celui qui ne dit rien et qui fait tout oublier. Ils n'ont pas cette habileté suprême de l'art ou cet instinct du génie qui ramasse en une fois toute la pensée ou tout le sentiment, illumine ce qu'il tait par ce qu'il dit et double, par le

silence enveloppant, l'intensité de la parole. Et pourtant que de perles dans cet Océan! Que de pages de vraie poésie et de véritable éloquence! Que de paroles dites pour la postérité! Si seulement elle les recueillait! Le moine inconnu qui a écrit *Saint-Alexis* appartient au grand chœur; l'auteur de *Roland* est un frère de Hugo; l'âme éternelle de la mère pleure dans l'un; c'est l'âme héroïque de la France qui chante encore dans l'autre.

Le dépouillement de notre vieille littérature n'est pas encore assez complet pour qu'un jugement définitif soit possible. Pour achever l'impression de l'inédit, il faudrait quatre siècles à la Société des anciens textes français, à quatre volumes par an. Que de changements de perspective sont encore possibles avec tant d'inconnu devant nous! Songez que le chef-d'œuvre de l'épopée européenne, *la Chanson de Roland*, était encore inconnu il y a trente ans, et que le mot de Voltaire : « Les Français n'ont pas la tête épique » faisait encore loi avant de faire place à l'axiome moderne : » Les Français sont le seul peuple de l'Europe qui aient une épopée. » Sortira-t-il enfin de cette pous-

sière de manuscrits un ensemble littéraire qui puisse prendre place à côté de ceux des XVII[e] et XVIII[e] siècles dans l'admiration et dans l'éducation des générations qui viennent? Non. Jamais notre moyen âge littéraire n'entrera en compétition avec eux; jamais, pour former le goût des générations nouvelles, on ne les lancera dans le moyen âge. Mais l'artiste fait, le lettré ouvert, le poète y plongeront, et en retireront pour eux des trésors de poésie. Dans le moyen âge, observe M. Paris, la vie est essentiellement poétique; la religion a fait de l'univers « un vaste théâtre sur lequel se joue un drame immense, plein de pleurs et de joie, dont les acteurs sont dispersés entre le ciel, la terre et l'enfer, drame dont le dénouement est prévu, dont Dieu dirige les péripéties, mais qui dans chaque scène offre les complications les plus riches et les plus variées ».

Au retour de ce drame qui se joue éternellement dans la conscience de chaque chrétien, se joue le drame extérieur de la vie du moyen âge avec ses violences, ses luttes, ses incertitudes, ses efforts vers la justice et la loi, ses grandes poussées d'idéal, ce prodigieux soulè-

vement de l'Europe des Croisades prenant conscience d'elle-même et rêvant l'unité de loi pour l'humanité, comme, plus tard, les croisés de la Révolution; toute cette poésie déborde par toute la littérature du moyen âge, bien qu'elle n'ait pas fait un poète. Ainsi en est-il du monde : la nature elle aussi a sa poésie, qui dans ses montagnes, ses fossés et ses mers rayonne au front de ses hôtes, balbutie dans leurs paroles sans qu'ils le sentent, ni jouissent à l'exprimer ou souffrent de leur impuissance. Le moyen âge n'a point su dire sa poésie, mais il la porte partout avec lui; à vous, artistes, de la retrouver, de vous en pénétrer, de la dire pour eux si vous êtes poètes, de la revivre pour eux si vous êtes historiens. Les romantiques en eurent le sentiment : ils allèrent au seul livre où le moyen âge ait su parler sans bégayement, le livre de pierre.

III

Un autre enseignement du moyen âge et qui nous touche de près, nous autres Français de la décadence, venus après la Révolution et après le premier démembrement, c'est qu'il nous apprend une vérité encourageante : la continuité de l'esprit français et de l'esprit national. Le 8 décembre 1870, M. Gaston Paris rouvrait son cours au Collège de France dans Paris assiégé ; l'armée assiégeante comptait plus d'un officier qui, dans les années précédentes, était venu s'asseoir à son cours dans l'hospitalité du Collège. M. Paris avait pris pour sujet *la Chanson de Roland* et la formation de

la nationalité française. Un *sursum corda* jaillissait à chaque vers de la vieille chanson qui semblait d'hier. Comme s'évanouissaient à ses clairs accents toutes les terreurs des faibles d'espoir, ce cauchemar d'une dissolution nationale qui envahissait les cœurs, qui montait de toutes parts, de la fumée des canons prussiens et du cri des clubs hurlant la guerre civile! « C'est dans *la Chanson de Roland* qu'apparaît cette divine expression de *douce France*, dans laquelle s'est exprimé avec tant de grâce et de profondeur l'amour que cette terre aimable entre toutes inspirait déjà à ses enfants. Les Grecs déjà avaient trouvé cette caresse pour la mère patrie; Virgile, après eux, avait dit du guerrier argien qui meurt :

Et dulces moriens reminiscitur Argos

» Quand Roland se sent mourir,

à remembrer se prit
De douce France. »

C'est pour elle et pour son honneur qu'il meurt, non pour le sien seulement :

« A Dieu ne plaise ni à ses très saints anges que par lui la France perde son honneur! »

Ne placet Deu ne ses saintismes angles
Que ja par mei perdet sa valor France!

Le Français du moyen âge, c'est déjà le Français d'aujourd'hui, non point seulement par le culte de la terre et de l'honneur de France, mais par toutes ses aspirations, ses noblesses et ses faiblesses; par le sentiment de la patrie et par le sentiment de quelque chose au-dessus de la patrie. La France est, dès le moyen âge, le seul peuple qui ait su agir et saigner pour un idéal supra-français. Le Français du moyen âge, comme celui d'hier, est déjà le soldat né de l'idéal, champion du droit suprême, tour à tour acclamé du monde et exécré, parce que, par l'inévitable misère humaine, ce drapeau abritera souvent bien des appétits et des hypocrisies dans ses plis divins. Le peuple qui a fait la Révolution est bien le même qui a fait les Croisades; c'est la même voix qui a lancé *le Dieu le veut* et *les Droits de l'homme*. Notre moyen âge lui aussi a voulu le

règne du droit absolu tel qu'il le rêvait; de là ses erreurs et ses horreurs. Nos intransigeants ont tort de vouloir que leur France date de 93; ils se trompent : ils ont eux aussi des ancêtres; s'il n'y a plus de fils de croisés, qu'ils se présentent hardiment : l'héritage est à eux, par la voie de l'esprit, sinon de la chair : Robespierre est fils de Simon de Montfort. Il y avait dans ces convulsions d'alors une grandeur et une sincérité, comme dans celles d'hier; tout idéal qui veut se réaliser dans son absolu dégénère fatalement en folie furieuse. Et pourtant, sans idéal, que vaut la vie pour l'homme et que vaut-elle pour une nation? A un grand peuple, pour vivre et laisser sa trace dans la vie des peuples qui suivront, il faut deux choses : une discipline et un idéal. J'en vois beaucoup en Europe autour de nous qui n'ont ni l'idéal ni la discipline, j'en vois un formidable auprès de nous qui a une discipline et point d'idéal; on meurt faute de l'un, comme on meurt faute de l'autre. Maladie pour maladie, peut-être la nôtre vaut-elle mieux encore : elle est plus noble. Écoutez le premier poète de l'Angleterre contemporaine :

« Tous idéalistes trop absolus et trop passionnés, avec eux tous l'idée est un couteau qui tranche dans la chair de la réalité. Toujours dévorant l'intervalle que la sage nature a mis entre la pensée et l'acte, leurs âmes trop enflammées et impatientes menacent de conflagration l'univers et s'élancent avec une logique sans scrupule sur la pratique irréalisable. Et c'est pour cela que j'aime, que j'aime cette noble France, ce poète des nations, qui, — tandis que le ménage va en ruine, — s'en va éternellement rêvant et gémissant, en quête de quelque bien idéal, équilibre des sexes, amour sans vœux et inviolable, fraternité spontanée, une richesse qui ne laisse point de pauvreté, et une liberté de la foule qui respecte la sagesse de l'élite. Rêves héroïques! Il est sublime de rêver ainsi, trop naturel de se réveiller après, et triste d'employer ces échafaudages si hauts, dressés pour bâtir une cathédrale, à construire un mauvais lieu ou une prison. Que Dieu sauve la France! »

LA CHEVALERIE [1]

Un beau sujet et un beau livre. L'auteur, M. Léon Gautier, professeur à l'École des Chartes, occupe une place à part dans le groupe d'érudits profonds et sévères qui se sont formés dans l'austère discipline de l'École et qui, dans ce demi-siècle, ont redécouvert la France d'autrefois. Le caractère essentiel de l'œuvre scientifique de M. Gautier, c'est l'enthousiasme. L'érudit, en lui, est doublé d'un patriote et

1. *La Chevalerie*, par Léon Gautier, membre de l'Institut, ouvrage auquel l'Académie française a décerné le grand prix Gobert. — Nouvelle édition ; un vol. grand in-8, 850 pages. Paris, Ch. Delagrave, 1891.

d'un chrétien qui ne restent jamais dans l'ombre et qui derrière chaque texte sont sur la brèche, et la science semble avoir pour objet principal de fournir des armes à la France et à l'Église. Malgré cette double préoccupation qui semblerait de nature à soulever quelque inquiétude sur le sang-froid scientifique de l'auteur et la sûreté de ses enseignements, M. Léon Gautier est un des hommes qui ont le mieux mérité de notre vieille littérature et de la vieille France. La science, elle aussi, a besoin d'apôtres et M. Gautier en est un. C'est en partie grâce à lui, grâce à ses belles et ardentes éditions de *Roland*, que le vieux poème oublié, la première, la plus héroïque, la plus pénétrante apothéose de la patrie française, est devenu un livre de classes, et, après avoir conduit à la victoire Guillaume et ses Normands, agrandit de dix siècles de patrie nos écoliers d'aujourd'hui, étonnés que le cor de Roland donne l'écho du *Chant du départ* et que du vieux français puisse être si moderne.

Sa grande histoire de l'*Épopée française* est un dithyrambe continu en l'honneur de notre

moyen âge chrétien, et, bien que les questions qui préoccupent plus particulièrement le savant n'y soient pas toujours traitées d'une façon décisive, cette œuvre n'en est pas moins, encore à présent, le répertoire le plus vaste de notre trésor épique.

La Chevalerie, de M. Gautier, richement illustrée par nos meilleurs enlumineurs, Luc-Olivier Merson en tête, pénétrera par le prestige de l'art dans des couches que ses autres ouvrages n'avaient pas atteintes ; et ce commentaire perpétuel de la gravure, si nécessaire quand il s'agit de faire revivre des âmes anciennes dans le milieu qui fut le leur et dont le décor diffère si absolument du nôtre, double la précision et la vie du texte. Une table analytique d'une grande richesse et rédigée avec beaucoup de soin, met à la disposition de l'érudit ou de l'étudiant tous les faits et tous les documents, et peut servir presque d'une bibliographie archéologique du moyen âge. Le plan du livre est des plus simples : l'auteur prend le chevalier à sa naissance, le suit des fonts baptismaux jusqu'au champ de bataille où il meurt, en passant à travers tous les évé-

nements de sa vie. Les traits sont généralement tirés des chansons de geste qui sont la peinture la plus exacte de la chevalerie et de la vie chevaleresque. Les auteurs de ces poèmes populaires « ne pouvaient peindre et n'ont peint en réalité, dit M. Gautier, que ce qu'ils avaient sous les yeux ». Aussi nul n'a décrit avec une plus heureuse précision que ces archéologues inconscients le costume et l'armure, l'habitation et le mobilier, la vie privée et les mœurs de la noblesse féodale. Il est permis de croire que la description des mœurs, des passions, des âmes était aussi exacte et que le trouvère, en nous chantant les luttes des barons, nous rendait au moins, sinon la vie réelle du chevalier, du moins son idéal.

On a beaucoup discuté dans le temps sur les origines de la chevalerie. La question semble close et il n'est point douteux que la chevalerie soit d'origine germanique. Elle est contenue tout entière dans ces lignes de la *Germania* : « Nul ne peut revêtir les armes que la cité ne l'y ait admis. C'est en pleine assemblée que l'un des chefs, le père ou un parent, orne le jeune homme de l'écu et de la

framée *(in ipso concilio, vel principum aliquis, vel pater, vel propinquus scuto frameaque juvenem ornant).* » La chevalerie ne pouvait naître que dans un état de civilisation où existe une caste noble et militaire et elle est née en effet indépendamment chez tous les peuples indo-européens qui ont connu une caste de ce genre. Elle ne pouvait naître dans la civilisation romaine, où dès l'époque la plus ancienne la guerre était devenue une fonction de l'État et où le service militaire n'était plus le privilège de quelques-uns, mais le devoir de tous. Elle est née spontanément chez les Hindous où le régime des castes, plus fidèlement conservé que partout ailleurs, lui préparait un champ naturel. Aussi ne faut-il pas s'étonner de retrouver dans le Code de la chevalerie indienne la même morale que dans celui de la chevalerie européenne. Tout monopole crée des devoirs et plus une classe a de droits, plus sa morale doit se montrer sévère, au moins en théorie, pour les justifier. Ne jamais fuir, protéger le peuple, respecter les Brahmanes, tel est le devoir suprême du chevalier indien, le *kchatriya*. Le guerrier valeureux va droit au

ciel après la mort. Il ne doit jamais dans la bataille employer des armes perfides, des flèches barbelées ou empoisonnées, ou des traits enflammés. Il ne doit point frapper un ennemi à pied, ni celui qui demande grâce, ni celui qui se rend prisonnier; ni l'homme endormi, ni l'adversaire sans cuirasse ou sans armes, ou dont l'arme est brisée, ni le blessé, ni le fuyard *(Lois de Manou, VII)*. La Perse ancienne a également ses chevaliers recrutés parmi la noblesse et qui portent presque le même nom que leurs frères d'Europe : *ratha-êshtar*, « guerrier au char », *asûvâr*, « cavalier ». Nous sommes moins bien renseignés sur les devoirs moraux du chevalier persan : nous savons pourtant par la Geste d'Ardeshir, le fondateur de la dynastie sassanide (226-652) que l'éducation du jeune chevalier persan comprenait l'équitation, la chasse, le jeu de balles, les échecs et l'écriture : bref, tout ce qu'apprenait un chevalier français, car M. Gautier nous assure que nos vieux chevaliers apprenaient à lire.

La Chevalerie indienne, pour nous borner à celle-là, différait pourtant en un point essentiel

de la Chevalerie de l'Occident. Le *kchatriya* est chevalier de naissance, sans qu'il soit besoin d'un rite initiatoire, et, d'autre part, nul ne devient kchatriya : l'Inde ne fait pas de chevaliers. En Europe, au contraire, la caste, moins rigide, laisse une place plus large à l'action humaine et sociale. Il y a des exemples de vilains créés chevaliers, bien que ce soit l'exception : et, d'autre part, le noble n'est point nécessairement chevalier, il faut qu'il ait fait ses preuves et ait reçu le sacrement de l'Ordre. Par là, le seul fait de recevoir les armes comporte une signification morale plus haute et plus personnelle, et la conscience entre dans la force brutale. Cette conscience est d'abord bien étroite et bien élémentaire. Le serment que le chevalier prête en recevant l'épée, c'est d'être brave, de bien frapper, serment qui peut faire la bête fauve, aussi bien que le héros. Avec le progrès de l'organisation féodale, ce sont toutes les vertus politiques du nouvel ordre qui entrent dans la chevalerie : une vertu les résume toutes : être fidèle au suzerain jusqu'à la mort, la mort de soi et des siens. Quand le suzerain est l'em-

pereur, comme dans l'épopée de Charlemagne, cette fidélité au suzerain, c'est la fidélité à la patrie même. Le patriotisme, le sentiment de la France, ne date, en effet, ni de la Révolution, ni de la monarchie absolue, ni même de Jeanne d'Arc; c'est de Charlemagne et de l'épopée carolingienne qu'est sortie la *douce France;* elle aura bien des éclipses et bien des sommeils durant l'anarchie féodale et la guerre de tous contre tous, mais elle ne périt jamais et Jeanne d'Arc ne la crée pas, mais la retrouve.

A mesure que la puissance de l'Église grandit, elle infuse dans la rude et grossière chevalerie un esprit de religion : elle s'empare des rites, consacre et bénit les armes, tourne vers le ciel et la conscience ces âmes encore toutes frémissantes des appétits et des fureurs de la conquête. Elle aspire à faire du Berserker germanique le soldat du Christ. Elle y arrive aux croisades, qui sont la grande époque de la chevalerie. Le point de départ, c'est Raoul de Cambrai qui n'a de joie que le jour où il voit le cœur de son ennemi, tout nu, hors de sa poitrine, qui incendie le moutier d'Origni et rejette dans les flammes les

nonnes qui, le psautier en main, demandent grâce; « le point d'arrivée, c'est Girard de Roussillon tombant aux pieds d'un vieux prêtre et expiant son antique orgueil par vingt ans de pénitence. »

Jusqu'à quelle profondeur le Christ et son enseignement s'enfoncèrent dans ces âmes, jusqu'à quel point ils renouvelèrent et les adoucirent, c'est là une question sur laquelle peut-être les historiens ne seraient point tous d'accord. A en juger d'après les chansons de gestes, qui sont le principal document consulté par M. Gautier, la christianisation de ces âmes aurait été bien superficielle. Être chrétiens, pour les héros de nos trouvères, c'est exterminer l'infidèle, c'est tuer pour le Christ, c'est convertir à la pointe de l'épée; bref, c'est un christianisme qui ressemble de bien près à l'Islam. Les chevaliers de l'épopée ont toutes les vertus du guerrier, le courage héroïque, le dévouement sans bornes, la fidélité inébranlable ; ils n'ont point la vertu suprême, la pitié. Ils tuent et meurent pour la croix, mais pas un rayon de douceur ne descend de cette croix pour percer la buée de sang qu'ils font

monter à l'entour. Aussi M. Léon Gautier qui, si plongé qu'il soit dans le moyen âge par l'imagination, est un Français et un chrétien du XIXe siècle, a sans cesse à interrompre ses cris d'admiration pour le passé, pour jeter la protestation de sa conscience ; et ce n'est pas un des caractères les moins séduisants de ce livre que ce passage perpétuel de l'enthousiasme à l'indignation, qui en fait si bien un livre de sincérité et de bonne foi. Peut-être l'impression eût-elle été différente si M. Gautier, au lieu de s'adresser à la littérature épique s'était adressé à l'histoire. Ainsi qu'il le dit avec raison, la réalité a été plus belle que l'idéal ; car la réalité était faite par les vrais chevaliers, et l'idéal n'était fait que par des gens de lettres. L'homme de lettres, quand ce n'est pas un homme de cœur ou de génie, — et l'on ne peut vraiment pas demander à tous les malheureux qui vivent de littérature d'avoir du cœur ou du génie, — ne sait jamais reproduire que des réalités inférieures ou les monstruosités qui frappent aisément la masse. Si l'on jugeait de notre idéal moderne par les productions putrides de la littérature

contemporaine, on serait injuste même envers la société d'aujourd'hui. Les jongleurs d'autrefois, pas plus que ceux de nos jours, n'étaient à la hauteur de la réalité noble : ils idéalisaient dans le brutal et le féroce, comme les nôtres idéalisent dans l'obscène; le succès facile était à ce prix, sans grand effort d'originalité. Certes, l'histoire elle-même n'était point gracieuse, mais elle avait des douceurs que n'a point la légende, parce que toute l'histoire c'est l'humanité réelle. De toutes les compositions dont les collaborateurs artistiques de M. Gautier ont paré son livre, je n'en sais point de plus touchante que la dernière, la seule qui illustre un texte historique : c'est la mort de ce Guillaume le Maréchal, comte de Pembroke, régent d'Angleterre sous Henri III le Plantagenet, dont la vie nous est conservée dans un vaste poème historique, retrouvé naguère par M. Paul Meyer dans les archives de Londres et qui est une des grandes œuvres du moyen âge. A la veille de sa mort, le 13 mai 1219, le vieillard avoue à son fidèle Jean d'Erlée que jamais depuis trois ans il ne s'était senti telle envie de chanter. Et Jean

répond: « Sire, chantez donc, pour l'amour de Dieu, si vous pouvez. — Taisez-vous, répond le vieillard; on croirait que j'ai perdu la tête. » Et il fait venir ses deux filles, Mahaut et Jeanne, et les fait chanter l'une après l'autre, Mahaut d'abord et puis Jeanne, les reprenant quand leur voix défaillante les trompe, et son âme passe doucement vers la mort appuyée sur les deux voix les plus aimées au monde. S'il y a un jugement dernier pour les œuvres littéraires, tous les Raoul de Cambrai, tous les Aubri de Boulogne, tous les Ogier pèseront peu dans la balance de la vérité et de l'idéal devant ces quelques lignes du vieil historien.

J'aurais bien encore, si j'avais compétence pour traiter ce sujet, quelques autres doutes à soumettre à l'auteur. Je prendrais, contre lui et contre la première chevalerie, la défense de la seconde, celle de la Table-Ronde, vouée au culte de la Dame, qu'il exclut de son livre en quelques lignes sévères comme une œuvre de décadence et un instrument de corruption. Telle est sans doute l'infirmité de la nature humaine que toute haute pensée peut aboutir à des déformations

impures, le culte du courage au déchaînement de la férocité, la divinisation de la femme à sa dégradation. Ce fut pourtant une grande heure et bénie au ciel que celle où ce monde de forces brutes déchaînées tomba à genoux au pied de la faiblesse souveraine, divinisée dans Marie, et adorée dans ses sœurs. Ce jour-là une douceur entra dans l'humanité fauve, et ce jour-là aussi la femme, en retour, conquit le droit de sauver le monde, et je ne sais si sans cette effémination apparente de la chevalerie, à la male heure où toute force virile était anéantie, Jeanne d'Arc aurait pu naître, paraître et sauver.

Le livre de M. Gautier est, comme on voit, de ceux qui, sur plus d'un point, provoquent la contradiction, ce qui est le fait des œuvres personnelles et vivantes. Il y a un point pourtant sur lequel tous seront d'accord, c'est qu'il n'existe point de livre qui nous fasse entrer de plus près, et avec une intimité plus profonde, dans la vie chevaleresque de l'époque épique. C'est une encyclopédie d'une richesse merveilleuse de tout ce qui touche à la vie guerrière du haut moyen âge, et cette encyclopédie,

rendue vivante par toutes les ressources de l'art, est animée et inspirée par un esprit de générosité, de patriotisme et de candeur qui en font une œuvre chevaleresque par excellence. Si ses jugements, ses enthousiasmes et ses anathèmes ne peuvent être sûrs de rallier toujours complètement tous les lecteurs français, pourtant beaucoup de ceux mêmes qu'il croit le plus éloignés de lui, peuvent communier avec lui, sous des espèces différentes ; car il en est de l'idéal comme de l'Eros antique : πολλὰ ὀνόματα, μορφή μία. Il y a, d'ailleurs, vibrant d'un bout à l'autre, une fibre qui, à travers toutes les différences religieuses et politiques, force les sympathies : c'est un amour profond de cette France ancienne, à laquelle la France moderne tient par tant de liens matériels et moraux que rien ne peut briser, en dépit de ceux qui voudraient qu'elle commence avec Jourdan Coupe-Tête et Robespierre.

II

SYMBOLES

JACOB ET L'ANGE

Jacob s'en va pour la terre d'exil, loin du pays de ses pères. Il a sur le front le baiser de sa mère et il a dans les yeux la vision de Béthel; les anges montaient et descendaient, au-dessus d'eux rayonnait la face divine; et une voix sortait de la face divine, qui disait: « Tu reviendras ». Et l'enfant se dit: « C'est ici la maison de Dieu, c'est ici la porte du Ciel: je reviendrai. »

Jacob revient de la terre d'exil, il revient vers le pays de ses pères. Il va la tête haute et l'œil clair, la poitrine ouverte et joyeux du

monde, car il est grand parmi les hommes. Il a franchi l'Euphrate magnanime avec sa Rachel bien-aimée, ses douze enfants, ses serviteurs et ses servantes; et les chariots et les troupeaux qui s'allongent sans fin dans le désert. Il approche de la terre sacrée que son Dieu a promise à sa race; un matin, au soleil levant, au bruit du camp qui se réveille, dans les cris d'enfants, les bêlements d'agneaux, le son des clochettes au cou des chamelles, il voit la flèche du soleil levant tomber sur les collines de Gilaad. Il embrasse Rachel et Joseph qui dort dans ses bras, et dit à Juda: « Voici là-bas le torrent de Jabok. Prends tes frères et mes troupeaux et tout mon camp et dépose-les en sûreté à l'autre rive, car tu es le premier né de ma force. »

Et Juda fit passer le gué aux chariots et à la caravane: tout un jour dura le passage. Vers le soir, Jacob, en arrière, s'appuyant contre un sycomore vieux comme le monde, regardait défiler les ombres dans les lueurs du soleil qui s'en va; son cœur joyeux battait un hymne au Seigneur: J'étais pauvre, tremblant et nu, et l'un de ceux qui n'ont point d'espoir, je fuyais

seul le courroux de mon frère, la haine de ceux qui cherchaient ma vie. Et le dieu de mes pères a veillé sur moi, le dieu d'Abraham, la terreur d'Isaac; il a été la main qui conduit dans le désert et l'étoile qui guide dans la nuit.

J'étais sans mère, sans un cœur pour m'aimer, sans une lèvre pour m'embrasser; il m'a donné le cœur de Rachel, les lèvres de la fille de Laban.

J'étais seul comme un arbre stérile, il a fait pousser autour de moi onze fils robustes, pour ma ceinture, et ma fille Dinah, pour ma couronne; onze fils robustes qui sont mes branches et ma fille Dinah qui est ma fleur.

Laissez-moi louer le Seigneur, bénir le Dieu qui m'a béni.

— Où es-tu, Dieu caché de Béthel, toi qui m'as dit: tu reviendras. Me voici. Où es-tu?

L'ombre s'épaississait à l'orient, et par elle la nappe du Jourdain vers le couchant se dorait, un crépuscule d'or posait sur les cimes de la montagne de Sichem.

La plaine et les cieux étaient en silence, on n'entendait que l'ombre qui s'approchait à pas

rapides, et par instants la brise d'orient, qui apportait sous les étoiles les parfums de Gilaad.

Un doux frisson tomba sur Jacob, et promenant ses yeux autour de lui, il s'écria :

— Tu es à moi, Rachel, à moi mes fils, à moi les troupes de serviteurs et de servantes, à moi les troupeaux bigarrés sans nombre qui dorment là-bas. Quand serez-vous à moi, la brise des vents, le parfum des fleurs, les flammes du soleil et ces troupeaux d'étoiles qui dorment là-haut ?

Et il se tourna vers le soleil couchant et dit :

— Ouvrez-vous, portes du ciel, que j'entre et parle à mon Dieu.

Et rejetant ses cheveux en arrière, il marcha vers l'Occident d'or, et comme le croissant sortait des nues, les rayons blancs tombèrent sur une face d'homme qui se dressait devant lui.

Il était de taille haute, plus grand et plus beau que ne sont les fils des hommes, noir de chevelure avec des yeux noirs; un sourire flottait sur ses lèvres, mais une flamme sortait

de ses yeux, quand il leva sa droite vers Jacob, et Jacob sentit battre son cœur.

— Qui es-tu, étranger qui m'arrête. Que me veux-tu ?

L'étranger resta en silence, la droite levée vers Jacob.

— Qui es-tu ? Ton front n'est pas d'un mortel. Es-tu des fils de l'homme ou des fils de Dieu ? — Es-tu l'un des anges du Seigneur, un de ceux qui descendaient les échelons de Béthel ? — Pourquoi ce bras toujours dressé vers moi. Réponds. Au nom de mon Dieu, vers qui je vais, laisse-moi passer.

L'étranger ouvrit les lèvres et dit :

— Fils d'Adam, tu ne passeras pas.

— Arrière ! Qui que tu sois, fils d'Adam ou fils de Jahveh, qui es-tu pour me barrer la route... Le Dieu d'Abraham est avec moi, la Terreur d'Isaac veille sur moi... Arrière, le Seigneur m'attend. Si tu restes debout entre mon Dieu et moi, à nous deux nous t'écraserons entre nos bras, le bras d'un Dieu et le bras d'un homme.

L'étranger sourit et dit :

— Écrase-moi si tu veux passer.

— Avant de porter la main sur toi, dis-moi ton nom, ta race, ta terre, et qui tu es parmi les êtres.

— Où je vais, tu ne le sauras point. Ma race est sœur de ta race. Mon nom, au ciel, est Dâat El, et sur terre je n'ai point de nom.

Et Jacob le regarda longtemps en face et vit comme l'ange était beau et comme il était sombre, beau comme la vie, sombre comme la mort.

— Pourquoi viens-tu comme un spectre croiser ma route et traverser mes espérances? Ce n'est pas Dieu qui t'envoie, car mon Dieu, il m'aime. Quelle est la haine qui te jette sur mes pas et de qui viens-tu?

— Ce n'est haine ni amour qui m'envoie. Je ne suis celui qui aime ni celui qui hait. Si j'avais un cœur dans ma poitrine, il ne battrait loin de toi ni vers toi.

— Trêve de paroles noires!

Et Jacob tremblait, car il songeait à Rachel et Dinah; il frissonnait d'une crainte obscure, et en même temps, chassant toute terreur, un désir lui brûla le cœur de lutter contre l'obscur athlète, de sentir ses mains humaines étreindre

la poitrine divine, fût-ce pour se dessécher à mourir et d'arracher de cette poitrine tous ses secrets; il se jeta sur l'ange immobile et lui cria :

— Tu sais l'avenir, dis-moi la destinée des miens. Défends-toi si tu peux.

Il l'étreignit de ses mains humaines.

Ils luttèrent, homme contre ange, une heure entière, sans avancer, sans reculer, sans une parole : on n'entendait que le bruit des membres qui se heurtaient, le bruit des pieds froissant le sable, et le râle des deux haleines qui se mêlaient. Les derniers rayons du soleil moururent, une heure entière ils s'étreignirent sous les étoiles qui scintillent, au pied du sycomore, au bord du torrent, et quand Jacob redressa la tête il vit la sueur qui descendait de la face pâlie de l'ange. Il jeta au ciel un cri de triomphe, et serrant plus fort l'athlète vaincu :

— Mon secret! dit-il, mon secret! dis-moi la destinée des miens. Que deviendront les fils de Juda? Qu'est-ce qu'enfanteront les promesses du Seigneur?

Et l'ange se dégageant de l'étreinte de l'homme, lui dit :

— Sois fier, fils de l'homme, car tu as vaincu un ange.

Et il lui dit la destinée des siens, et Jacob vit une mer sans borne, des cieux sans fin, et un bruit de multitude passant sur les sables du rivage, chevauchant sur les étoiles du ciel, une voix forte et claire sonnait devant elle les paroles du Seigneur, et Jacob tressaillit d'allégresse et dit :

— L'âme des hommes est en moi.

Et Jacob radieux se retourna vers l'ange et lui dit :

— Ami, parle encore. Dis-moi d'où vient le soleil du matin, dans quelle retraite il s'enfonce dans la nuit, quel est le chemin de l'étoile dans le ciel, quelle est la voie des vagues dans la mer.

— Demande au soleil, demande à l'étoile, demande à la mer, je n'en sais rien.

— Tu me le diras, dussé-je avec tes paroles t'arracher la langue de la gorge.

Et l'homme se rejeta sur l'ange, il serre la gorge divine, ils luttèrent une heure entière, sous les étoiles qui scintillent et l'ange à la fin râla et tendit les mains.

— Parle, s'écria Jacob.

Et il parla et il lui dit comment va le soleil dans le jour, comment va l'étoile dans la nuit, comment va la vague dans la mer.

Et il entendit à travers le ciel une mélodie caressant la brise et dans le rythme assoupi de grandes voix se levant et se baissant.

— Quelle est cette mélodie qui caresse la brise de son rythme, ces grandes voix qui se lèvent et se baissent en mêlant leur harmonie?

— C'est la troisième heure qui sonne au ciel, c'est le chant des esprits au ciel.

— Dis-moi comment s'ouvrent les cataractes du ciel, de quelle poitrine soufflent les vagues des vents, quelle main a semé l'arc-en-ciel, fleur de lumière qui s'épanouit dans l'orage?

Et ils luttèrent une heure entière, et l'ange vaincu enfin lui dit quels verroux ferment les cataractes du ciel, de quelle poitrine souffle les vagues des vents, quelle main a semé l'arc-en-ciel, fleur de lumière qui s'épanouit dans l'orage.

— Dis-moi ce que disent l'hysope et le cèdre et comment la graine périt et renaît, quel est le sang qui coule dans ses veines et comment du sillon s'élèvent et l'herbe et la forêt.

Et ils luttèrent et l'ange lui dit ce que disent l'hysope et le cèdre, comment la graine périt et renaît, quel est le sang qui coule dans ses veines, et comment du sillon s'élèvent l'herbe et la forêt.

Et la quatrième heure sonna au ciel, et c'était un bruissement courant dans l'espace comme d'un branchage qui s'agite, et Jacob dit :

— Quel est ce bruissement ?

— C'est la quatrième heure, c'est le bruissement de l'hysope et du cèdre qui se courbent pour adorer le Seigneur.

— Dis-moi quelles sont les sources de la vie, dis-moi et d'où vient le souffle que je respire et comment le sang de mes veines coule dans les veines de Joseph.

Ils luttèrent une heure entière et l'ange vaincu lui dit d'où coulent les sources de la vie, et de quel ciel souffle le souffle qui sort de sa poitrine et comment le sang de ses veines coule dans les veines de son fils.

— Dis-moi pourquoi le jour où j'aperçus Rachel, je sentis mon cœur se troubler de tant de joie et d'angoisses, dis-moi pourquoi mon cœur est en elle, pourquoi ?

Et l'ange lui dit, en murmurant la loi de l'amour :

— Un frémissement passe dans l'espace, comme un sanglot de joie.

— Quel est ce sanglot de joie qui passe dans l'espace, dit Jacob.

— C'est la sixième heure qui sonne, l'heure suprême, au centre de la nuit, le cœur du temps et c'est l'amour universel dont le cœur est au pied du Trône, dans les artères du monde.

Et Jacob tomba à genoux devant le ciel, et il pleura des larmes de joie une heure entière jusqu'à l'heure où il sentit sur son front tomber la rosée de la septième heure.

— O mon ange, pourquoi, silencieux et debout, pourquoi n'es-tu pas tombé à genoux près de moi, n'as-tu pas mêlé tes pleurs à mes pleurs, n'as-tu pas pleuré avec moi, toi qui m'as dit ce que c'est que l'amour.

— Je ne sais pas ce que c'est que l'amour.

— Pourquoi le mal pousse-t-il sur la terre, pourquoi l'ivraie parmi l'herbe, pourquoi la haine dans les cœurs, pourquoi la nuit dans les astres, pourquoi le sarcasme de ta lèvre

insulte-t-il tous les sourires de mes lèvres, tous les cris de ma poitrine?

L'ange resta silencieux.

— Parle ou je te broie dans mes mains, ange infirme.

Ils luttèrent, l'âme béante, une heure encore, et l'ange vaincu parla et le poison coulait de ses lèvres. Et l'homme aspirait ses paroles, la lèvre ouverte, le cœur gonflé.

— Dis-moi quelle est la fille de la mort si elle s'appelle espérance ou néant? Dis-moi, descendons-nous dans le silence à tout jamais? Dis-moi le temps où se fermeront les yeux de Rachel, de ma Rachel bien-aimée, dis-moi se rouvriront-ils pour moi un jour. Ses lèvres auront-elles pour moi des paroles, des baisers un jour?

Ils luttèrent une heure entière puis l'ange vaincu lui dit :

— Jamais.

Et la neuvième heure sonna, c'était un frôlement de souffles qui passait.

— C'est le souffle des âmes qui s'en vont et se dispersent pour l'éternité.

Et Jacob s'accroupit à terre et la tête dans les mains pleura.

Il rebondit :

— Quel est donc ce Dieu qui trône là-haut avec ses promesses et ses mensonges? Est-ce le même qui m'a apparu et qui m'aimait. Que m'importe le monde et l'avenir s'il n'est plus de Rachel pour moi. Qui est-il? Où est-il? Que veut-il. Ange, réponds-moi.

L'ange pâlit et trembla.

— Ne me demande pas ce secret-là, devant lequel, moi, j'ai tremblé et qui m'a fait ce que je suis.

— Je ne suis plus de ceux qui tremblent. Parle!

— Je ne parlerai pas.

Il saisit l'ange et l'étouffa dans ses bras. L'ange haletait ; il cria grâce.

— Parle!

Et l'ange lui murmura à l'oreille, lui apprit quel est le Dieu qui trône là-haut.

Un frisson courut dans l'espace.

— Tu ne me demandes pas quel est ce frisson, quelle est cette plainte?

— C'est la plainte de la dixième heure, c'est

le cri de la terre contre le ciel; c'est le frisson de la dixième heure.

La terre sent l'aurore qui approche et pleure au réveil.

— Pourquoi suis-je ici alors? Dis-moi, s'écria le blême Jacob : pourquoi mon cœur a-t-il battu? ai-je vécu, ai-je aimé? Pourquoi mes fils sont-ils nés, vont-ils vivre, aimer, mourir, pourquoi ma pauvre petite Dinah doit-elle aimer et mourir?

Et l'ange lui enseigna pourquoi.

Et la onzième heure sonna, c'était un bruit d'eau taciturne qui coule : et l'ange lui dit :

— C'est la onzième heure, c'est le murmure du fleuve de poison qui court autour du monde et féconde de sa sève toute racine.

— Ange maudit, père du désespoir, dis-moi que faire et comment en sortir. Tu m'as dit l'antidote des poisons, les baumes des blessures, dis-moi l'antidote de la vie, le baume de la pensée. Dis-moi comment briser le charme, ou bien comment oublier tes leçons, retrouver au moins la joie, le sourire, l'ignorance qui sourit et qui bénit.

— Je ne sais pas enseigner l'oubli.

— Réponds-moi à l'instant, aussi vrai que l'aube va luire !

Et Jacob furieux saisit l'archange dans ses bras ; et ils luttèrent d'une force nouvelle, l'homme plus ardent, l'ange plus robuste, sans avancer, sans reculer, sans une parole. Une fraîcheur couvrait toute la plaine et tout le ciel, la brise matinale rapportait les parfums de Gilaad, et ils luttaient au bord du torrent, au pied du sycomore comme la veille à la première heure. Et l'ange relevant la tête vers le ciel vit avec angoisse les étoiles s'éteindre, la lune pâlir, s'effacer.

— Laisse-moi, cria-t-il, vois-tu à l'Orient qu'apparaît les piliers rouges, l'aurore éclate. Laisse-moi !

— Jamais répondit l'homme : aussi vrai que l'aube arrive.

— Oui, elle arrive ! Laisse-moi, cria l'ange, ou malheur à toi.

— Je te laisserai quand tu t'arracheras de mes bras, ces bras que tu connais ! et il resserra l'étreinte autour de la ceinture flexible.

— Malheur à l'homme ! s'écria l'ange.

Et d'un bond divin il recula et dégageant sa main droite frappa l'homme à la hanche.

Les étoiles s'enfuient, le jour éclate, le soleil immense et rouge bondit dans la brume. Jacob est à terre affaissé, seul au bord du torrent. Il se relève, il veut marcher, il traîne sa jambe boiteuse, blessée, le front baissé, ce front si haut hier. Il se traîne geignant sur la vaste terre.

— Va à présent vers ton Dieu, va frapper aux portes du ciel, va parler au Dieu caché de Béthel.

L'infirme leva sa tête lourde et vit l'ange à dix pas devant lui. Il gémit :

— O ange, o science, aie pitié de moi. Que ferai-je à présent sur cette terre. Pardonne-moi, divin ange, ma victoire. Aie pitié de moi ; aide-moi !

— Que puis-je pour toi, ô mon frère ?

— Je suis brisé, je suis flétri, je suis maudit si tu ne me relève. Donne-moi ta bénédiction, ange divin.

Et l'ange, éclatant de rire, le bénit.

(Écrit avant 1886.)

LE

PETIT AVEUGLE DE PENMENMAUR[1]

(LÉGENDE CELTIQUE)

I

Pauvre petit aveugle du Penmenmaur, il était seul, seul dans sa nuit!

C'était sur les pentes de la montagne, le Penmenmaur, qui dresse sa grande tête de pierre dans les brouillards et regarde à ses pieds monter les vagues de caresse ou d'insulte... C'était dans les jours d'autrefois, avant que l'homme eût poussé jusque-là, et elle n'entendait que le cri des vents, le cri des vagues, le

1. *Pen-men-maur* « la tête de la grande pierre », nom d'une montagne sur la côte du pays de Galles, en face de l'île d'Anglesey (comté de Carnarvon).

cri des mouettes, et le cri du petit aveugle, le petit aveugle du Penmenmaur.

Comment venu là, d'où et quand, seul et sans mère? Qui le sait? Ni lui, ni moi, ni les vents qui tordent sa chevelure, ni les oiseaux qui tournoient sur sa tête, ni nul des êtres qui sont là-haut: mais il était là et souffrait.

Et là où le souffle l'avait jeté, il avait poussé en silence — quelque dieu veillait-il sur lui? — dans les flammes d'été, dans les frissons d'hiver, dans les ouragans et les brises; et il ne savait point qu'il existait.

Un soir qu'il se débattait, les bras levés, contre la tempête, elle lui jeta du haut des nues dans ses mains ouvertes une pauvre mouette désemparée, l'aile brisée: il la saisit, si doucement; il l'écouta gémir, gémir, et sur ses mains il sentait se soulever un petit cœur qui s'arrêta; alors sa poitrine se souleva aussi, un torrent sortit de ses yeux vides et ce furent, dit-on, les premières larmes du petit aveugle du Penmenmaur.

Alors il se prit à rêver de lui-même, et du monde, et des choses lointaines. Il courut dans la montagne, il en connut tous les détours,

tous les rochers, toutes les cavernes; et quand le vent se roulait, en les courbant et les relevant, dans les ajoncs et les bruyères, c'était pour lui une joie dans son cœur de se rouler lui aussi, avec des cris de délire, dans les ajoncs et les bruyères, dans leurs tempêtes de pourpre et d'or.

Et écoutant le bruit des choses, il entendit deux bruits, l'un près de lui, le bruit des vagues qui vient et revient, et là-haut — dans le ciel — ce bruit étrange qui parfois lui frappait le front et faisait ruisseler la sueur le long de ses joues. Et il aimait, d'un amour de mystère et d'angoisse, les deux inconnus d'où venaient les deux voix: il aurait voulu joindre la mer et voulu joindre le soleil.

Il descendit dans les vallées, dans les passes aux rochers rouges, dans les glens ombreuses, où les vents et les rivières coulent, avec des bruits des cascade, le long des trembles et le long des roches, et où de nuit l'œil ouvert verrait, dans leurs blancs manteaux, passer sous la lune, les fées rêveuses.

Il alla de colline en colline; il monta la corne de David et celle qu'on appelle de

Llewellin; il porta le front dans les brumes qui marchent le soir, de cime en cime, sur les vallées; il monta jusqu'au faîte du Snowdon, Seigneur des Montagnes, et sur sa cime prophétique dormit dans un manteau de neige.

Mais au réveil il sentit sur son front ruisseler le soleil en vagues brûlantes; il entassa les pierres sur les pierres, et leva la main vers la main là-haut; mais sa main ne saisit que le vide et des cris désespérés montaient de sa poitrine vers le ciel.

Et les jours et les années passèrent, comme étaient passées les années autrefois, sans qu'il eût trouvé la mer ni trouvé le soleil.

II

Il est, sur la droite du Penmenmaur, un mur à pic qu'ont taillé les géants : qui est au bord voit à ses pieds, loin, bien loin, l'écume des flots blancs qui vont et qui viennent, qui viennent du lointain se briser sur la pierre, et s'en vont remourir au lointain.

Et le petit aveugle venait là, jour après jour, les écouter, le front baissé, des heures entières. Les entendez-vous qui viennent, lentement, doucement, avec des voix plus claires ? comme ils frappent au rocher ! comme ils rugissent ! comme ils mugissent ! que veulent-ils? Ils montent, les voici. Comme ils se brisent,

comme ils sont las! Entendez-vous le murmure de leurs pieds qui froissent le sable du rivage en repartant pour leur retraite là-bas?

Et là aussi venait le petit aveugle, jour après jour, le front dressé. Il écartait les vagues du ciel qui vont et qui viennent, qui viennent avec des flammes et des caresses, réchauffant ses membres raidis; qui s'en vont dans des manteaux de brume; qui rouvrent les paupières de son orbite et qui les referment, et qui, en venant et partant, changent les rêves de sa nuit.

Et son cœur éternellement battait du reflux de la mer et du reflux du soleil; tout cet Océan qui bat dans sa poitrine, tout ce soleil qui flue et reflue dans le gouffre béant de ses orbites.

III

Or, le hasard qui guidait ses pas l'avait toujours porté dans les terres: son cœur battait vers la mer, mais les sentiers l'avaient toujours rejeté sous les roches.

Mais un jour, comme il descendait, le front dirigé du côté des plaintes, il tressaillit de joie et de désespoir, car il sentait un de ses deux amours tout proche et il se dit : les voici!

Il courut ivre vers la plage, l'écume lui jaillit au front; il alla, et sur ses pieds nus sentit monter la vague joyeuse, qui le léchait, qui le baisait; la brise soufflait, les mouettes criaient, leurs bandes volaient de l'île des

Puffins, et le soleil ! — oh! s'il l'avait vu ! — comme il dorait tout ce ciel bleu ! mais il sentait du moins toute sa douceur, toute sa chaleur : oh! que la vie est enchantée et que le monde est une belle chose !

Et il alla longtemps le long des vagues ; le flot s'en allait, il le suivit, et dit :

— Où tu iras, j'irai.

La nuit tomba, la vague revint ; il revint avec elle vers la terre. Le froid de la nuit était sur ses épaules, mais le ciel était dans son cœur, et cette fois au reflux du soleil ses paupières ne se fermèrent pas, et le flux ne vint pas sur ses rêves.

Et le lendemain fut aussi doux et il escorta de nouveau la vaste mer : ils causaient comme deux enfants et il comprenait ce qu'elle répondait.

Mais quand il fallut revenir, il eut une tristesse, car il se dit : « qu'y a-t-il au delà? » et comme il revenait plus lentement, la mer le froissa, lui cracha l'écume au front, le jeta sur la plage, et il pleura des larmes amères.

Mais au matin, comme le flot s'en allait de nouveau, son pied heurta contre un vaisseau

vide : c'était une large carapace, la dépouille d'une tortue géante, fille de quelque Océan lointain, jetée là pour lui par l'amitié des mers.

L'enfant curieux entra dans l'esquif; la vague emporta et l'esquif et l'enfant, et il se sentit porté et bercé, comme sur une poitrine qui soupire. Et les vents poussaient la barque; il se dressa droit vers le ciel, la face au vent, les lèvres ouvertes; il aspira à pleine poitrine toutes les brises qui l'embrassaient, qui lui disaient « nous t'emportons », et il lança un rire joyeux qui retentit par-dessus les mouettes, et l'on dit que ce fut le premier rire du petit aveugle de Penmenmaur.

IV

Et il flotta longtemps, si vite, si loin, que la marée ne put le reprendre : il écouta s'il entendait encore la voix qui vient et revient, qui va et qui s'en va ; mais il prêtait en vain l'oreille, il n'entendait plus la voix, mais seulement, toujours présent et le soulevant, le soupir de la grande poitrine qui descend et qui monte.

Il se dit : « Je m'en vais du monde, les mondes nouveaux s'ouvrent devant moi » ; et comme le soleil dardait sur lui ses grandes vagues inextinguibles, tout bas, il dit aux vents : Plus loin encore, poussez-moi là-haut, là où

les voix ardentes m'appellent et se taisent tour à tour ! »

Il alla : son frêle esquif heurtait à des îles vertes, et allait plus loin, plus loin, sur l'immense poitrine toujours soulevée, tandis que la marée de lumière flue et reflue dans l'abîme béant de ses yeux.

Et des tempêtes se dressèrent sur l'abîme. La voix de là-haut se tait pour toujours. C'est le froid, la neige, la pluie; le vent fouette ses cheveux blonds sur son front pâle, à l'ensanglanter; il se replie au fond de sa barque, les poings fermés, les lèvres serrées; des larmes de froid lui tombèrent des yeux : et tandis qu'il bondit de gouffre en gouffre, il a peur, il pleure tout bas vers l'espace, il crierait grâce! oh! quel est le méchant qui le poursuit ? Il n'y a donc pas de Dieu qui veille sur lui, le pauvre petit aveugle de Penmenmaur ?

Et la tempête se calme en caresse, les vents qui hurlent s'apaisent en chanson, le soleil éclate dans les nues; la barque joyeuse bondit avec l'enfant, avec l'enfant qui rit et qui chante. On croirait vraiment qu'il y a un Dieu qui veille sur lui, le petit aveugle de Penmenmaur.

Et il va dans l'orage et le calme, dans le rire et les pleurs, dans les rêves de nuit et les rêves de jour, le front et la main dressés au soleil, et le flux et le reflux vont toujours battant ses yeux. Oh! quand y plongera-t-il ses pieds, ses mains? Quand sentira-t-il l'écume de flamme baiser son front? Quand sa barque légère l'emportera-t-elle dans les grandes vagues de là-haut, par delà leurs marées ardentes, sur la poitrine du soleil? Demain, peut-être; demain, qui sait? Ne sentez-vous pas comme il est plus près? La voix des vagues bat plus clair dans le bruissement de l'éther, il approche; demain! demain! — Hélas! ne dirait-on pas que le froid gagne? la chaude marée recule, recule. Sa barque le remporte-t-elle en arrière, loin du grand cœur qui bat là-haut? Ou bien est-ce le grand cœur là-haut qui bat plus faible et qui s'éteint, ou s'en va battre vers d'autres cœurs, mieux aimés, vers quelque petite fille aveugle de quelque Penmenmaur lointain!

Et l'angoisse serre le pauvre enfant: il voudrait n'avoir jamais quitté les rochers de Pen-

menmaur, et il pleure amèrement les temps où il ne connaissait point le monde. Mais le vent l'emporte sur l'Océan, toujours, dans les orages et les calmes, dans les rires et les pleurs, dans les rêves de jour et les rêves de nuit. Peut-être demain touchera-t-il le soleil, et il voguera jusqu'aux étoiles, le petit aveugle du Penmenmaur !

LUCIA GALVANI

LÉGENDE ITALIENNE

Galvani, enfant, voulait être prêtre. Il passait des heures dans l'église, à genoux aux pieds de la croix, ou dans sa chambrette en prière sur les Psaumes. Plus tard, son Dieu s'élargissant sortit des portails de l'église et emplit le monde : il le suivit dans le monde et, sans fermer le livre, l'adora en œuvres de science.

Il étudiait sous Galeazzi, physicien alors célèbre à Bologne. Le vieux maître, sentant venir un élève qui le ferait oublier, se réjouit dans son cœur et le reçut dans sa maison comme un fils. Il avait une fille aux yeux

noirs et au front rêveur, Lucia, et Lucia et Luigi vivaient ensemble, comme frère et sœur.

Lucia, élevée dans le laboratoire de son père, et ayant grandi dans le sein des choses, semblait vivre d'une vie plus vaste que la vie humaine. Une éternelle question, illuminée d'éclairs de triomphe, flottait dans ses grands yeux noirs, comme dans un beau ciel inquiété d'orage, que percent par instant des rayons de lumière. Elle avait des regards et des paroles qui troublaient son père et plongeaient dans quelque infini lointain. Une fois, par une journée de juillet, penchée au côté de Luigi sur une batterie de Leyde, ses longs cheveux épars effleurant les joues du jeune homme, elle s'était retirée tout à coup en poussant un cri de détresse : puis, battant le vide de ses mains, à demi refermées comme pour saisir un objet invisible :

— Luigi, dit-elle, regarde ces fils de la Vierge qui voltigent dans la lumière d'un bout du monde à l'autre. Oh ! ce mur qui se referme ! Nous sommes prisonniers de nouveau. Nous nous échapperons, Luigi ; le monde

est si vaste, vois-tu, plus vaste que nul au monde ne s'en doute, et nous trouerons la muraille jusqu'à Dieu.

Luigi, effrayé, saisit les mains brûlantes de Lucia ; elle revint à elle, rougit et dit :

— Je ne sais ce que j'ai. Je rêvais. Je me sentais grandir comme une Cybèle, la tête dans les cieux, et des éclairs couler dans mes veines. Dis-moi, Luigi, ne faut-il pas que nous soyons le monde pour le connaître ?

Galeazzi mourut : à son lit de mort, il joignit les mains des deux jeunes gens et les bénit, et Lucia partagea le nom de Galvani. Les années s'écoulèrent dans la pauvreté et le travail, l'étude en commun, l'angoisse et la joie des découvertes, et un éternel printemps d'amour. Elle était tout le cœur de Luigi et tout son génie. Quand il se sentait faiblir sous les déceptions de la vie, la haine des médiocres, les fausses promesses des puissants, les rêves de génie avortés, la main de Lucia se posait sur son front, et il sentait une fraîcheur de vie et de bonheur descendre, de veine en veine, jusqu'au plus profond de son cœur. Et

quand sa pensée, obscurcie par la recherche vaine, vacillait comme une lampe fumeuse, et que l'anxiété des brouillards pesait sur elle, il reposait son regard sur le regard de Lucia, et de ces yeux, pleins d'éclairs et d'amour, des flots de lumière venaient l'inonder, illuminant devant lui toutes ces ténèbres où il se sentait englouti. Un jour, qu'il venait de recevoir une médaille d'or, envoyée en hommage par quelque prince d'Italie, il se jeta en pleurant aux pieds de Lucia et dit :

— Pardonne-moi, Lucia! Hélas! si mon nom survit parmi les hommes, sauront-ils jamais qu'à toi seule appartient la gloire et la louange? Comme la destinée est injuste! mon génie est le mensonge de ton amour.

Elle releva Luigi et lui dit en souriant :

— Quelles sottises tu dis, Luigi ! Ne sais-tu donc plus que le génie et l'amour sont un, puisqu'ils sont tous deux le prophète et l'artiste de l'avenir.

Dans les premiers mois de 1790, Lucia commença à languir. Aux derniers jours de mai, se sentant plus forte, ils sortirent ; elle voulait revoir la campagne de Bologne et la

croupe ondulée des Apennins. Ils partirent du Corso où ils demeuraient, passèrent devant le couvent de Sainte Catherine que Lucia aimait tant; elle dit :

— C'est là que je voudrais reposer.

Ils descendirent en barque la Savena; Luigi ramait; Lucia, inclinée au fond de la barque, la main droite à demi plongée dans la rivière, cueillait indolemment au passage les nénuphars que rencontraient ses doigts. La nuit tombait, et comme elle regardait dans l'extase les gloires du soleil couchant qui descendaient sur la colline, le vent du soir se leva; elle frissonna, et Luigi, tremblant, vit s'allumer sur les joues pâles de Lucia ces rougeurs fatales, soleil couchant de la vie.

Bien qu'elle se sentît mourir et alitée pour l'éternel sommeil, elle voulait reposer le jour dans le cabinet de travail de son mari. Elle restait là sur un sofa, au milieu des machines électriques et de toute une ménagerie d'oiseaux en squelette que Galvani avait formée au cours de ses recherches sur le vol. Elle pouvait là, du moins, suivre encore de l'œil et de la pensée les travaux aimés de Luigi.

Un jour Galvani lui apporta un breuvage nouveau : c'était un bouillon de grenouille, qu'on lui avait recommandé pour les maladies de poitrine.

— Pouah ! fit Lucia en souriant ; veux-tu donc que je fasse *Brékécoax* dans les marécages?

Et elle chanta à mi-voix une chanson de grenouilles, en dialecte de Bologne, que sa nourrice lui avait jadis apprise ; c'étaient les amours d'une pauvre petite grenouille qu'un méchant tuteur empêchait d'épouser son bien-aimé, et qui se brûlait la cervelle.

— Pauvrette, dit Lucia, est-ce celle que je viens d'avaler? J'en serais bien peinée. Prépare les autres devant moi, je te prie.

Le lendemain, il apporta une grenouille décapitée, la dépouilla et la suspendit au balcon. Tout à coup, il entendit un cri :

— Regarde ? s'écriait Lucia, à demi soulevée, un coude sur le sofa, le doigt vers le balcon, les yeux en feu, le visage transfiguré.

— Qu'y a-t-il ? s'écria Galvani effrayé.

Elle ne répondit pas, le doigt toujours tendu. Galvani regarda et vit que, par instants, quand le vent qui soufflait légèrement

poussait la bête dépouillée aux barreaux de fer, la bête morte tremblait tout entière. Lucia resta longtemps ainsi, l'œil abîmé sur le drame du balcon, sur ces renaissances et ces agonies d'après la mort. Galvani referma la fenêtre et le rideau. Lucia retomba lentement sur sa couche en poussant un soupir faible et ses yeux se fermèrent. La nuit venait, l'atmosphère était lourde, des éclairs jouaient à l'horizon, des roulements couraient le ciel.

— Luigi ! appela Lucia.

— Me voici, chère ; qu'y a-t-il ?

— Prends-moi la main, dit-elle ; j'ai peur.

Il saisit la main de Lucia, qui brûlait la fièvre, et la serra dans les siennes. Elle la retira pour l'appuyer sur son cœur, disant :

— Je ne sais ce que j'ai. Je sens battre dans ma poitrine un cœur qui n'est pas le mien.

L'orage éclatait, les roulements lointains se rapprochaient, comme un char accourant des faubourgs.

— Ouvre, dit Lucia ; j'entends les voix qui me parlent.

Elle trembla de tous ses membres et dit en se tordant :

— Les voici ! les voici ! Oh ! que je souffre ! Luigi, aurai-je assez de lumière en moi pour tous ces mondes ? Prenez, puisez ! Oh ! tous ces fils qui me percent, qui me pénètrent, d'Europe, d'Amérique, d'Asie, de tous les mondes. Oh ! toute cette vertu qui s'échappe de moi ! Pourquoi avez-vous pris un faible corps de femme, ô mon Dieu, pour y délivrer vos flammes ?

— Lucia ! Lucia ! s'écria Galvani.

Elle sembla entendre, et d'une voix douce :

— Lucia ! non ! plus de Lucia ! Lucia est morte il y a longtemps. Lucia n'a jamais vécu. Qu'importe ? j'ai été heureuse avec toi. Je suis heureuse. Je souffre. C'est la mort pour moi, c'est de la vie éternelle pour tes frères. Adieu ! Oh ! que je souffre ! je sens tout un Christ de lumière et de vie agoniser dans mes veines.

Un éclair blanc sillonna la chambre et Lucia expira.

Elle alla reposer au couvent des nonnes de Sainte-Catherine, Luigi vint, jour après jour, huit ans entiers, se traîner sur la pierre de sa tombe et pleurer. Le 4 décembre 1798, il ne parut pas ; mais le lendemain, il venait reposer

à ses côtés. On ne grava pas son nom sur la pierre où, huit années auparavant, il avait gravé *Lucia Galvani*. A quoi bon ajouter son nom, à lui, et dire sa mort, puisqu'il avait vécu en elle et était mort en elle?

Et les hommes, éblouis de la force nouvelle qu'ils maniaient, levèrent la voix comme des dieux, fiers et joyeux de se sentir si forts. Bien peu savaient que c'est d'un cœur de femme que sortent tous ces frissons qui font palpiter les deux mondes; que c'est le sang de Lucia Galvani qui coule aux veines du réseau où l'homme fait courir son âme, et qu'une des puissances voilées, voulant enfin se révéler sur terre, était descendue dans le sein d'une pauvre poitrinaire italienne.

Dumfries, août 1883.

III

PAGES D'HISTOIRE CONTEMPORAINE

LE PREMIER BANDIT D'EUROPE

S'il y avait un tribunal européen pour connaître des crimes contre l'Europe, le premier criminel de droit commun qu'enverrait à la barre le cri de la France et de l'Allemagne, c'est le faussaire du 13 juillet 1870.

Le prince de Bismarck n'est pas le premier homme d'État qui ait menti et fait du faux une arme de guerre. Il est le premier, il est le seul qui ait menti pour amorcer la guerre, pour lancer l'une contre l'autre deux nations qui voulaient la paix, avec la pleine conscience que cette guerre ne pouvait être qu'atroce sur l'instant et chargée de catastrophes pour

l'avenir. Car ces quelques traits de plume promenés sur la dépêche de son souverain, ce n'était pas seulement la condamnation à mort de trois cent mille Français et deux cent mille Allemands, ce n'était pas seulement le rapt et le séquestre de deux millions d'êtres humains; c'était la vengeance et la terreur jetées pour des siècles entre les deux têtes de colonne de l'humanité. C'étaient les générations nouvelles élevées pour le massacre, dans le mépris du droit et le culte de la haine, et l'extermination posée pour l'idéal des guerres à venir. C'était l'Europe refaite dans un groupement d'appétits et de haines, l'humanité commune reniée; pas une grande œuvre, pas une parole féconde, pas un progrès moral durant ces vingt années; vingt ans passés dans le cauchemar à préparer un lendemain plus sinistre qui, « saignant à blanc » la France et l'Allemagne, ne laissera de pouvoir debout en Europe que les anarchistes et les barbares. Cet homme, d'un seul mensonge, a ensanglanté tout le siècle qui vient.

La France ne voulait point la guerre. Elle était tout entière à sa guerre contre l'Empire,

à la reconquête de sa liberté, à son beau rêve, toujours brisé, toujours repris, de démocratie et de fraternité. La France, qui avait fait l'Italie, — elle ne le regrette pas, même aujourd'hui, — était prête, elle l'est encore, à mettre la main dans la main d'une Allemagne qui ne serait qu'allemande.

L'Allemagne ne voulait pas la guerre. Son unité était faite. Les traités qui donnaient au roi Guillaume le commandement en chef de toutes les forces allemandes assuraient son indépendance contre l'étranger, en lui laissant son indépendance à l'intérieur. Il fallait, pour qu'elle se levât, qu'elle fût ou qu'elle se crût provoquée.

Deux hommes en Europe voulaient la guerre; l'un vaguement et comme en rêve: c'était le somnambule des Tuileries, rongé par la maladie, par les revers, par le plébiscite, sentant sa dynastie s'engloutir sous le flot montant de la révolution, et cherchant éperdument autour de lui quelque branche de laurier où se raccrocher. L'autre la voulait froidement, clairement, d'une volonté de fer. Il la voulait, non pour faire l'unité de l'Allemagne qui était faite, mais

pour transformer cette unité défensive en unité offensive et conquérante, pour transformer l'union libre des États en un Empire autoritaire et centraliste. Il la voulait pour arracher à la France ses provinces les plus françaises de cœur, afin d'assurer l'éternité de la dictature par la menace continue des revanches possibles. Il la voulait, enfin, parce qu'il était sûr de la victoire, parce qu'il avait sondé le néant de l'Empire, compté ses soldats et ses chefs, et il savait qu'il marcherait trois contre un et de Moltke contre Lebœuf.

Cette guerre, dont les peuples ne voulaient pas, il fallait la rendre inévitable, et il fallait qu'elle fût déclarée par le chef de la France, afin que, devant l'Europe formaliste et indifférente, le droit légal fût pour la Prusse, et que la lourde, honnête, immense Allemagne, soulevée dans les profondeurs de sa conscience, se lançât comme à une croisade contre l'agresseur, avec la conscience d'être le soldat de Dieu. Une bonne occasion s'offrit; le roi Guillaume la laissait glisser des mains : « l'affaire était ratée ». Bismarck lance la fausse dépêche : la guerre éclate. Elle dure encore : à quand la fin?

Oh ! la France ne songe pas à justifier son empereur ni les hommes qui voulaient pour lui. Il savait que la dépêche était fausse et l'avait acceptée pour vraie ; il avouait une insulte qu'il n'avait point reçue, pour avoir le droit de la venger ; il pouvait démasquer le chancelier, et se faisait son complice. Mais lui, du moins, a payé sa dette : il l'a payée lui-même et dans sa race. Némésis attend l'autre tête.

Elle vient souvent tard, l'inévitable Némésis, et aime venger sur les fils les crimes des pères. Mais, cette fois, elle est venue plus tôt que de coutume : c'est le criminel même qu'elle a choisi pour l'agent de sa vengeance, et elle n'a pas attendu que Bismarck fût redescendu dans l'enfer.

* * *

Un frisson d'indignation et de honte a parcouru l'Allemagne d'un bout à l'autre. Et cet inconscient s'étonne. Comment, toute l'Allemagne n'éclate pas d'un gros rire joyeux, entre

deux chopes, au récit du bon tour qu'il a joué à la France! N'était-ce pas folie de laisser échapper une occasion si bonne, quand on était sûr de son coup, avec deux provinces et tant de milliards à prendre? Aurait-on pu retrouver un prétexte aussi adroit, aussi spécieux, et qui assurât mieux les sympathies de l'Europe? Sans lui, sans ce coup retors, « la jeune fleur de la Confédération du Nord, — comme dit le poétique *Journal de Hambourg*, — aurait-elle donné comme fruit l'unité impériale? » Et l'Allemagne contemple avec stupeur le héros qui l'a faite et qu'elle voit enfin tel qu'il fut : un baron-bandit du moyen âge. Elle sent le rouge de la victoire lui monter au front ; elle sent quelque chose qui croule en elle : la foi en son bon droit.

Déjà, plus d'un commençait à se demander, sans oser répondre, si les conquêtes de 1871 n'avaient pas été payées trop cher ; si le plaisir de faire rentrer à coups de fusil dans le cercle de la famille allemande des frères qui l'exècrent valait les boucheries du passé, les sacrifices du présent, les terreurs amassées sur l'avenir. Et puis, l'Allemagne n'avait-elle pas

abusé de sa victoire? Ne s'était-elle pas trop enivrée du mauvais vin du succès et de la gloire? N'aurait-il pas mieux valu laisser l'Empire crouler de lui-même et laisser la paix, le temps et la liberté resserrer les liens de l'unité allemande? Qu'est-ce que la guerre lui avait rapporté que n'eût pas donné plus sûrement la paix, — à part une Pologne franco-allemande, la guerre *in æternum* et la nouvelle saignée d'hommes et d'or que lui demande encore Caprivi? Elle se rassurait par l'idée qu'elle avait été acculée à la guerre, qu'elle l'avait acceptée à corps défendant, comme un devoir imposé, et elle se consolait des horreurs passées et des angoisses futures par la pensée du droit divin que donne la légitime défense. Elle répétait les mots que le vieil empereur prononçait à l'inauguration de la *Germania* de Niederwald : « Le peuple allemand en armes, conduit par ses princes, a été l'instrument de la Providence. *Dans les années 1870-1871, nous avons senti l'intervention de la volonté divine.* » Et voici que l'Allemagne s'éveille de son rêve de gloire sainte pour découvrir qu'au lieu d'être le soldat de Dieu, elle n'était que l'instrument

d'un bandit, et trouver la main d'un faussaire où on lui montrait le doigt de Dieu !

En un instant, elle voit tout ce passé de gloire empoisonné par le chancre bismarckien ; la stèle d'Ems transformée en stèle d'opprobre ; la *Germania* de Niederwald, qu'avait en vain minée la dynamite anarchiste, ébranlée et salie sur sa base, car l'Empire est déshonoré dans sa naissance, et l'Europe murmure après Faust : *Am Anfang war die Lüge.* « Au commencement était le mensonge. »

Quel réveil pour le peuple de Luther, pour le peuple de la *Deutsche Treue*, qui ne fut pas toujours un vain mot ; pour le peuple de la conscience ; pour la nation, qui, le jour où elle vit que Rome mentait, arracha Rome de son cœur et, sans s'inquiéter de rois ni d'empereurs, s'en alla droit vers son Dieu ! Dans cette mémorable semaine, une chose est entrée dans l'âme allemande, qui, en dépit des pâles dénégations de Caprivi, travaille pour les réconciliations nécessaires plus puissamment que tous les canons, tous les Lebel, toutes les alliances : le doute. Ce que Bismarck a volé, l'Allemagne peut-elle le garder sans recel ?

Et l'idéaliste inquiet et noble, qui agite dans ses mains les destinées de l'Allemagne, héritier irresponsable des victoires de son grand-père et des trahisons du chancelier, on voudrait savoir quelles pensées remuent dans son âme. Mais il n'y a qu'un prince dans l'histoire qui librement, par sa seule volonté de juste, pour obéir au droit et pacifier l'avenir, ait renoncé à une conquête inique : son nom est Saint Louis.

PHILOLOGIE ET COLONISATION

Aussitôt qu'il fut décidé que l'Allemagne aurait des colonies et une politique coloniale, elle s'occupa d'organiser l'enseignement des langues orientales vivantes. Elle n'eut pas loin à chercher un modèle : elle le trouvait à Paris dans notre école de la rue de Lille. Le séminaire des langues orientales de l'Université de Berlin *(Seminar für Orientalische Sprachen an der Kœniglichen Friedrich-Wilhelms Universitaet)* — tel est le titre de la nouvelle fondation — est une adaptation intelligente de l'institution française aux besoins de l'expansion allemande en Orient.

***

Voici près d'un demi-siècle que l'Allemagne est sans conteste le centre le plus actif des études orientales. C'est la France qui avait eu d'abord l'hégémonie scientifique : elle l'exerça sous la Restauration et la laissa tomber sous la monarchie de Juillet : l'Angleterre ne s'est jamais inquiété de la saisir ni avant la France ni après. Aussi, bien que les grandes découvertes qui ont constitué l'orientalisme moderne soient presque toutes attachées à des noms français, et que l'Angleterre, maîtresse de l'Inde, semblât appelée tout naturellement à être le centre des études orientales, c'est l'Allemagne qui en est devenue la terre d'élection. Il n'est si petite Université allemande, qui n'ait pour l'Orient, sinon autant de chaires, du moins autant d'étudiants que Paris, et qui ne produise annuellement autant au moins qu'Oxford. Cependant, avec ses chaires innombrables et ses armées d'orientalistes occupés à déchiffrer, à publier, à commenter les textes sanscrits, assyriens, égyptiens, arabes, himya-

rites, tartares, accadiens d'il y a deux, trois, quatre mille ans, cinq mille si vous voulez, l'Allemagne n'avait pas un établissement où l'étudiant plus modeste pût apprendre à parler le persan de notre ami le schah de Perse, le chinois de Li-Hung-Chang, l'arabe d'Arabi Pacha ou de Tippo-Tip. Sous ce rapport l'Angleterre et l'Allemagne présentaient les deux extrêmes. En Angleterre, vous rencontrerez des centaines de gentlemen capables de converser couramment dans un quelconque des dialectes orientaux parlés, du Bosphore à Yokohama; en revanche, vous n'y rencontrerez guère d'orientalistes, ou si peu que l'exception confirme la règle. L'Allemagne, au contraire, fourmille d'orientalistes qui seraient fort dépaysés en Orient.

La raison de cette contradiction est bien simple: l'Angleterre a d'immenses colonies orientales; l'Allemagne n'en avait pas jusqu'à présent. Or pour conquérir, administrer, lever l'impôt, juger et pendre, il est bon à la rigueur, de savoir la langue des gens, mais cela suffit; il n'est pas nécessaire d'étudier leur métaphysique: Clive peut-être barbotait l'hindoustani

tout comme un autre, mais certainement il ne rêvait pas grammaire comparée. Pendant que les Anglais s'annexaient l'Inde, l'Allemagne studieuse s'annexait l'Orient idéal et s'emparait de son passé. C'était une ombre qu'elle évoquait et pour évoquer une ombre, pas n'est besoin d'aller en plein air.

L'Orient des Universités allemandes fut donc avant tout un Orient livresque, un Orient de manuscrits, vu à travers des paradigmes de grammaire et des *a priori* métaphysiques. Quelques-uns des travers de l'orientalisme allemand, et par suite plus ou moins de l'orientalisme européen, le vague des questions posées et des réponses, l'absence presque absolue de sens historique, frappante chez le peuple qui le premier en a trouvé la formule, la poursuite des minutieuses scolastiques, la chimère de la mythologie comparée, le piétinement sur place dans un cercle étroit de matériaux remâchés et de formules routinières, tout cela tient à ce divorce entre la recherche théorique et la connaissance pratique qui a été la loi de l'érudition allemande. Elle s'est hypnotisée sur un passé de convention, faute

d'avoir cherché à la source du présent l'instinct de la réalité et de la vie : pour connaître, comprendre et revivre le passé, il faut avoir si peu que ce soit, vécu le présent qui en vient, et qui seul peut rendre par réflexion ou par écho la couleur ou la voix de ce passé qu'il continue. Si les incomparables érudits qui depuis quarante ans, dans les Universités de Berlin et de Tubingen, ourdissent leurs toiles d'araignées métaphysiques autour des Védas, de la Bible et de l'Avesta, avaient commencé par se plonger dans la source toujours jaillissante de l'Orient moderne, quarante ans de chefs-d'œuvre presque stériles auraient été épargnés à la science.

Entre l'Allemagne et l'Angleterre, la France occupait une position intermédiaire, étant plus pratique que l'une, plus théorique que l'autre. Des relations séculaires avec l'Orient musulman ; des intérêts religieux et commerciaux qui remontaient les uns à la tradition des croisades, les autres au XVIe siècle, et que l'ancienne monarchie avait entretenus avec un soin intelligent ; plus récemment des conquêtes en Afrique et dans l'extrême Orient, avaient maintenu chez nous plus ou moins la tradition

de la connaissance pratique et exacte de l'Orient.

Dans les trois derniers siècles, on peut dire que ce sont les interprètes du roi de France qui, avec les savants de l'école hollandaise, ont fait le plus pour ouvrir l'Orient à la science. D'autre part, le goût de l'érudition pour elle-même, de la recherche historique pure et désintéressée, quoique plus rare chez nous qu'en Allemagne, où l'intensité de la vie théologique lui donne un stimulant qui manque ici, n'a pourtant jamais fait défaut absolument et s'y est manifesté par quelques-uns de ses représentants les plus hauts, Sacy, Champollion, Burnouf, ces grands Français du commencement du siècle, qui ont fait l'orientalisme moderne. Ce niveau élevé ne se maintint pas : le sol scientifique en France produit des individus et point d'écoles. Le milieu du siècle fut marqué par une décadence profonde dans la recherche théorique comme dans la pratique. Une renaissance se produisit vers la fin de l'Empire marquée dans l'ordre théorique par la création de M. Duruy, l'École des Hautes Études, et dans l'ordre pratique par la réorganisation de l'École

des Langues orientales vivantes, sous la puissante impulsion de M. Schefer. Ces deux institutions destinées à se compléter et à s'aider l'une l'autre, malgré la diversité de leur objet, auraient présenté à l'orientalisme français l'instrument d'études le plus parfait qui soit en Europe, si par malheur la partie de la jeunesse où il pourrait se recruter ne trouvait plus d'attraction dans les glorieuses perspectives de l'École de droit qui mène à tout avec des phrases ou dans les extases de la poésie décadente et du roman pornographique.

*
* *

Il y a vingt ans le « bon Allemand » que nous aimions en France disparut subitement, assassiné par le prince de Bismarck. L'Allemagne nouvelle commença à se dire qu'il lui fallait, à elle aussi, sa part d'Orient. Elle l'a bien eue depuis longtemps, sans bruit ni fanfares, non pas seulement en idéal, sous forme de proie académique, mais en honnête et réelle substance, par l'initiative silencieuse de ses commerçants. C'est un axiome courant dans

l'Extrême Orient que dans le commerce un Anglais bat deux Français, qu'un Allemand bat trois Anglais, et il n'y a que le bon Chinois qui puisse battre un Allemand. Mais l'Allemagne impériale ne pouvait se contenter de cette méthode modeste et sûre : elle veut des colonies d'empire. Elle hésita quelque temps, se demandant lequel valait le mieux : faire des colonies ou en prendre. Elle essaya d'abord de la seconde méthode, plus courte et plus simple, et vit à se substituer à l'Espagne, aux Carolines. La pauvre et fière Espagne montra les dents, et le chancelier de fer prit peur. Elle se tourna alors du côté de l'Afrique, où elle rencontrerait un voisin plus accommodant, l'Angleterre : elle tâta le terrain, et voici qu'elle s'y installe pour de bon. Mais pour gouverner et exploiter les colonies futures, il faut des hommes capables d'en parler la langue. De là le séminaire des langues orientales. Le séminaire n'en est encore qu'à sa troisième année : son organisation actuelle reflète naturellement les préoccupations présentes de la colonisation, comme l'on pourra suivre plus tard dans son développement l'évolution et l'histoire de la colonisation même.

*
* *

L'organisateur et le directeur du séminaire est le docteur Édouard Sachau, professeur ordinaire à l'Université et membre de l'Académie des sciences de Berlin.

M. Sachau, jeune encore, est, sinon le plus connu des orientalistes allemands, du moins le plus complet, celui qui a embrassé dans ses études la plus vaste étendue d'Orient, et sa carrière est symbolique du mouvement qui entraîne à présent l'orientalisme allemand hors de l'ornière théorique. Né en 1845 dans le Schleswig-Holstein, il alla étudier à Kiel, Leipzig et Berlin les langues sémitiques et les langues aryennes. Il alla de là passer deux années dans les bibliothèques de Londres et d'Oxford : il commença à Oxford le grand catalogue des manuscrits persans qui vient d'être achevé par son compatriote, M. Éthé. A vingt-quatre ans, sa réputation dans les études arabes et aryennes était faite, et l'Université de Vienne lui offrait une chaire. En 1872, M. Sachau commençait à Paris le grand

travail auquel son nom est resté attaché : l'édition et la traduction d'Albiruni.

Il y a un demi-siècle déjà que, dans un mémoire demeuré fameux et qui est resté la base de l'histoire ancienne de l'Inde, l'orientaliste français Rainaud révélait les trésors enfouis dans le *Tarikhi Hind* d'Albiruni. Cet Albiruni était un Musulman de Perse qui avait accompagné le grand conquérant Mahmoud à la conquête de l'Inde idolâtre, au commencement du XIe siècle ; mais ce contemporain des croisés était un autre sire que les clercs onctueux qui suivaient Godefroy de Bouillon : c'était une âme de savant moderne. Il s'était plongé dans l'histoire, la religion, la littérature de l'Inde, et tout ce que nous avons de notions précises sur l'histoire et la chronologie de la nation qui a le plus écrit pour le moins dire et qui a vécu, pensé, écrit en dehors du temps, c'est d'Albiruni que nous le tenons. La société asiatique de Paris avait à trois reprises entrepris la publication de ce document incomparable : elle en chargea tour à tour Woepke, le modeste et obscur savant, immortalisé par M. Taine ; puis Munk, qui

était un Woepke de génie; puis le commandant de Slane. Woepke mourut à la peine en 1864; Munk perdit la vue en 1867; le vieux de Slane, le premier arabisant d'Europe, absorbé par d'autres travaux qu'il est mort sans avoir achevés, sentit bientôt avec douleur que lui non plus n'était pas destiné à réaliser le rêve de la société française. Un jour de 1872, voyant à la Bibliothèque nationale un jeune étudiant courbé sur un manuscrit d'Albiruni, il lui offrit d'entreprendre l'œuvre à sa place. C'était M. Sachau. La même année, la Société asiatique confiait à M. Sachau les matériaux laissés par Woepke. A présent, le texte et la traduction du précieux document sont dans la main des orientalistes : il faudra des générations de savants pour en tirer et pour élucider tout ce qu'il contient sur l'histoire de l'Inde et de la civilisation indienne.

En 1876, M. Sachau quittait l'Université de Vienne pour professer à celle de Berlin. En 1879, il était envoyé en mission en Syrie et Mésopotamie, et passait près d'une année sur ce vaste champ de découvertes. Il ne semble pas en avoir rapporté une moisson de nature

à frapper l'imagination : quelques inscriptions araméennes et quelques chansons arabes; mais il prit sur le sol l'impression de l'Orient vivant, et cette expérience de la réalité qui allait aboutir à la création du séminaire. Je ne sais si l'idée du séminaire fut suggérée par M. Sachau, ou s'il fut seulement chargé de mettre à exécution une idée venue d'en haut : quoi qu'il en soit, il était l'homme le mieux fait pour la réaliser. Envoyé par le gouvernement de Berlin pour étudier, principalement en France et en Angleterre, l'organisation de l'enseignement pratique des langues orientales, il trouva dans l'école de Paris ce qu'il cherchait, et l'organisation du séminaire allemand reproduit fidèlement l'esprit et la lettre du décret de la Convention du 10 germinal an III.

*
* *

L'objet de l'école est l'enseignement pratique des langues orientales et « des faits (*realien*) relatifs au domaine géographique correspondant : religion, mœurs et usages, géographie,

statistique, histoire moderne. » Le programme comprend :

1° L'enseignement de la grammaire et de la partie du vocabulaire la plus employée dans le commerce quotidien, écrit ou oral ;

2° Des exercices dans la langue écrite et parlée ;

3° La pratique des écritures les plus usuelles, d'ordre public et privé ;

4° Toutes les connaissances nécessaires pour comprendre le pays et les gens.

Le cours comprend un enseignement théorique donné par des professeurs allemands et des exercices pratiques dirigés par un répétiteur indigène (*lector*).

L'École est principalement destinée à former des interprètes pour le service étranger, mais elle est ouverte à toutes les classes d'étudiants. Un trait spécial au séminaire et qui lui donne une supériorité marquée sur notre école, c'est que les examens de sortie sont ouverts, non seulement aux membres de l'école, mais à tous les candidats qui ont étudié dans une autre Université allemande. Les candidats qui ont passé cet examen ont une *préférence* pour les

places d'interprète, sans que cette préférence toute morale crée en leur faveur un privilège ou un monopole.

Le séminaire a été ouvert en octobre 1887. Les langues enseignées la première année étaient le chinois, le japonais, l'hindoustani, l'arabe, le persan, le turc et le souahéli, enseignées chacune par un professeur européen ; le chinois avait deux répétiteurs indigènes, l'un pour le chinois du Nord (celui de Pékin), l'autre pour celui du Sud (celui de Canton) ; on sait qu'il y a aussi loin du chinois du Nord au chinois du Sud que de l'italien au français. Il y avait de même deux répétiteurs d'arabe, l'un pour l'arabe d'Égypte, l'autre pour l'arabe de Syrie. L'hindoustani et le persan n'étaient représentées que par des Européens : mais l'un, Rosen, a passé des années à Calcutta, où il était attaché à la famille de lord Dufferin ; l'autre, le fameux Andréas, le plus murgeresque et l'un des mieux doués des orientalistes du jour, a traîné sur toutes les routes de Perse, dont il connaît tous les derviches et toutes les tavernes. Le turc était enseigné par un Arménien.

Le séminaire en est à présent à sa troisième année, et l'on peut déjà juger des tendances de l'enseignement et des directions où se porte le courant des étudiants. Le nombre des étudiants est en moyenne de cent. On s'attendrait, d'après le goût des Universités allemandes pour le sanscrit et le zend, à voir les cours d'hindoustani et de persan encombrés : il n'en est rien. L'année 1889 comptait cinq élèves pour l'hindoustani et un seul pour le persan. Est-ce la faute des professeurs ou du sujet ? Les deux professeurs européens, Rosen et Andréas, disparaissent l'année suivante de la liste des cours et sont remplacés par un Hindou, Jâmi Khân Ghori, avec un élève unique. Ce sont là des débuts malheureux qui tiennent peut-être en partie à l'attraction trop puissante de l'Inde et de la Perse classique sur l'imagination de l'étudiant allemand. Mais il suffit d'avoir vu dans l'Inde la concurrence redoutable et heureuse que les maisons allemandes commencent à faire au commerce anglais sur ce terrain si britannique et qui transforme déjà les Anglais de là-bas en protectionnistes convaincus, pour

être sûr que tôt ou tard les cours d'hindoustani se peupleront.

Les gros chiffres vont à l'arabe, au chinois, au japonais, au turc : vingt-neuf à l'arabe, vingt-deux au chinois, vingt et un au japonais, quinze au turc. La moitié environ des élèves, pour chacune de ces branches, se destine aux fonctions consulaires, comme les étudiants de notre École ; mais l'autre moitié se recrute en grande partie dans le commerce, et il y a là un indice de la façon sérieuse et scientifique dont nos voisins entendent la préparation aux luttes de la boutique. Le chinois a attiré six commerçants ou employés de banque ; l'arabe, cinq ; le japonais, cinq. Il est clair que ces commissionnaires, emportant avec eux leur bagage de chinois et de japonais, auront, aussitôt à terre, un avantage marqué sur leurs concurrents européens. Sans doute, l'école ne remplace pas l'instinct, et il n'est point sûr que ces commerçants diplômés feront mieux que leurs prédécesseurs, qui se sont débrouillés sur place, et qu'ils écorcheront mieux la Chine s'ils écorchent moins sa langue. Cepen-

dant il n'est jamais inutile de connaître d'avance la langue des gens à qui on a affaire; et si à l'homme qui a le génie du commerce deux mots et ses dix doigts suffisent en tout pays, trois ans d'études à un institut commercial sont après tout une méthode plus sûre.

Les premiers examens ont été tenus en août dernier. Trois employés de banque ont passé l'examen avec succès pour le chinois, et sont partis en Chine au service de la banque allemande de l'Orient (*Deutsche Ostasiatische Bank*). C'est l'Allemagne du Nord, le Rhin, la Westphalie et les villes hanséatiques qui envoient le plus de ces recrues au séminaire. Le vieil esprit d'aventure commerciale de la Hanse n'est pas éteint et, à défaut de l'indépendance perdue, retrouve dans le sentiment national agrandi, dans la protection impériale et dans l'emploi de l'arme scientifique, les éléments d'une fortune qui peut-être effacera l'ancienne.

*
* *

Le programme du séminaire s'agrandira naturellement avec le temps, comme s'est

développé celui de notre école, qui, à l'origine, ne comprenait que le persan, l'arabe, le turc et le javanais, et a ajouté le chinois, le japonais, l'annamite, l'hindoustani et le tamoul, l'arménien, le roumain, le russe, le grec moderne. Déjà, cette année, le séminaire a des cours annexes de grec moderne et, ce qui est plus caractéristique, d'espagnol : l'Amérique du Sud attend le colon allemand. Mais le séminaire, dès sa première année, enseigne une langue qui n'est enseignée nulle part ailleurs en Europe, et dont le nom même n'était connu, il y a dix ans, que de quelques linguistes de profession et de quelques missionnaires : c'est le *souahéli*. Le souahéli est la langue de la côte de Zanzibar [1] où l'Allemagne vient de s'établir. Le souahéli a été défriché par les mêmes missionnaires anglais qui découvrirent le Kénia et les montagnes neigeuses de l'Équateur. Il appartient au groupe Bantou, c'est-à-dire à cette vaste famille qui s'étend sur toute l'Afrique centrale d'une mer à l'autre,

1. Littéralement, la langue du *souahel*, c'est-à-dire des rivages du littoral; *sóuahel* est le pluriel de notre *sahel* algérien.

de la côte allemande du Zanguébar aux bouches du Congo et de l'Ogoowé français. Par là, le cours de souahéli, au séminaire de Berlin, offre pour nous plus qu'un intérêt de curiosité, et les missionnaires que nous ferons bien d'envoyer à M. de Brazza pour étudier les langues du Congo attaqueront par l'Ouest le problème attaqué du côté de l'Orient par les missionnaires anglais et leurs successeurs allemands.

Le cours de souahéli a été inauguré dès la première année du séminaire par le docteur Carl Buttner, inspecteur des missions, avec trois élèves qui formaient un trio symbolique : un greffier, un étudiant en théologie et un docteur en philosophie. L'année suivante, le nombre s'élève à sept, presque tous étudiants en droit, graine de fonctionnaires; dans le semestre couran, entre en scène un répétiteur indigène, Sliman bin Saïd, et nous trouvons dix-sept étudiants, parmi lesquels un officier et six marchands : aux derniers examens, un employé de banque a eu son diplôme de souahéli et est parti pour Zanzibar. Il est clair que les actions de Zanzibar sont en hausse et que les

volontaires ne manqueront pas pour le Sahel oriental.

L'Allemagne nous offre ici le spectacle d'une expérience que nous pouvons suivre avec une curiosité sympathique. Les Anglais ont traité jadis avec beaucoup de sévérité les procédés des Allemands à Zanzibar et prédit l'échec de la colonisation officielle : le *Standard*, il n'y a pas bien longtemps encore, annonçait que l'ancien colon allemand du Sahel, aussitôt que le Fatherland y plante son drapeau, court se réfugier à l'ombre du drapeau anglais, sous lequel il se sent libre. Le procédé de création des colonies allemandes ressemble assez à celui qui a créé les nôtres pour que les errements de nos autorités coloniales, et les résultats que l'on sait, semblent justifier par avance les prédictions anglaises. Il ne semble pas pourtant jusqu'à présent que les terreurs du Fatherland, retrouvé sous l'Équateur, aient beaucoup arrêté l'élan du commerce allemand vers les côtes africaines. On est presque amené à se demander si la bureaucratie est nécessairement la ruine de la colonisation, ou si ce ne serait

pas seulement la bureaucratie inintelligente, routinière, infatuée, haineuse du colon ? Ou bien est-ce qu'en Allemagne l'esprit colonisateur est trop enraciné et répond trop à des nécessités naturelles pour que même la protection d'un fonctionnaire prussien soit impuissante à l'étouffer? Quant à nous, Français, que le grand-chancelier a tant encouragés dans la voie coloniale, en partie pour nous occuper, en partie pour se donner le plaisir de nous voir « nous heurter contre les Chines », nous pouvons, en toute sincérité, faire des vœux pour le succès de la colonisation allemande. Une Allemagne riche et prospère est un voisin moins dangereux qu'une Allemagne famélique. Et si elle continue à croître et pulluler, suivant le vœu du Seigneur, mieux vaut qu'elle ait son déversoir dans les grands lacs équatoriaux.

ASIE CENTRALE[1]

M. Boulger est un des publicistes les plus en vue de la presse anglaise pour tout ce qui touche à l'Asie centrale. Il a publié, il y a quelques années, une *Histoire de la Chine* en trois gros volumes; les deux premiers sont un simple résumé des travaux de nos jésuites des deux derniers siècles, et n'ont rien à apprendre au lecteur français; le troisième, qui porte sur l'histoire de ce siècle, est une compilation utile des travaux et des documents très nombreux, mais encore insuffisants, la plupart de source

1. *Central Asian Questions*, by. Demetrius, C. Boulger, London, 1885.

occidentale, qui se sont accumulés sur cette période. Depuis une dizaine d'années, M. Boulger a écrit, dans les principales Revues et dans le *Times*, sur toutes les questions soulevées au jour le jour en Afghanistan, en Chine, en Asie centrale. Il vient de réunir en un massif in-octavo vingt-quatre de ces articles, dont l'ensemble, abstraction faite de la valeur très variable de chaque article isolément, forme un chapitre intéressant de l'histoire de l'Asie centrale et du grand procès pendant entre la Russie et l'Angleterre.

Un fait qui diminue la valeur politique de ce livre et en augmente l'intérêt historique, c'est que l'auteur est un vaincu. La politique qu'il soutient de toute son énergie a reçu à Penjdeh et au lendemain de Penjdeh un coup dont elle ne se relèvera pas. Tout le livre de M. Boulger est dirigé, de la première ligne à la dernière, contre la doctrine de *l'inertie magistrale (Masterly Inactivity)* de lord Lawrence, un homme qui savait agir quand il le fallait, — il le montra dans la grande rébellion, — mais qui pensait que l'Inde devait rester dans l'Inde. M. Boulger n'a pas de peine à montrer

que c'est faire grand honneur ou grand tort à lord Lawrence que de lui prêter une théorie arrêtée et raisonnée, que dans sa bouche ce n'était qu'un mot de l'instant et qu'avec son tempérament, le cas échéant, il aurait agi au delà du Suleiman comme il agit devant Lucknaw. Mais la théorie, prise en elle-même, en est-elle moins bonne? M. Boulger la croit mauvaise. Bonne ou mauvaise, elle triomphe à présent, non par le choix des hommes, mais par la nécessité des choses. Ce n'est point la politique d'inertie qui a mené l'Angleterre où elle en est: la politique d'action n'eût pas mieux sauvé le prestige, elle l'eût seulement perdu avec plus d'éclat et de grandeur. La grande erreur est d'avoir flotté pendant un demi-siècle d'une politique à l'autre, avançant pour reculer, reculant pour avancer, dans un gaspillage inutile et sanglant de force et de dignité. Il est à souhaiter pour l'Angleterre que l'arrivée au pouvoir du parti qui a renversé les libéraux pour leur inertie ne soit pas le signal d'un nouveau mouvement en avant. Les derniers événements d'ailleurs ont dû éclairer bien des préjugés, souffler sur bien des illu-

sions : la force des choses a de la sagesse pour les peuples quand ils n'en ont pas pour eux-mêmes ; cette escarmouche entre quelques Cosaques et quelques Afghans a changé la balance des pouvoirs en Asie. Malgré tant de fautes accumulées, l'Angleterre peut encore garder l'Inde si elle n'en sort pas; chercher l'agresseur au dehors, c'est l'introduire. Elle semble le comprendre enfin, quoique, avec son inconstance politique et ses crises d'emportement national, on ne soit jamais sûr avec elle de la sagesse du lendemain. Le maintien de la domination anglaise aux Indes est et sera encore longtemps un bienfait pour l'Inde — bien que l'Inde l'ignore — et un bienfait pour l'humanité. L'étranger impartial doit souhaiter que l'Angleterre ne compromette pas ses dernières chances d'accomplir les devoirs qu'elle a contractés envers l'Inde en la subjuguant, par ses manies intermittentes de compression et de libéralisme inconsidéré à l'intérieur, de provocation et de reculade à l'extérieur. Il est vrai de dire que le problème intérieur est moins facile à résoudre que l'autre; peut-être revient-il à celui-ci : Comment préparer l'éva-

cuation pacifique et la constitution du *Dominion* indien ?

Le livre de M. Boulger doit être une lecture pénible pour les partisans, si nombreux naguère en Angleterre, de la politique d'action. Ils peuvent se dire en le lisant à chaque page : Voilà ce qu'il fallait faire, ce qu'on n'a pas fait et ce qu'on ne fera jamais, l'heure est passée. Paru au lendemain des négociations Gladstone, c'est comme le testament d'une politique morte.

Les affaires de France, Annam et Chine occupent aussi une partie du volume. M. Boulger n'est pas antifrançais : ce qu'il craignait surtout dans le conflit, ce n'était point, dit-il, le succès de la France, mais un échec ou un demi-succès qui compromettrait là-bas la cause européenne. M. Boulger ne nous ménage pas les critiques : on ne saurait trop lui en faire un crime; en fait de fautes politiques, nous pourrions peut-être en remontrer aux Anglais ; mais elles ont été moins fatales, parce que nous n'avions pas affaire à une si forte partie. Les fautes, d'ailleurs, ont été d'un autre genre et moins graves; l'action n'a pas été d'une

intensité continue, mais elle a été continue et, avec les Chinois, cela suffit. Aussi les prédictions de M. Boulger annonçant en février 1884 que la Chine ne céderait pas, ne pouvait céder et qu'elle était capable de tenir bon, sont-elles des prédictions qui ont fait long feu. S'il faut en féliciter notre sagesse ou notre fortune, je laisse à l'histoire le soin de le dire. Je voudrais dire seulement un mot d'un spectre que depuis quelques années on évoque régulièrement devant l'Europe, le spectre d'une Chine militaire. On demande ce que deviendra l'Europe quand elle trouvera en face d'elle une Chine organisée avec quinze millions de soldats. La réponse est bien simple. Ce jour-là, il n'y aura plus de Chine. Une Chine militaire implique contradiction : l'esprit militaire est la négation même de l'esprit, de la tradition, de la philosophie chinoise, de toutes les idées, de toutes les habitudes, de toutes les mœurs dont la communauté depuis trois mille ans fait l'unité de la Chine, et dont la toute-puissance morale fait sa force indestructible. La Chine pacifique et si aisément écrasée par une poignée d'étrangers est plus redoutable que la Chine militaire,

que quelques-uns entrevoient dans un cauchemar d'avenir : car c'est la Chine prolifique, invincible dans la lutte pour la vie, dans la concurrence du travail et du commerce ; c'est l'humble et effrayante travailleuse qui a fait trembler la république américaine, lui a fait abjurer toutes ses fières et hypocrites déclarations sur les droits de l'homme et l'égalité humaine, l'a réduite à s'enfermer contre elle d'une muraille de Chine retournée. Là est le danger de l'avenir, danger inévitable et sans recours, auquel l'Europe affolée, depuis trois siècles, court d'elle-même, et sous lequel elle succombera. Quand elle verra le coolie, après avoir colonisé l'Afrique qui l'attend monter dans les ateliers du Nord, et la tache jaune gagner, elle prendra peur, elle voudra relever à son profit le mur de Chine ; il sera trop tard, et ce ne sera que justice.

L'ASSASSINAT

DU PRÉSIDENT CARNOT

Le 3 décembre 1887, pour relever le prestige compromis de la magistrature suprême, les Chambres, dans un instant de clairvoyance morale, sentirent qu'il fallait porter à la tête du pays un citoyen dont le nom signifiât : « Intégrité incorruptible », et, voulant choisir le plus honnête, acclamèrent Sadi Carnot.

M. Carnot fut mieux qu'un grand homme ; il fut, chose plus rare, plus glorieuse et à certaines heures plus efficace, un honnête homme; et par là il put rendre à la nation deux services qui ne seront pas oubliés. C'est parce

qu'il se trouvait à la tête de la France en un instant où menaçait de sombrer sa liberté et sa dignité que le pays sut se reprendre de son vertige, et il n'eut qu'à montrer aux provinces la République incarnée dans un citoyen sans reproche pour dissiper un cauchemar de dictature. Et c'est parce qu'il était là que les deux premières puissances de l'Europe, le pape et le tsar, briguèrent l'alliance de la République.

Dans nos luttes intérieures, il fut, comme il le rappelait, une heure avant le meurtre, au milieu des acclamations d'un peuple reconnaissant, le gardien loyal de la constitution et de la légalité.

Premier citoyen de la France, il était le plus simple, le plus accessible, le plus avenant de nos concitoyens. Son foyer domestique était un exemple à toutes les familles de France. Il ne prêchait point les vertus républicaines, il en était le modèle. Aussi dans un temps où, tout Gouvernement abdiquant, la calomnie reste le seul pouvoir respecté, parce qu'elle est le seul permanent et indestructible, il sut montrer qu'elle n'est pourtant pas invincible; et dans

cette tempête de boue de Panama, quand les partis anarchistes conjurés essayaient d'en faire jaillir les éclaboussures jusqu'à lui, il sortit de l'épreuve pur comme la neige. L'histoire mettra sur sa tombe cette fière devise des Lyonnais qu'il leur rappelait dans sa nuit dernière : *Honneur et Conscience !* C'était une gloire pour la République française d'avoir choisi pour chef cet homme. C'était un titre d'honneur pour l'humanité civilisée, c'était un motif de ne point désespérer de la raison et du cœur des peuples, qu'en cette fin de siècle, une nation, par son libre choix, eût pu mettre et pu garder à sa tête un juste.

C'est ce juste que l'anarchisme vient d'assassiner.

Jamais n'a paru plus clairement au jour le mensonge féroce qui fait le fond de l'anarchisme. Ces idéalistes, altérés de justice, ont choisi le sang le plus pur de France pour y étancher leur soif. Peut-être, pour l'accomplissement de la loi suprême de sacrifice qui entretient dans le monde la flamme sacrée, fallait-il, dans cette lutte entre une secte de bandits et

l'humanité, le sang d'une victime sans tache : vous avez été cette victime sans tache. A ce nom de Carnot, qui depuis un siècle sonne dans notre mémoire comme un écho de génie et de victoire, vous avez ajouté le prestige attendri du martyre. Allez rejoindre dans l'histoire les Présidents martyrs de la grande République, dont le sang n'a pas coulé en vain. Lincoln avait brisé la rébellion esclavagiste, et la balle d'histrion qui l'a tué a porté le dernier coup à la rébellion et à l'esclavage. Garfield essaya de briser la franc-maçonnerie impure des politiciens : ils l'ont tué et en meurent à présent. Et vous, c'est dans la défense des lois éternelles de la société humaine, c'est pour le patrimoine commun de toute civilisation, que vous tombez, victime d'avant-garde. C'est pour cela que tous les peuples et tous les chefs de peuple inclinent sur votre tombe leur pavillon de deuil : l'Italie se sent frappée comme la France, Londres comme Paris, Potsdam comme l'Élysée : l'humanité entière se sent visée au cœur par le poignard qui vous a frappé, et une goutte de votre sang a coulé pour chacune des nations du monde.

*
* *

Ainsi ce sang de juste n'a pas coulé en vain : l'humanité se rappelle sur cette tombe qu'elle ne fait, en dépit de tout, qu'une famille. Et nous, Français, ce sang ne nous fera-t-il pousser qu'un cri de vengeance ou de douleur? N'entendrons-nous pas aussi les devoirs qu'il nous crie à tous?

Laissons là l'assassin; le misérable fou ira à l'échafaud, comme ses précurseurs, sous l'exécration des deux mondes : mais nous, une fois cette formalité réglée, que ferons-nous?

L'anarchisme de la dynamite et du poignard n'est que la forme prise, dans les âmes fauves, par cette anarchie qui règne dans l'esprit de toute l'Europe et qui, favorisée en France par les fautes et les folies de tous les partis, a défait toute autorité dans le Gouvernement, dans la loi, dans les mœurs, et, pour remplir des âmes vidées de croyances fermes, leur a jeté quelques mots vides, qui donnent aux hypocrisies de l'appétit l'illusion de l'idéal.

Ah! si le vrai souverain de la France, ces quelques milliers de politiciens qui agitent, dans leurs mains faibles ou avides, le sort du pays, pouvaient enfin ouvrir les yeux, faire un examen de conscience, comprendre qu'on ne sème pas impunément en tout un peuple le double évangile de la corruption et de la haine; s'ils osaient regarder leurs mains et y reconnaître la tache de sang! Si les représentants officiels du peuple, qui, quoique traînant la chaîne invisible des comités, n'en sont pas moins, s'ils le voulaient, capables de faire quelque bien et donner quelques exemples, pouvaient dégager leur poitrine de l'atmosphère viciée des salons ou des clubs, se dégager les uns de leurs petitesses de couloir, les autres de leur présomption effrayante! S'ils pouvaient regarder en face leur responsabilité devant la France passée et à venir et, à chaque vote, se demander enfin, eux aussi, avec tremblement : « Suis-je en état de grâce devant mon pays » !

Un jour ou deux, devant cette tombe creusée par dix mille coupables, la France seule parlera au cœur des Français. Espérer plus, n'est peut-être qu'une illusion. Ce n'est pas en un

instant qu'on refait les âmes et qu'on ramène un peu de raison dans des cerveaux en démence. Et c'est ici que paraît dans toute sa grandeur redoutable le rôle de l'homme de cœur qui a été appelé, le 27 juin 1894, au poste de péril et d'honneur par le vote libre des représentants du peuple, interprètes du sentiment national et de la sympathie européenne. Ce que la France attend du nouveau Président, ce n'est point de guérir la maladie qui la ronge, — pour cela nul gouvernement n'a titre, ni autorité, — ce qu'elle attend, ce qu'elle exige de lui, c'est qu'il la mette en état de se guérir elle-même, en réduisant à l'impuissance les furieux qui la harcèlent; et pour cela il n'a qu'une chose à faire : rétablir le règne de la loi. *La loi seule, mais la loi tout entière* : la loi pour tous, la loi qui demande compte à chaque criminel de son crime : au criminel du poignard et à celui de la plume, à l'assassin et aux pontifes de l'assassinat.

Le jour où une volonté ferme et suivie paraîtra dans les conseils du Gouvernement, les représentants du pays la suivront, car la France veut le retour de l'ordre public et de

la liberté de tous, foulés aux pieds par une bande d'aventuriers et de fanatiques : elle veut aborder en paix l'œuvre de réforme pratique et progressive, due à la démocratie, et nécessaire à l'avenir de la France. Si la conspiration obstructionniste persiste et paralyse le Parlement, que M. le Président de la République, dans la plénitude de son indépendance et de son devoir, ose tout son droit ! La nation consultée saura bien dire si l'anarchie permanente est son idéal.

Mais le calme solennel avec lequel la République a transmis le pouvoir du plus digne au plus digne, et rempli par la loi le vide fait par le crime, montre au monde et à la France même, qui serait tentée de l'oublier, combien ce pays, sous l'agitation d'écume de la surface, recèle des trésors profonds de sang-froid, de force morale et d'espérance.

LA

GUERRE ET LA PAIX INTÉRIEURES

DE 1871 A 1893

Les historiens, pour la commodité de la chose, découpent en périodes artificielles la trame continue des siècles. Mais il est peu de périodes, dans notre histoire intérieure, qui ressortent plus nettement sur ce qui précède et sur ce qui suit et dont les événements mêmes aient martelé les contours en coups plus pénétrants, que celle qui s'ouvre brusquement en 1870 avec le coup de foudre de Sedan et se clôt lentement de 1891 à 1893 dans l'acclamation prolongée de Cronstadt et de Toulon.

La génération qui a rempli de son agitation ces vingt-trois années, pauvre en hommes,

étroite d'esprit, souvent faible de cœur ou violente, n'a rien créé de son fond; et sa pauvreté ne fait qu'accuser en traits plus nets l'action des forces séculaires qui, avec cet instrument imparfait, ont accompli une œuvre dont la postérité seule saura si elle est pour le mal ou pour le bien, mais qui était inévitable et qui durera. Car au bout de ces vingt-trois années de luttes et de piétinements dans la nuit, deux choses apparaissent enfin clair comme le jour: l'une, c'est que la République est le gouvernement nécessaire de la France pour une période indéfinie de temps; et l'autre, c'est que la République, si elle ne veut pas voir la France périr dans ses mains, doit être un gouvernement de conciliation sociale.

La période qui s'ouvre aura ses angoisses et ses périls, ses illusions et ses déceptions, comme celle qui finit, — et pires peut-être; mais ce ne seront plus les mêmes: seule la dynamite anarchiste marque la continuité des deux périodes. Les acteurs qui sont sur la scène pourront quelque temps encore porter les mêmes masques et jeter à la foule les mêmes formules usées: la France ne les comprendra

plus. Au moment où tout un pan de notre existence nationale tombe dans le gouffre historique, il faut nous hâter, — tandis que nous avons encore le sens de ce passé si proche et déjà si lointain, — de nous pencher sur l'abîme d'où montent des cris que nous n'entendrons plus, des vapeurs de passions que nous ne verrons plus.

I

Après la formidable renaissance de l'idée républicaine qui, après quinze ans de silence, envoyait à la Chambre de 1868 le groupe de l'opposition irréconciliable, passait en revue son armée aux funérailles de Victor Noir et, en mai 1870, criait *Non!* à l'Empire par dix-huit cent mille bouches, l'Empire, acculé entre la guerre et la révolution, avait choisi la guerre. Ce fut la guerre et la révolution.

Cette guerre maudite, qui ouvre pour l'Europe entière un cycle de mort dont nous n'avons vu que le premier drame, compliqua étrangement le jeu naturel des destinées intérieures de la

France. La révolution attendue, si elle s'était produite dans la paix et en dehors de l'étranger, eût laissé en présence, d'un côté, un parti républicain, peu différent de celui d'aujourd'hui et divisé comme lui entre les deux frères ennemis, le républicain libéral et le socialiste révolutionnaire; et de l'autre côté, un parti bonapartiste, encore puissant par le prestige légendaire du premier Empire, par les souvenirs de prospérité matérielle du second, par des traditions d'ordre et d'autorité qui auraient groupé autour de lui, dans la lutte contre la démocratie, toutes les forces de la réaction politique et religieuse. La catastrophe de 1870, provoquée par l'Empire, qui, à tort ou à raison, demeura responsable devant la conscience nationale de tout le désastre et de toute la honte, l'écrasa sur l'instant sous les débris, déracina du cœur des masses l'idée impériale et mit les Napoléon hors l'avenir. Du même coup, elle rendit aux partis royalistes, oubliés de la nation et d'eux-mêmes, des chances inattendues que nul n'aurait prévues six mois plus tôt.

Quand la France, épuisée de sang, mais sen-

tant que l'honneur était sauf et qu'elle se devait au lendemain, eut à choisir des hommes pour faire la paix, elle se détourna nécessairement des républicains, qui s'étaient identifiés avec la guerre à outrance, soit par conviction, soit par point d'honneur, soit par politique. Leur seul droit à s'emparer du pouvoir devant l'ennemi était la certitude de le battre et de sauver la France, et, ne l'ayant pas fait, ils ne pouvaient s'avouer vaincus sans retour. Aussi, à part les grandes villes et l'Alsace-Lorraine, tout le pays alla en masse aux non-républicains, c'est-à-dire, dans l'état, — les bonapartistes étant hors de cause, — aux royalistes des deux branches. Quand, le 13 février 1871, l'Assemblée nationale se réunit dans le Grand Théâtre de Bordeaux, il sembla que ce fût la Législative royaliste de 1849, celle qui mina la République au profit de l'Empire, qui se réveillait après un sommeil de vingt années, n'ayant rien appris, mais ayant tout oublié. Convaincus que la France ne pouvait être sauvée et régénérée que par le retour aux pratiques politiques et religieuses de la Restauration, les monarchistes se laissèrent aller à l'illusion dangereuse

que la France qui les nommait pensait comme eux. Devant le coup de fortune qui les ramenait au poste suprême, la sincérité passionnée de leurs convictions les aveugla sur l'étendue de leur droit et sur celle de leur pouvoir : ils crurent que la France leur avait remis le soin de sa destinée future et qu'il dépendait de leur main de pétrir cette destinée.

L'explosion de la Commune ne fit que les confirmer et dans leur conviction et dans leur illusion. Les journées de Juin avaient tué la République de 48 : comment celle de 1870 résisterait-elle à ces journées plus atroces de la Commune, à ce crime de lèse-patrie, commis par les enfants perdus de la République? Or il se trouva, à la stupeur des monarchistes et des républicains même, que ni les ruines de la guerre, ni les erreurs de la Défense nationale, ni la folie furieuse de la Commune, ni Paris en flamme, ni même la terreur qui suivit une répression trop aveugle, n'avaient rendu royaliste un pays qui venait d'envoyer à Bordeaux près de cinq cents royalistes. Aux élections partielles du 2 juillet 1871, tandis que Paris, encore fumant de l'incendie et sous l'état de

siège, nommait cinq royalistes, la province envoyait à Versailles quatre-vingts républicains modérés contre dix monarchistes. La loi séculaire des réactions recevait un démenti. La France, qui tant de fois avait subi passivement le mot d'ordre de Paris, avait enfin montré qu'elle savait trouver en elle-même sa règle de jugement et de conduite. Sans se laisser entraîner ni aux emportements ni aux abattements de la capitale, elle avait décidé de s'en tenir au gouvernement de fait, la République, non parce que c'était le gouvernement de fait, mais parce que l'expérience d'un siècle avait prouvé que toute monarchie croulait devant l'invasion ou l'émeute, que toutes les monarchies avaient été essayées et trouvées impuissantes ou mauvaises, et que trois prétendants pour un seul trône ne promettaient pas une restauration pacifique ni de longue durée.

L'instinct du pays trouva sa conscience et son expression dans le vieillard que les événements avaient porté à la tête du gouvernement, M. Thiers. Cet ancien ministre de Louis-Philippe, qui avait vieilli dans la petite politique; qui, en 1849, guidant les forces

conservatrices à l'assaut de la République, avait, à force de roueries, en voulant ramener le Roi, amené l'Empire ; ce petit bourgeois vaniteux et vulgaire, qui n'avait jamais commandé le respect, trouva soudain, dans l'immensité du danger et la sincérité de son patriotisme, l'énergie de l'héroïsme civique et la clairvoyance du génie. A un âge où les hommes n'ont plus qu'à songer au repos suprême, il était poussé au pouvoir, dans l'effondrement de la France, avec Paris aux mains de l'insurrection, les Allemands campés dans le tiers du pays, cinq milliards à payer, l'armée et les finances à refaire, les partis acharnés à tenir en laisse, le lendemain à préparer dans le vertige du présent : tout cela en face d'une Chambre hostile qui le harcèle, chaque jour traîné à la tribune en suspect ou en accusé, parce qu'il est plus fidèle au pays qu'aux trois prétendants qui se disputent la proie. M. Thiers fut égal à toutes ces tâches et releva de ses mains de vieillard un monde qui croulait. Ce qui lui donna cette force surhumaine, ce qui l'arma victorieusement pour cette lutte démesurée, c'est qu'il avait ce qu'ont si peu d'hommes

politiques, non seulement un amour, mais une certitude : la certitude que la monarchie était impossible, qu'une restauration n'était que le prélude de la guerre civile et que, s'il avait contre lui les sacristies et les salons, il avait pour lui et la nation et la force des choses. Car jamais ne parut au jour plus clairement cette puissance irrésistible et voilée qui s'appelle la force des choses : jamais les nécessités de l'heure ne travaillèrent d'une façon plus péremptoire et plus prompte à faire aboutir la volonté historique des siècles.

Il fallait, à toute force, rétablir l'unité de la France en écrasant la Commune ; purger la France de l'occupation allemande ; rétablir le crédit pour gorger le vainqueur de ses cinq milliards, pour refaire les défenses du pays, pour refaire une armée ; tout cela à courte échéance. Il fallait donc, à toute force, renvoyer à longue échéance la question du sort ultérieur de la France ; et, si la guerre civile devait revenir, il fallait du moins attendre que l'étranger eût repassé la frontière. Il fallait, par suite, que la République de fait, réserve faite pour l'avenir, restât le gouvernement du

présent. Il avait déjà fallu, devant la Commune, promettre aux délégués des grandes villes républicaines le respect de la forme existante : c'était le prix de leur neutralité entre Paris et Versailles. Le patriotisme de l'Assemblée monarchique se courbait en grondant de colère devant ces nécessités inéluctables, et ce sera son éternel honneur de n'avoir jamais marchandé son vote dans les questions vitales où la France était engagée, bien qu'elle sentît vaguement, non seulement que, dans ces jours si remplis, chaque instant qui s'écoulait sous l'égide de la République faisait courir d'une année la prescription en sa faveur, mais que chaque progrès réalisé, chaque pas fait dans la remontée de l'abîme, était dans la pensée nationale une victoire et un titre de plus pour l'idée républicaine. Aussi, avec tous ses emportements, avec toutes ses fureurs de parole et ses allures de Chambre introuvable, quand on en venait aux réalités décisives, son âme était monarchiste et son vote était républicain. C'est le malheur de ces vingt années que la clairvoyance de ces hommes n'ait pas été à la hauteur de leur patriotisme. S'ils avaient eu le courage

de voir en face les réalités, d'aimer la France plus que leur caste et que leurs rancunes, le groupement nécessaire du pays autour des deux partis conservateur et progressiste se faisait de lui-même.

Les républicains de la veille, pour qui la République existe de droit divin, de par la déesse Raison, théologiens de gauche aussi étroits que les théologiens de droite, commençaient à apprendre lentement la leçon de l'histoire, avec des rechutes soudaines dans les intransigeances du dogme. Mais leurs violences même ne pouvaient plus compromettre l'œuvre des deux années ; car la République n'était déjà plus leur bien exclusif : elle était devenue le bien de ces masses indifférentes aux questions de dogme, avides de travail, d'ordre et de paix, et qui sont la chair même de la France.

Attaqué à la fois par les salons et par les clubs, pris entre deux feux, entre Batbie et Barodet, M. Thiers abandonna librement, le 24 mai 1873, un pouvoir qu'il avait le droit légal de conserver. C'est là peut-être l'acte le plus hardi de sa carrière et le plus grand

service qu'il ait rendu à la France. Il fallait qu'il fût bien sûr de la durée de cette œuvre de deux années, bien sûr qu'elle avait pris racine et porterait les fruits nécessaires, si frêle que fût le germe, pour laisser la carrière libre à ses adversaires et leur dire : « Vous êtes les maîtres, maîtres absolus ; vous voulez faire la monarchie, faites-la. »

Ils relevèrent le défi, essayèrent, commandèrent les voitures de gala pour l'entrée à Paris du roi de France, et finirent par fonder la République légale. Six mois s'étaient à peine écoulés que M. de Broglie fondait le Septennat en faveur du maréchal de Mac-Mahon, c'est-à-dire prolongeait de sept ans la République provisoire et préparait la République légale. Quinze mois plus tard, la République était déclarée le gouvernement constitutionnel de la France, à une voix de majorité, et un ensemble de lois constitutionnelles organisait la République, M. le général de Cissey étant président du conseil et M. Buffet président de la Chambre.

C'est que dans l'intervalle, comme l'avait prévu M. Thiers, le syndicat des monarchies

s'était violemment brisé, et les éléments hostiles, retenus jusqu'alors dans une alliance contre nature par les besoins de la lutte, aussitôt délivrés de l'ennemi commun, ou le croyant, avaient laissé éclater leur irréductible antipathie. En vain les hommes qui dirigeaient la trame et qui, quoi qu'ils en eussent, étaient des hommes modernes, avaient-ils cru par la *fusion* concilier le passé et l'avenir, en s'inclinant devant une royauté traditionnelle, mais sans héritier, qui devait un jour passer sans secousse, dans la main des héritiers de 1830, aux formes et aux idées modernes. C'était une illusion de rêveur parlementaire de s'imaginer qu'on pût, pour refaire la Révolution et la diriger dans des voies plus saines, faire table rase d'un siècle et remonter, non pas même à 1815 et à la Charte octroyée, mais à 1788 et à la veille des États généraux. La fierté révoltée du comte de Chambord vit plus clair que les politiques. Ils lui ont reproché amèrement, et non sans dédain, cette obstination puérile et irraisonnée qui, pour la couleur d'une pièce d'étoffe, défit tout quand tout semblait fait. Mais, pour l'héritier de Charles X, rappelé par

les hommes de Louis-Philippe, le drapeau blanc n'était pas un hochet, c'était un symbole, le symbole de tout un ordre de principes exilés, qui se devaient de rentrer tête haute ou de rester éternellement en exil. C'était la vieille monarchie tout entière à qui l'on demandait de s'incliner en pénitente devant l'ordre nouveau. Il ne voulut pas d'un triomphe humilié, qui faisait de lui le roi légitime de la Révolution, l'introducteur et le maître des cérémonies de la royauté des barricades. Il comprit que la restauration qu'on lui offrait n'était qu'un fantôme et, ne pouvant rentrer avec tout son idéal, il aima mieux s'envelopper avec lui dans un linceul immaculé. Ce grand cœur, ce jour-là, fut un grand politique. Il épargna à la France des crises nouvelles, et à ceux-mêmes qu'il décevait des déceptions sanglantes. Il pouvait rentrer, il ne pouvait rester sans guerre civile. « Si le roi rentre avec le drapeau blanc, avait dit le Maréchal, les chassepots partiront d'eux-mêmes. » S'il fût rentré avec le drapeau tricolore, ils partaient un jour plus tard. Au siècle prochain, quand tous les acteurs auront disparu et que ces misères

seront oubliées, ce sera un beau jour que celui où la France, pacifiée et reconnaissante, donnant au dernier de ses Rois une rentrée triomphale plus belle que celle que préparait le Comité des Neuf, le ramènera sous les voûtes de Saint-Denis.

Par le refus de Henri V, la dualité radicale du parti royaliste éclatait au jour. La terreur inspirée par les progrès menaçants du bonapartisme, qui, profitant du discrédit des monarchistes, recueillait leur clientèle, détermina enfin l'Assemblée à rédiger une Constitution. Arrachée à la lassitude d'un ennemi découragé de son rêve, la République était faite, faite par une Convention royaliste. La République de 1848, acclamée vingt-sept fois de suite par une Constituante enthousiaste, sur les marches du Palais-Bourbon, a été moins vivace que cette enfant mal venue de 1875, sortie du désastre national et du conflit des haines, et durable comme la volonté du destin.

L'expérience était décisive et le devoir des royalistes était clair : soit de suivre leur roi

dans l'ombre, dans le silence d'un passé glorieux; soit de suivre, aux ordres de la France, les trois grands ralliés de la première heure, Thiers, Rémusat, Dufaure. Mais la réalité n'a jamais assez de lumières pour des illusions de sectaires ou de politiciens. Et après cette démonstration suprême de leur impuissance; après les élections de 1876 qui sanctionnaient solennellement l'ordre républicain en envoyant une Chambre républicaine le mettre en action; après cette double défaite de droit et de fait infligée au moment où ils avaient en main tous les avantages que donne la possession du pouvoir matériel, il rouvraient la lutte[1] contre la volonté manifeste du pays et contre l'œuvre même de l'Assemblée qu'ils avaient dirigée, sans avoir même un roi sous la main à offrir au pays en dédommagement de ses angoisses. Pour faire réussir cette entreprise condamnée d'avance, ils n'avaient ni les fautes de leurs adversaires qui n'avaient pas encore eu le temps d'en commettre, ni le prestige des services rendus, ni l'énergie sans scrupules qui

1. Le 16 mai 1877.

va à sa fin à travers le droit et la loi, et divisés contre eux-mêmes, ils redoutaient autant que la défaite une victoire sans objet et sans lendemain, puisqu'il restait toujours trois prétendants pour un seul trône. En vain M. Thiers tombait frappé en pleine lutte : ses obsèques furent la première apothéose de la République. Sa parole, sortant de la tombe avec l'autorité de la mort, enfonçait l'inextinguible vérité dans les intelligences les plus obscures et son ombre gagna la dernière bataille.

Ces années sombres et chargées d'angoisse, 1871 à 1877, sont les plus belles années de la République, et les seules peut-être dont elle ait le droit d'être fière. Elles avaient apporté à la France une chose nouvelle, la notion de la lutte légale. C'est par le seul jeu de la loi, en usant de toutes les ressources qu'elle offre au citoyen pour faire prévaloir son droit, et de celles-là seules, que les républicains avaient su constituer la République et la maintenir. Et de leur côté, les auteurs du 24 Mai et du 16 Mai, dans leur lutte à outrance contre la volonté de la nation, s'étaient arrêtés au bord de l'illéga-

lité. La Constitution et la loi sortaient plus fortes de l'orage, et l'Europe apprit avec étonnement l'existence d'une France digne d'être libre.

II

Mais le 16 Mai avait laissé d'autres fruits plus amers dont nos dents sont encore agacées. Il avait, en exaspérant le présent, envenimé l'avenir. Comme les pères, en 1790, avaient affolé la Révolution par l'intransigeance de leur *non possumus* et l'avaient jetée dans les voies de frénésie, ainsi firent les fils, toutes proportions gardées, pour la République modérée de 1875, cette République de ralliés.

Incapables de s'avouer leur impuissance autant que d'en sortir, ils allaient encore, seize années durant, par leurs retours offensifs, offrir aux violents les prétextes et les

mots d'ordre, en créant l'illusion d'un danger royaliste.

La constitution de 1875 avait mis fin à la question politique. Il fallait passer aux deux seules questions qui pussent désormais intéresser un Français : la question de la défense nationale et celle de la réforme sociale. La première n'était pas pour opérer un classement des partis, car elle n'est point de celles qui divisent ; sur la seconde, au contraire, il y a et il y est inévitable qu'il y ait des différences profondes. C'est la seule question sur laquelle des partis durables et utiles puissent se constituer, et ces différences établissent, à l'intérieur de chacune des anciennes factions politiques, entre des hommes réunis dans le même vote par le culte commun de la forme, des divisions plus profondes que celle de monarchiste et républicain. Néanmoins les partis monarchistes concentrés, unis artificiellement pour un objet contradictoire, les partis républicains concentrés, unis artificiellement pour la résistance à une opposition sans avenir, allaient, seize années encore, se dégrader et dégrader la France dans les colères, les insultes et les coups de

Jarnac d'une querelle déjà réglée. Et si la période qui s'étend de 1877 à 1893 a été si stérile, tandis que celle qui va de 1871 à 1875 a été si féconde, c'est que dans celle-ci on luttait sur des réalités et dans l'autre sur des choses imaginaires, et que cette période de seize années n'a été que la concentration et la lutte de deux mensonges.

Ce mensonge initial a été fécond. Il a organisé la guerre religieuse; il a fait monter au jour des couches de plus en plus violentes de politiciens; il a paralysé tout gouvernement, fait avorter ou transformé en instrument de mal toute réforme, jeté l'anarchie dans la loi l'administration, les mœurs.

Le cléricalisme avait été l'âme du 24 Mai et du 16 Mai. Le parti semi-politique et semi-religieux qui avait déjà perdu la Restauration essayait une seconde fois de faire d'une religion définie un centre ou un organe de gouvernement. L'idée théocratique avait rendu à la coalition monarchique le service de lui donner une unité de façade; c'était un mauvais service: car, si tous les gouvernements sont possibles

en France, gouvernement du club, gouvernement des salons, gouvernement de la caserne, il en est un qui n'y est point possible, c'est le gouvernement de l'Église. La lutte contre la réaction s'était donc faite au cri de Gambetta, cri légitime en 1877 : « *Le cléricalisme, voilà l'ennemi !* » Mais telle est l'inertie intellectuelle des partis que le cri survécut à la lutte et à la victoire, comme une consigne de factionnaire que l'on a oublié de relever. Les partis ont un instinct mauvais de s'acharner sur l'ennemi renversé : ils ne comprennent pas qu'un adversaire vaincu n'en reste pas moins un Français avec tous les droits d'un Français. La lutte légitime contre le cléricalisme agressif continua donc, d'abord contre le cléricalisme vaincu, c'est-à-dire réduit à l'état de pure opinion, puis contre la religion même. On ne se contenta pas de retirer aux universités libres les faveurs d'exception arrachées sous l'Ordre moral à la faiblesse de l'État ; on leur retira le droit de vivre, en frappant d'indignité les congrégations où elles recrutaient leurs maîtres. On enveloppa d'une vague auréole de persécution des hommes et des idées dont l'impuissance avait pourtant éclaté

d'une façon si manifeste. Un système de vexations et d'insultes s'étendit dans trente mille communes de France. Pour quelques indiscrétions de zèle, on chassa en masse et par système les sœurs de charité du chevet des malades, oubliant que le culte de la souffrance n'est pas de ceux qui se pratiquent contre appointements, et que, tant que la société laïque n'aura pas su créer ses Petites Sœurs des pauvres et organiser le don gratuit de soi-même, elle n'a pas le droit de repousser de ses malades la main et le cœur qui s'offrent. La Restauration exigeait de ses fonctionnaires des billets de confession : l'ordre nouveau exigea des siens des billets de négation. Un immense système de délation, dans la presse et le Parlement, créa des incapacités non prévues par la loi contre tout serviteur de l'Etat qui n'avait point donné des gages à la théocratie rouge.

Il y avait dans ce fanatisme plus d'habileté que de fanatisme, et ces deux mots terribles, — *clérical*, *réactionnaire*, — n'étaient que le drap écarlate agité par les politiques pour lancer la foule contre ceux qu'ils voulaient broyer ou intimider. Le danger clérical et le danger

royaliste étaient des instruments de règne qu'il fallait polir avec soin pour qu'ils fussent toujours prêts à servir, et étaient devenus, pour tout un peuple de candidats faméliques, — aspirant garde champêtre, aspirant député, aspirant ministre, — la clef des places, des faveurs, du pouvoir.

L'excitation des luttes passées et la prolongation artificielle de la crise avaient fait monter à la surface du pays, à côté des enthousiastes intolérants et sincères, à côté des opprimés d'hier qui ne savaient pas oublier, des couches avides de politiciens. Il y a, dans toute société, un résidu flottant d'hommes qui ont des appétits supérieurs à leur goût de travail utile. Dans un État réglé, ils se jettent dans des aventures équivoques, qui les conduisent, tôt ou tard, si lâche que soit la trame de justice, dans des filets qui les éliminent pour un temps de la société. Une démocratie encore mal assise offre un milieu admirable pour ces hommes, politiciens dans les corps élus, agitateurs dans les masses.

Tout pouvoir émanant à présent du peuple, il n'y avait que deux moyens de l'obtenir de

lui : c'était de s'adresser soit à son bon sens et à ses bons instincts, soit à sa crédulité et à ses rancunes. La seconde méthode était plus facile et plus à la portée de la masse des candidats. De là cette surenchère folle dans les promesses et dans la calomnie ; de là ces programmes de déception et de haine jetés aux malheureux. De là ces projets de réformes vagues joints à des dénonciations précises, qui permettaient aux extrêmes de tenir à la fois le peuple par l'espérance démesurée et la haine, et leurs rivaux modérés par la terreur. De là ce crescendo de violence, où il n'y avait de sincère que la crédulité redoutable d'un peuple souverain et aveugle. Chacun trouvant toujours au-dessous de lui, dans la lutte pour le pouvoir et la popularité, un concurrent nouveau plus brutal et qui lançait d'une voix plus furieuse les mots de passe magiques, la terreur montait sans cesse de bas en haut et arrêtait les accès de bon sens ou de courage qui traversaient par instant la conscience de ceux qui avaient sur l'heure la responsabilité des destins de la France.

Les droites concentrées, toujours obsédées de leur rêve, se trouvaient d'accord avec l'extrême-

gauche toutes les fois qu'il fallait mettre à terre un ministère aux allures modérées, pensant que le débordement de Satan amènerait enfin l'heure du millénium monarchique. Tous ceux qui essayaient d'enrayer le mal et de gouverner pour la France tombaient tour à tour sous la coalition des extrêmes. Gambetta, large et magnanime nature, le seul qui eût en lui l'étoffe d'un grand politique, aurait pu, en 1878, inaugurer le parti national; il n'osa. Jules Ferry osa voir que le péril était à gauche et le dire; mais il traînait après lui le boulet de l'article VII, qui l'entraîna dans l'abîme. Il fallut venir jusqu'à l'aube naissante du boulangisme pour entendre enfin un président du Conseil déclarer que la droite représentait une partie de la nation. Mais dans la droite, c'étaient les mêmes violences qu'à gauche contre les patriotes réalistes qui sortaient de ses rangs; la droite républicaine de Raoul Duval [1] ne vivait que

1. « Est-il donc si dur, Messieurs, de servir la France comme le suffrage universel entend qu'elle soit servie? Est-il humiliant pour qui que ce soit de s'incliner devant une volonté nationale ferme et persévérante?... Pourquoi serions-nous plus difficiles que nos soldats?... » (Discours de M. Raoul Duval, dans la séance du 6 novembre 1886).

trois mois et mourait avec lui. Ainsi les modérés se trouvaient dans les deux syndicats, dans celui des partis républicains et dans celui des partis monarchiques, étouffés sous la pression des plus violents.

De là l'incapacité où s'est trouvée la France d'organiser un gouvernement durable. Car les modérés terrorisés de gauche, qui auraient pu sans doute constituer une majorité nationale s'ils avaient osé s'adresser ouvertement, à la face du pays, aux modérés terrorisés de droite, perdaient cœur devant les épithètes indignées que déversaient sur eux les purs dans le Parlement, les clubs et la presse. Ils achetaient donc une majorité précaire au prix de concessions toujours renouvelées au radicalisme toujours plus impérieux, et débordé lui-même par des poussées plus violentes d'en bas; et quand leur conscience et leur raison se révoltaient enfin, ils tombaient sous la coalition de l'extrême-gauche et des droites concentrées.

Les majorités artificielles qui ont gouverné depuis 1877 étaient donc nécessairement aussi impuissantes, et pour la même cause, que l'avaient été les majorités monarchiques de

l'Assemblée nationale; car elles étaient composées d'éléments qui ne pouvaient s'accorder que pour des fins de vendetta commune. Elles ont voté avec fracas quelques grandes lois stérilisées ou chaotiques. La loi de l'instruction laïque, légitime en son principe, a été viciée dans la pratique par l'esprit sectaire qui, d'une loi de neutralité protectrice, a fait une arme de guerre contre la foi. La loi militaire a été refaite, moins en vue de porter au maximum la force réelle du pays que de faire une application édifiante du principe d'égalité, de sorte que tous les Français soient assujettis un temps égal à un effort musculaire égal. La loi sur les syndicats, qui devait légaliser le droit des travailleurs à s'associer pour la défense de leurs intérêts, a été envenimée à plaisir pour organiser officiellement la guerre sociale et constituer une féodalité tyrannique au sein de la classe ouvrière. La loi contre l'ivresse a été abrogée de fait, comme une œuvre de réaction, par la liberté de l'assommoir qui a ajouté l'alcoolisme à la liste des droits de l'homme. En retour, les lois où n'étaient engagés que l'intérêt ou l'honneur national ont misérable-

ment avorté dans les bureaux, laissant les questions « vieillir sans mûrir ». La loi sur l'armée coloniale, dont l'absence compromet dans la guerre de demain soit nos colonies lointaines, soit nos frontières françaises, cette loi réclamée, dès 1882, par des patriotes clairvoyants, à la veille des aventures au Tonkin, va de la Chambre au Sénat, du Sénat à la Chambre, et chaque mois de retard est payé du sang de quelques centaines d'enfants déportés là-bas. Depuis dix ans que le Sénat a voté le huis clos des exécutions capitales, pas une Chambre n'a encore trouvé le temps et l'énergie de ratifier cette mesure d'hygiène qui supprimerait une des hontes de nos villes et enlèverait au crime un de ses prestiges.

Le même vice radical qui rendait le gouvernement incapable de faire ou de bien faire les lois nécessaires le rendait impuissant à appliquer celles qui existent, car il ne pouvait les appliquer qu'en frappant les hommes dont il est le prisonnier, ou leur clientèle proche ou lointaine. Il devint de jurisprudence que pour tout crime de droit commun, commis au nom d'une revendication radicale ou sociale, l'am-

nistie s'impose. L'ouvrier mineur sut qu'il pouvait massacrer ses ingénieurs pour quelques années de prison, avec présidence d'honneur dans les meetings. Tous les excès d'en bas trouvèrent des tolérances en haut, parce que tout le pouvoir plongeait par des racines plus ou moins profondes dans les affolements d'en bas. Les mots sacro-saints « liberté de réunion », « liberté de presse » livrèrent à qui voulait, à la face du Code pénal, l'honneur, le repos, la vie des individus et de classes entières. Les meetings furent le prêche du massacre, et une presse de chantage, de meurtre et de tolérance s'ouvrit pour l'exploitation de tous les vices. Dans cette universelle déliquescence, que l'anarchie politique n'a point créée, mais qu'elle accélère, l'anarchisme de la dynamite n'est qu'un symptôme, le plus brutal, mais non le plus profond ni le plus continu.

Devant toutes ces forces de dissolution conjurées, la France serait depuis longtemps tombée en poussière, n'était que deux puissants protecteurs veillaient sur elle : en face d'elle l'Allemagne en armes, au-dessus d'elle la France éternelle.

Car c'est la pensée de l'Allemagne qui durant ces vingt ans a tenu la France debout. Et si cette pensée était assez efficace pour agir sur la France et sur les partis même, c'est qu'en dépit des apparences, en dépit du cri des factions se mettant l'une l'autre hors la patrie, l'unité nationale était encore vivante, était la seule chose qui fût encore vivante dans toutes les fibres du pays. La volonté profonde de la France de ne point mourir, de ne point déchoir, et non seulement d'avoir comme les nations sa part de vie au soleil, mais de rester, dans l'avenir comme dans le passé, une des forces directrices de l'humanité, restait le moteur sourd et infaillible qui la dirigeait, droite et debout, à travers les voies étranges où la traînaient ses guides aveugles. Ainsi, parmi ces agitations de Pygmées où elle semblait résignée à s'éteindre, se dressait la France éternelle, celle d'hier et de demain, faite de son ciel clair et de sa terre féconde; faite des richesses accumulées, en travail, en gloire et en idéal, de soixante générations d'ouvriers, de soldats, de penseurs; faite du reflet de son épée et de l'écho de sa parole, portés aussi loin qu'il y a

des hommes. C'est là un héritage qui ne se détruit pas en six mois de défaite et vingt ans de fièvre, et que l'héritier même n'est point le maître de décliner ou de gaspiller, car c'est l'héritage qui tient l'héritier, quoiqu'il en ait et qu'il en pense, fût-il le peuple souverain. C'est là la France immanente dont nos agitations folles et changeantes ne sont que les modes fugitifs et sans empreinte : seule grande réalité durable, invisible et toujours présente, présente en chaque Français, en ceux qui nient la patrie comme en ceux qui l'affichent, et vers qui tous les fronts se tournent aux heures d'angoisse. C'est elle qui, sous M. Thiers, en deux ans, a refait le pays. C'est elle qui a fait accepter du pays, sans un mot de plainte, des servitudes militaires et financières dont la seule idée, il y a trente ans, eût fait sortir de terre les pavés. C'est elle qui, dans sa politique étrangère, a donné à la France une continuité qui semblait impossible, a continué le duc Decazes par Gambetta, Gambetta par Ribot, Ribot par Develle. C'est elle qui, aux heures de crise, arrachait un éclair de sagesse à la démence des partis et inspirait à tous, même

aux patriotes de la rue et aux irresponsables de la presse, un silence qui n'est pas l'oubli, devant les défis de Bismarck et les insultes d'un Tisza même. C'est elle enfin, c'est cette certitude de vie et d'avenir, cette volonté et cet instinct d'accomplir son devoir et sa destinée, qui inspirent les millions de travailleurs obscurs, les masses profondes qui n'entendent rien à ces mots diaboliques de légitimiste et de radical, d'orléaniste et d'opportuniste, de bonapartiste et de socialiste, et ne comprennent que ce mot de France, qui est à la fois un idéal national et un idéal humain.

Telle était la patience du pays qu'il fallut dix ans d'un néant bruyant et honteux pour le lasser enfin et amener l'explosion du boulangisme.

Il y a dans toute maladie qui guérit des crises répugnantes et salutaires: tel fut le boulangisme. Ce triste drame dont nul ne sortit la tête haute, ni les vaincus, ni les vainqueurs, fut la condamnation décisive et sans appel de tout ce qui se faisait en France depuis dix ans. Le mouvement effrayant qui portait

au pinacle, à la face de l'Europe railleuse, un prétorien vulgaire, sorti de l'antichambre des radicaux, protégé de trois monarchies, avec des blanquistes pour gardes du corps, n'était que le haut-le-corps du pays jetant son dégoût aux politiciens par un d'entre eux. Ce n'est pas à la République que le pays en voulait, mais aux anarchistes de gouvernement. Sitôt que le danger boulangiste eut vaguement éclairé ses adversaires et que le pays crut sentir dans la République une main plus sûre d'elle-même, le boulangisme s'évanouit. Le pays n'avait pris Boulanger que faute d'un Washington, et il ouvrit un nouveau crédit à la République parlementaire.

La chute du boulangisme avait montré la puissance intime de la République, sans changer la proportion des partis ni les éclairer. Les élections antiboulangistes de 1889 laissèrent une droite royaliste, assez forte pour constituer avec les radicaux, une fois de plus, des majorités de destruction ; et les vieux errements allaient reprendre, puisque nul parti n'avait su ni faire son examen de conscience ni se réformer, les opportunistes toujours

aussi faibles, les radicaux toujours aussi arrogants, les monarchistes toujours en embuscade. Nul n'avait su prendre dans l'aventure boulangiste sa part de responsabilité et de honte. Il fallait donc que la volonté du pays, que ses guides refusaient de comprendre, leur fût interprétée du dehors.

Or, il y avait en Europe deux grands pouvoirs, souverainement conservateurs, qui avaient besoin de la France : c'étaient le pape de Rome et le tsar de Russie.

Le pape Léon XIII, l'intelligence la plus large et la plus sereine des conducteurs d'hommes de ce siècle, mis au-dessus des préjugés et des rancunes de ses lieutenants par l'immensité dans le temps et l'espace de son empire immatériel, jugeait la crise, non comme un sacristain ou un député, mais comme chef d'Église et comme guide de religion ; comme successeur de saint Pierre et comme interprète de Jésus ; comme responsable envers l'Église catholique de la continuité de ses destinées temporelles, et envers l'Esprit de la permanence d'une des formes les

plus efficaces et les plus souples qu'ait revêtues dans le temps la force divine qui est dans l'homme. Il comprit comme chef d'Église que la royauté, en se couvrant de l'Église, l'entraînait dans sa caducité ; et il sentit comme guide de religion que, dans un pays tel que la France, incroyant et idéaliste, l'Église peut agir pour le bien sur ceux-là même qui vont ailleurs, si elle reprend l'âme de l'Évangile et redevient religion de l'Esprit. Après dix ans de recueillement et d'attente, sur un signe du Souverain Pontife, les Pères Blancs du Sahara, aux accents de la *Marseillaise,* annoncèrent à l'Europe monarchique et à l'Église le droit divin de la République [1]. Ni les cris de colère des royalistes et les outrages des radicaux, ulcérés de voir s'échapper de leurs mains, les uns leurs armes et les autres leur proie, ni l'insurrection d'un clergé rebelle, ni les défiances des modérés n'arrêtèrent cette volonté lente, éclairée de certitude; et de ces lèvres de vieillard, si faible qu'il ne semblait plus de ce monde, tombait par intervalles quelque parole

1. Le 12 novembre 1890.

calme et invincible comme le destin, qui venait de plus loin encore que jadis la parole d'outre-tombe de M. Thiers et qui lentement étouffait toute résistance : car ce n'était pas la voix d'un homme, mort ou vivant, c'était la voix de la nécessité infaillible.

D'autre part, la géographie, qui a donné à la France et à la Russie le même voisin redoutable, les appelait, depuis longtemps, à envisager ensemble la perspective d'un danger commun. L'antipathie intérieure des deux régimes balança des deux côtés, durant deux siècles, la crainte d'un péril encore lointain. La paix de Francfort fit la lumière. La Russie germanophile de 1870 nous sauvait cinq ans plus tard. Devant la puissance illimitée de la triple alliance, c'est-à-dire de l'Allemagne, la Russie comme la France n'avait qu'un allié éventuel contre les surprises du dehors. La constatation si simple et si naturelle de cette communauté d'intérêt sur une grave question étrangère ne pouvait pourtant se faire tant que la destinée de la France restait voilée. Le tsar, comme le pape, vit clair sous ces voiles; il vit qu'il n'y a qu'une réalité en France, une

réalité inéluctable, aujourd'hui comme demain, et la *Marseillaise*, écoutée à Cronstadt par le petit-fils de Nicolas, debout, tête découverte, prouva une seconde fois aux plus prévenus qu'il faut bien qu'ils prennent leur parti d'une République française, puisque Tsar et Pape s'y résignent.

La campagne de Panama, dernier retour offensif du boulangisme monarchique, effraya le pays sans troubler sa volonté. Des justiciers trop étranges l'avaient menée pour qu'elle pût aboutir soit à un exemple légitime, soit à une réaction politique. L'opinion obsédée enveloppa dans une même et suprême indifférence accusateurs et accusés, croyant à tout et ne croyant à rien. Le scandale qui devait tout remettre en question ne fit que précipiter la solution qui tardait : et le pays, pressé d'en finir, envoya une majorité républicaine assez forte pour n'avoir plus à craindre les coalitions révolutionnaires des extrêmes. Ainsi tout tournait au profit du gouvernement nécessaire : une partie des monarchistes s'inclina devant la volonté du pays, le clergé se courba

devant celle de son chef, et le tsar envoya ses marins à Paris. La République avait fait tenir en ces vingt années assez de tempêtes, de désastres et de scandales pour marcher de pair avec les plus vieilles monarchies.

III

L'excès du mal a enfin amené, non pas la guérison, mais le désir de guérir. Vingt années de l'existence nationale ont été gâchées sur des questions de forme. Il est temps de rentrer dans la réalité.

Les élections de 1893 sont un premier pas dans cette voie. En ébranchant largement la droite royaliste et la gauche radicale, elles ont fourni les éléments d'une majorité homogène, d'un parti national. La Chambre nouvellement investie et les hommes auxquels elle a délégué le pouvoir seront jugés et seront traités par la France selon le degré d'intelli-

gence, de patriotisme et d'énergie qu'ils auront mis à concevoir, à vouloir et à réaliser la constitution de ce parti national, dont le seul nom prononcé fit la fortune de Boulanger. L'année qui vient sera donc décisive : elle décidera si cette œuvre nécessaire se fera par l'action du régime parlementaire, tel qu'il est organisé à présent, ou si la nécessité doit chercher une autre voie.

La bombe Vaillant a formé une majorité gouvernementale. Mais c'est là un de ces incidents d'audience qui, de leur nature, sont rares et qui ne suffisent pas à faire durer un parti. Le parti national ne peut limiter son ambition à lutter contre l'anarchisme de la dynamite. Son objet est de refaire l'unité morale de la nation.

Ce parti, s'il arrive à se constituer, trouvera en face de lui trois partis d'opposition organisés : le parti royaliste, le parti radical et le parti socialiste. De ces trois partis, un seul répond à une réalité, le dernier.

Le parti royaliste, en effet, ne tient plus que par le cœur à un rêve qu'il sait irréalisable :

il n'y tient plus par l'espérance. Sans doute, il peut arriver des heures graves où la République recourra de nouveau à la dictature[1], si elle ne trouve pas, dans le jeu normal de ses institutions, les forces d'énergie concentrée que réclamerait un danger suprême dans la rue ou à la frontière : mais il n'est pas imprudent d'affirmer que ce n'est pas dans le principe dynastique, s'adressât-elle à un prince, qu'elle cherchera cette condensation de force ; car le principe dynastique est épuisé et rien ne le fera revivre, pas même la victoire dans les plaines de Turckheim. Et s'il reste dans le Parlement un parti royaliste intransigeant, il n'importe : ce parti, impuissant à détruire, sera réduit par son impuissance à la glorieuse nécessité de n'être plus que le dépositaire d'un idéal. Il peut se faire encore un beau rôle : celui de témoigner des vieilles traditions d'honneur, de probité, de courtoisie française devant la société mêlée que la démocratie envoie trôner au Palais-Bourbon.

1. Dictature du Comité de salut public en 1793 ; de Cavaignac en juin 48 ; de Gambetta en 70-71 ; et, jusqu'à un certain point, de M. Thiers en 71-73.

Le parti radical, puissant par l'audace et le talent de parole de ses membres, subit enfin à son tour le sort qu'il a si longtemps infligé aux modérés asservis. Voyant la patience de leurs timides alliés près de se lasser, les radicaux ont commis l'heureuse erreur de prendre les devants d'une rupture qui peut-être eût fait reculer comme toujours au dernier moment la faiblesse opportuniste ; ils ont dénoncé la concentration républicaine ; ils se sont jetés à la tête des socialistes ; et leurs alliés nouveaux, moins nombreux, moins doués, mais âprement résolus et appuyés sur la terreur des comités électoraux, les tiennent comme jadis eux-mêmes tenaient les opportunistes. Le parti radical peut bien fournir aux socialistes des formules, des mots, des épigrammes : il est incapable de les guider et les diriger, il doit les suivre : car ils ont un programme, et lui n'en a pas. Il ne peut affirmer sa personnalité propre que par des variations sur le jeu puéril de la revision et les cris usés de : *Sus au Sénat ! Sus aux curés !*

Cela ne suffit pas. Il faudra que les radicaux aillent jusqu'au bout du socialisme révo-

lutionnaire, ou qu'ils périssent sous l'excommunication des comités. Ils périront.

Le grand fait dans les élections de 1893, à côté de la victoire des républicains modérés et de l'effondrement moral des radicaux et des royalistes, c'est la constitution d'un parti socialiste qui, différent de celui de 1848, sait ce qu'il veut.

Ce parti nouveau est une force, parce qu'il représente, bien ou mal, une réalité terrible, la misère. Comme porte-voix officiel de la misère, il aurait pour alliés naturels, s'il avait su comprendre la grandeur morale de son rôle, avec l'amertume des uns, la pitié des autres et la conscience même des jouisseurs. Mais deux choses jusqu'à présent le frappent de stérilité, les deux choses mêmes qui font sa force de propagande : c'est un parti de doctrinaires, et c'est un parti de révolution.

La majorité des socialistes parlementaires de 1893 est collectiviste. L'idée de collectivisme, c'est-à-dire de l'État seul capitaliste et seul patron, est une idée simple, intelligible, et dont on peut concevoir la mise en pratique

après un nombre suffisant de Révolutions et de Terreurs. Mais avant d'imposer à la nation cette redoutable expérience, les cérébraux du collectivisme n'ont pas songé à se demander s'ils sont sûrs que leur solution, fût-elle réalisée du jour au lendemain, en un coup de baguette, amènerait cette harmonie sociale annoncée. Le collectivisme réalisé peut-il être autre chose qu'une déception profonde pour le travailleur si l'État est fort, ou un danger continu pour l'État si l'État est faible? Car le devoir de l'État-patron sera d'exploiter son monopole au profit de la communauté, non au bénéfice de ses seuls ouvriers, comme il fait dès à présent pour les postes et les télégraphes; et, d'autre part, toute question de travail devenant, dans le collectivisme, une question d'état, les barricades remplaceront la grève, et des gouvernements seront renversés pour des querelles de contremaîtres. Tant que M. Guesde et M. Jaurès n'auront pas dissipé ces doutes et d'autres, ils ne peuvent raisonnablement espérer le triomphe de la doctrine par les voies de la persuasion légale.

Aussi n'est-ce point de là que les socialistes

l'attendent. Ils ont un dogme, le dogme révélé par Karl Marx: or, un dogme se suffit à lui-même; il ne se démontre pas, il s'affirme, en attendant qu'il s'impose, par le bûcher ou par la guillotine, suivant la religion. De là toute cette organisation de guerre civile; de là la grève, ce suprême recours de l'ouvrier opprimé, devenue, aux mains des meneurs, une arme offensive, à manier en permanence, à droit ou à tort; de là ces plans de grève universelle, qui doivent conduire au bonheur de tous par la ruine de tous; de là ce mélange de présomption doctrinaire et d'égoïsme insondable de ces députés bien payés et bien nourris qui condamnent vingt mille hommes à trois mois de faim et de misère, au nom d'une doctrine qui n'est qu'une doctrine. Car il faut soulever les conflits, souffler le mécontentement ou l'envenimer, exaspérer les partis, faire couler le sang, pour amener l'état d'esprit qui rend possible une révolution, puisque c'est sur la révolution seule que l'on peut compter pour organiser, par la spoliation des uns, l'extermination des autres et le despotisme de fonctionnaires incorruptibles, bien choisis par

les comités, la félicité et l'harmonie universelle.

Le socialisme parlementaire n'a pas compris sa tâche : porter la plainte sincère du pauvre devant le pays, exposer au grand jour ses griefs, ses souffrances et ses vices, éveiller autour de lui dans la conscience nationale les voix de justice et de pitié. Il a mieux aimé rouler dans l'ornière politique et risquer de défaire la nation en faisant du prolétaire un État dans l'État. Il s'est laissé envahir par les politiciens qui vivent de discorde et par les doctrinaires qui vivent de formules; les uns faisant aujourd'hui de la misère un tremplin pour le pouvoir, comme ils faisaient hier du danger clérical ou monarchique, les autres opposant une doctrine de pédant haineux à une doctrine de pédants satisfaits. Il s'est ainsi condamné à chercher la guérison de la misère dans un accroissement de misère : et il va poursuivant un leurre par la force, perdu dans la contemplation d'une théorie que tout le sang des barricades ne parviendra pas à féconder.

Le socialisme révolutionnaire n'a pourtant pas été stérile : il a un fils bâtard, l'anarchisme.

On ne prétend pas identifier l'anarchisme doctrinal au socialisme doctrinal, l'anarchisme de M. Elisée Reclus au socialisme de Benoît Malon. Il est bien clair qu'anarchisme et socialisme sont théoriquement les deux antipodes, l'un ne reconnaissant que le droit de l'individu et l'autre celui de la société, l'un formant l'extrême-gauche du libéralisme, l'autre l'extrême-droite du principe d'autorité. Il est clair aussi que le jour où la société se referait sur le plan Guesde, les anarchistes se tourneraient contre elle avec une fureur double, car ce n'est pas pour entrer dans la caserne collectiviste qu'ils font sauter les murailles de la société moderne. Le socialisme a donc le droit de dire qu'il n'a pas de pire ennemi que l'anarchisme. Mais quand il part de là pour repousser la responsabilité des crimes anarchistes, il s'abuse sur lui-même; car un parti qui revendique le droit et proclame l'intention de réaliser sa doctrine par la force, qui dénonce des classes entières aux fureurs

du peuple et de la révolution à venir, qui encourage, justifie, amnistie tous les attentats collectifs commis pour la destruction de la société présente, ce parti ne peut répudier les attentats isolés, commis à la même fin. Ce qui arme directement la main de l'anarchiste, ce n'est pas la Salente idéale rêvée par des saints déséquilibrés, c'est le prêche sanglant du clubiste, du journaliste, du député révolutionnaire : l'anarchiste à la dynamite est un socialiste révolutionnaire, las d'attendre. De là l'embarras du socialisme devant ces exploits : le premier jour il frémit et flétrit le crime ; le second jour il l'explique ; le troisième jour il le rejette sur la société et en triomphe. Tant que le socialisme n'abjurera pas les voies révolutionnaires, tant qu'il restera un parti d'illégalité et de violence, du fond des masses qu'il chauffe au rouge sortiront toujours les frénétiques. Il pourra renier l'anarchisme du bout des lèvres et par instants du fond du cœur : par-dessus la barrière théorique, le frère ennemi lui tend sa main sanglante.

IV

Reste le parti national avec ce programme : faire la paix politique, religieuse, sociale.

La paix politique est faite, en dépit des hommes, par la victoire définitive de la République. Le spectre royaliste est allé rejoindre dans les accessoires historiques le spectre rouge de Romieu. Laissez dormir le danger monarchique, qui ne peut plus rendre de service à personne, pas même aux radicaux. Sur toutes les grandes questions de défense nationale, de conservation et de réforme sociale, les royalistes, divisés des républicains par le

seul souvenir historique, ont place, le jour où ils voudront, dans la grande majorité nationale.

Pour assurer et maintenir la paix politique, il suffit d'écarter les questions dangereuses et oiseuses où se complaît le byzantinisme radical, et tout d'abord la revision.

Le radicalisme s'imagine, ou veut s'imaginer, que tout sera sauvé quand le Sénat sera supprimé ou, ce qui revient au même, sera nommé par le même corps électoral que la Chambre. Le jour où le Sénat ne sera plus qu'une doublure de la Chambre et reflétera au même degré les impressions au jour le jour du pays, ses sautes de vent d'enthousiasme ou de panique, malheur à la République! Plus de garde-fou autour de la Chambre populaire : tous les quatre ans le sort de la France, avec ses lois et sa constitution même, est livré au hasard des paniques électorales, et le peuple souverain n'a plus de recours contre ses propres égarements que dans la seule insurrection. Si la revision se fait un jour, elle se fera pour renforcer le Sénat, non pour l'affaiblir; pour en faire la représentation plus fidèle des forces,

des intérêts, des instincts permanents de la France. A ce prix est la sécurité de l'avenir.

Le pays veut la paix religieuse. Il faut que le député Homais comprenne que l'État peut laisser en paix l'Eglise sans s'asservir à l'Église. Peut-être un jour viendra où l'Église, à la fois atteinte et fortifiée par les lois militaires, qui ne lui laissent qu'un personnel réduit mais d'élite, demandera ou acceptera la liberté dans l'État libre. Mais la séparation, tant qu'il ne se trouve pas pour la réclamer une minorité catholique, ne peut être qu'une persécution de sectaires: c'est pour cela que les radicaux la réclament, et c'est pour cela que le parti national la repoussera. Elle ne doit pas être le premier mot d'une guerre de conscience, mais le dernier mot d'un traité de paix.

Établir la paix politique, établir la paix religieuse sont choses relativement aisées. Rétablir ou préparer la paix sociale, voilà la tâche sacrée et redoutable.

Le parti national n'apporte pas la formule magique de la question sociale : il sait qu'il

n'y en a pas; que nulle solution ne peut fixer une matière qui est en mouvement perpétuel, des rapports qui ne sont pas les mêmes deux instants de suite : la question sociale doit être résolue chaque jour à nouveau. Mais il essaiera ce que le socialisme devrait faire et ne fait pas : organiser la lutte, non contre la société, mais contre la misère.

Supprimer la misère, nulle loi humaine ne le peut : car elle coule de sources que nulle loi ne saurait fermer : le vice du riche, qui veut être plus riche et ne sait plus que pour une part de sa richesse il n'est qu'un dépositaire responsable devant la conscience, — jadis on disait devant Dieu; le vice du pauvre, imprévoyant, emporté, crédule, qui ne sait pas qu'imprévoyance, emportement, crédulité sont des maîtres plus durs que tout maître; le vice des choses, avec la maladie, le chômage, la vieillesse, la férocité des accidents.

Le vice de l'homme, riche ou pauvre, ne peut se guérir que du dedans; et, par là, la réforme sociale est, avant tout, une réforme morale. Il faudrait, au lieu de ces récriminations entrecroisées du riche au pauvre, des

voix de riche disant au riche tout son devoir, des voix de pauvre disant au pauvre tout son devoir. « Les hommes qui feront l'avenir ne seront pas de petits hommes disputeurs, raisonneurs, insulteurs, hommes de parti, intrigants, sans idéal ». En attendant que viennent les hommes de puissante bonté qui éveilleront le devoir dans la conscience paresseuse des heureux et l'éclaireront dans la conscience obscure des souffrants, ceux qui, à quelque degré, détiennent une parcelle du pouvoir et de l'exemple, du président du Conseil au dernier maire de village, du propriétaire de mine au député socialiste, seront jugés devant la France par ce qu'ils auront fait pour atténuer les conflits et les haines et enrayer certaine production artificielle de la misère. A eux donc de pacifier la lutte économique, en écartant les entrepreneurs de la guerre civile; d'intervenir entre le capital et le travail, non comme entre des ennemis nés, à contenir ou à assujettir l'un à l'autre, mais comme des associés condamnés à s'entendre; de créer autour d'eux, par l'ascendant du bon vouloir, l'état d'esprit qui fait de l'arbitrage le recours naturel des

partis; de les assoupir enfin aux transactions nécessaires par lesquelles seules se fera la transformation de la société, lente, continue, durable.

Mais la misère produite, la misère qui est là, la misère née de causes inévitables et fatales, maladie, froid, chômage, accidents, vieillesse, que faire contre elle? L'État doit-il, peut-il être l'universel secoureur? Suffit-il de puiser dans le budget, c'est-à-dire dans la poche du travailleur, pour soulager toutes les misères et établir la paix sociale? L'État peut-il avoir de la charité pour le riche, de la prévoyance pour le pauvre? Peut-il concentrer dans ses guichets tout ce qu'il y a d'âme dans ce pays, répartir par la loi et percevoir par ses agents la quotité de cœur de chaque citoyen? « Oui », s'écrient les socialistes. « Oui, répète plus timidement le gouvernement; car il faut faire quelque chose ». — « Non », répond la réalité. Le don de l'État, fût-il égal à l'immensité de la misère; sût-il aller où il faut et ne pas s'égarer sur les indignes ou dégénérer en instrument électoral; fût-il à l'abri des accidents budgétaires ou politiques et des varia-

tions législatives; n'eût-il pas pour premier effet, pour seul effet certain d'accroître le malaise général par l'accroissement de l'impôt et la quantité de misère par le découragement de la charité individuelle: la paix sociale n'y gagnera rien, pas une rancune n'en sera touchée. Le percepteur derrière son guichet est un mauvais agent de fraternité. Où le don ne vient pas du cœur, rien n'a été donné, rien n'a été reçu.

La vérité est dans la formation d'un nombre infini d'associations entre-croisées, — nationales, provinciales, communales, — alimentées par les souscriptions des membres, par le revenu des syndicats, par le don libre et indéfini des bienfaiteurs, et qui porteront, à travers tous les groupes sociaux et sur toute l'étendue du territoire, le secours que chaque mal réclame, donnant au malade le médecin, au vagabond un asile, à l'invalide le pain quotidien que le Père Céleste ne lui donne plus, à toute souffrance un secours et un conseil, de sorte que la misère, ne se sentant plus perdue dans l'indifférence des hommes, perde quelque chose de son amertume. Il y a dans ce pays

assez de cœur pour faire de la fraternité autre chose qu'une devise sur le mur de nos casernes. Il y a dans le peuple assez de bon sens latent et d'énergie virile, et dans une partie de nos heureux une inquiétude suffisante de se faire pardonner leur bonheur mondain pour que les uns et les autres sortent de leurs colères stériles ou de leur indifférence coupable et fassent leur devoir pratique le jour où on leur dira comment le faire. L'œuvre est immense et longue et demande une armée, non de fonctionnaires, mais de volontaires.

Le projet d'une caisse de retraites pour les vieillards, déposé jadis par M. Constans et repris par la Chambre nouvelle, posera bientôt la question en termes clairs et pressants. Car, sur ce projet, inspiré par une pensée de justice sur laquelle tous les cœurs s'accordent, se livrera la première bataille décisive entre le socialisme d'État et le socialisme libéral, entre la fraternité bureaucratique et celle du cœur et du devoir.

Ce projet assure le repos des derniers jours de l'ouvrier par la contribution de l'ouvrier,

du patron et de l'État, poursuivie durant trente ou quarante ans; mais il suppose que l'ouvrier n'errera jamais d'atelier en atelier, qu'il n'y aura pas d'interruption dans son versement, que le patron ne prélèvera pas sur le salaire de ses hommes le montant de la cotisation à lui imposée : qu'il n'y aura jamais de guerre, de révolution, de déficit; que l'État trouvera toujours, chaque année, les millions de sa part de contribution et une majorité prête à les voter; qu'il se retrouvera sans erreur et sans fraude à travers les montagnes de paperasses et les armées de fonctionnaires nécessaires pour suivre la trace et l'histoire de chaque centime déposé. Ce projet pourra être voté, car tout se vote. Mais il est à craindre qu'on ne reconnaisse bien vite qu'on n'a voté qu'un expédient politique, gros de dangers et de déceptions pour le lendemain, et non la solution d'un problème social. Le gouvernement français saura-t-il prendre le grand rôle qui tenta un instant la noble ambition de Guillaume II, mais où il échoua *parce qu'il était l'État* et ne sut pas s'adresser aux forces vives de sa nation? Aura-t-il le courage de s'opposer à une géné-

rosité sèche et ruineuse, illusoire et aveugle, et de demander à la seule fraternité nationale ce qu'on veut tirer de l'impôt stérilisant? Il comptera le nombre de millions qu'il faut pour donner le morceau de pain quotidien aux milliers de travailleurs qui, après un demi-siècle de labeur, meurent de faim et n'ont point d'espoir. Il calculera le capital nécessaire pour assurer à tout jamais, dans la suite indéfinie des années de France, le sort de ce premier ban des invalides du travail; et il demandera le fonds inaliénable de cette caisse sacrée à une immense souscription nationale, où se mêleront le million du millionnaire et le denier de la veuve.

Ce jour-là, un mot d'ordre fécond aura été donné, qui se répercutera dans toutes les avenues de la misère et de la pitié; et quelque chose comme un rayon de paix descendra dans les derniers cercles de l'enfer social.

M. CLARETIE, OU L'OPTIMISME[1]

M. Claretie nous disait l'autre semaine :

« A celui qui lui eût osé dire *Finis Galliæ !* M. Cuvilier-Fleury eût répondu que la France est immortelle, qu'on n'est pas nécessairement une grande nation parce qu'on est l'effroi du monde, que le sort des armes est journalier et que la fortune peut redevenir fidèle ; que le livre d'un poète ou la découverte d'un savant montrent encore à l'humanité la vitalité de notre génie, et que cette fin de siècle aura vu

1. Réception de M. Claretie à l'Académie française.

aussi des conquêtes françaises, non pas signées avec du sang, mais faites de gloire sans taches. Non, on ne saurait dire : *Finis Galliæ* ! lorsque l'étranger traduit nos volumes, applaudit notre théâtre, salue ou imite nos œuvres d'art... »

L'optimisme est une belle chose et la foi est une puissance. Un peuple décidé à vivre, vivra. Mais au nom du ciel, monsieur Claretie, ne nous donnez pas vos raisons d'espoirs : elles sont trop désespérantes.

Oh ! certes, vous avez raison, ce n'est pas parce que nous sommes des vaincus qu'il faut s'asseoir dans la poussière en murmurant : *Finis Galliæ !* Ce n'est pas parce qu'un Prussien a paradé sous l'Arc de Triomphe qu'il y en a, à l'heure présente, qui doutent de l'avenir. Napoléon avait bien ceint l'épée de Frédéric à Potsdam, Sedan n'est pas plus écrasant que Iéna, et le va-et-vient de la victoire peut recommencer bien des fois encore entre Berlin et Paris. Il n'y a de défaite écrasante que celle qui laisse couler l'honneur de sa blessure ; et la défaite de la France, Dieu merci, a eu des lauriers aussi beaux que la victoire.

Non, ce cri de *Finis Galliæ !* ce n'est point du champ de défaite qu'il se lève, ce n'est point de Reischoffen, ni de Sedan même et de Metz trahi ; ce n'est point de Châteaudun en ruines, de Paris affamé, de l'Alsace-Lorraine opprimée : il sort de chaque ligne de ces romanciers admirés, de ces dramaturges acclamés, de tous ces inconscients illustres qui nous versent le poison dont s'enivrent les peuples qui consentent à finir.

Oh ! le symptôme de mort, ce n'est point l'acharnement des partis, la démence des gouvernements, l'égoïsme des hautes classes, l'affolement et la brutalité des basses : tout cela n'a rien de bien neuf et n'aurait rien qui puisse effrayer si l'on sentait dans le monde des idées, dans le monde qui crée l'opinion et les mœurs, une force de santé et de vie. Non, s'il y en a qui doutent, c'est devant ces « conquêtes pacifiques » que vous glorifiez, devant ces romans que l'étranger traduit et devant ce théâtre qu'il applaudit.

Qui donc oserait pousser le *Resurgat !* tant que la partie la plus puissante de l'élite française, — celle qui par le roman et le drame,

s'adresse de la façon la plus retentissante au peuple de France, celle qui fournit le pain intellectuel à ses hommes et à ses femmes, à ses jeunes gens et ses jeunes filles, ne saura que remuer la pourriture morale; tant qu'il n'y aura pour elle qu'un monde, celui des filles et de leurs souteneurs, celui de la prostitution et de l'adultère; tant que la littérature entière, — du moins celle qu'on lit, celle qui agit, celle qui procure réputation, gloire et fortune, — ne sera qu'un égoût; tant que le talent nouveau, pour se faire jour, n'aura qu'à imaginer quelque combinaison nouvelle de l'infamie humaine, ou quelque maniement d'ordure plus hardi. Tout le talent verse là parce que là est le succès et la gloire facile. C'est une course au clocher de l'ignominie, où les délicats, entraînés à leur tour, disputent le prix aux brutaux, et entre l'Homère de l'assommoir et les Catulle de boudoir, Pétrone, même assisté des lumières de Néron, son maître, ne saura à qui décerner la palme.

Ils nous répondent: « Que voulez-vous? Nous sommes ce que fait le siècle: nous reflétons ses mœurs, nous ne le créons pas ». — Vous êtes

trop modestes ! Vous êtes en avance sur la corruption de la France. La France ne vous a pas encore rejoints : mais vous êtes en voie de la faire à votre idéal. A force de lui montrer dans vos héros et vos héroïnes que l'homme n'est qu'une brute lascive, que la raison et le devoir ne sont que des conventions, qu'il n'y a qu'un droit, — l'appétit, et qu'une force, — la force, vous créez une génération nouvelle, celle qui épanouit sa double fleur, le *Pradisme* chez les brutaux, et chez les raffinés, le *Chambigisme*.

Et cette philosophie descend dans le prétoire et inspire ceux qui ont dans la main l'honneur et la vie des Français. Partout où douze jurés sont réunis, plane l'Évangile de pitié infinie pour toutes ces victimes de la fatalité de la passion, qui déshonorent et qui tuent. De là ces verdicts effrayants qui font rougir la conscience française ; de là le sens social oblitéré ; la société devenue légalement un troupeau de brutes irresponsables ; le code pénal abrogé et remplacé par ces deux axiomes :

« Prends l'honneur de qui tu veux et prenne ta vie qui voudra ! »

Ah ! trop aimable monsieur Claretie, si nos

romans et nos drames sont traduits et imités à l'étranger, si la Belgique naturaliste se tourne avec piété vers la France et si Zola éclipse Tolstoï en Russie, comprimez les élans de votre fierté patriotique. Vous qui dans vos œuvres avez toujours gardé la dignité de votre profession, mais qui devez trop bien connaître ce qu'est le roman et le drame moderne, pratiqué par des illustres parmi vos confrères, vous comprendrez que ce ne sont pas là les « conquêtes pacifiques » qui nous consoleront de nos défaites. Il y avait plus d'espoir et d'honneur dans l'effondrement de 71 : il y avait l'honneur de la lutte héroïque, il y avait l'espoir de la régénération et des tâches stoïques acceptées. A présent, où est l'honneur? Et que devient l'espoir? Ah! si ces gens de lettres avaient su ce qu'ils pouvaient pour la France et s'ils l'avaient voulu! Dans ce pays qui déjà au temps du vieux Caton estimait avant tout deux choses, un beau coup d'épée et un mot bien dit; dans ce pays où, rien n'ayant encore remplacé les religions mortes, il n'y a plus de maître qui puisse enseigner la foule et parler avec autorité, il restait une seule puissance morale,

la parole; la seule devant laquelle tous s'inclinent en France, qu'ils le sachent et le veulent, ou non; la seule qui pût quelque chose pour le salut moral du pays. Tous l'attendaient, le peuple, la bourgeoisie, la vieille noblesse: — le peuple, ce pauvre peuple de France, de cœur si ardent, foyer inextinguible de dévouement le plus prêt qui soit dans le monde à mourir pour un idéal, mais trop aveugle pour savoir lequel, et rejeté en proie aux rôdeurs de barrière de la politique; — la bourgeoisie, alors maîtresse du pouvoir, honnête et de bonne volonté quoi qu'on ait dit, qui sentait combien l'heure était solennelle et qu'elle avait des devoirs graves, prête à les remplir, mais trop faible d'esprit pour les reconnaître, et qui s'est laissée déchirer entre des coteries impuissantes; — enfin cette vieille aristocratie de France, qui a encore quelque chose à faire pour la France, mais incapable de voir par elle-même qu'il y a place pour elle au banquet de la nouvelle alliance et se laissant refouler par ses haines dans un passé sans retour.

Et dans ce concert de voix bruyantes qui retentit d'un bout à l'autre de la France et de

l'Europe, quelles sont celles qui ont retenti pour calmer, éclairer cette pauvre grande âme affolée de la France? Dans ce pays d'aveugles vous pouviez porter la lumière; vous pouviez du moins porter la parole de bonne volonté; vous dont la voix s'entend si loin, vous qui parlez aux pauvres et aux riches, aux petits et aux grands du monde, à l'ouvrier dans l'atelier, au paysan sur la charrue, à la grande dame dans son boudoir, à l'écolier qui cache votre dernier roman dans son pupitre, à la jeune fille qui le cache sous son chevet, vous pouviez parler d'idéal, de devoir, de charité, d'amour: vous avez mieux aimé chercher le succès, la fortune, la gloire, l'*estime*, dans la corruption de votre pays et l'abêtissement de vos frères. Vous aviez le don du Verbe et vous l'avez prostitué pour le lucre. Vous, les hommes de l'imagination, vous pouviez transporter l'imagination de la France dans les régions où le cœur revient plus noble, et au lieu de cela, à ce peuple qui sortait à peine des flammes de la guerre et de la Commune, vous contez les histoires que l'on contait à Gomorrhe la veille de l'engloutissement.

« La bonne littérature est celle qui, transportée dans la pratique, fait une nouvelle vie... La littérature moderne ne peut subir cette épreuve. » M. Renan, dans cette ligne tranquille et terrible, vous a pesés pour l'avenir et trouvés légers. Oh ! si ces gens de lettres avaient consacré à éclairer et soutenir l'âme de la France tout ce qu'ils ont dépensé de talent à l'énerver et à l'empoisonner ! S'ils avaient eu dans l'âme un rayon de Tolstoï, un souvenir de l'Évangile, ou seulement un enthousiasme, un amour de la France, de l'humanité, de la science, ou du beau sous quelque forme! ils pouvaient être les régénérateurs de la France et par la France de l'Europe; ils pouvaient refaire de Paris la capitale de la parole et de l'idéal : ils ont mieux aimé fonder leur fortune littéraire sur les ruines de l'honnêteté française; ils ont mieux aimé, avec leurs études naturalistes et leurs documents humains, se présenter à la postérité qui ne les oubliera pas. — Monsieur Renan, vous vous trompez, vous êtes trop sévère ou trop clément.— comme les apôtres de l'appétit et les pédants de l'ignoble.

IV

CONVERSATIONS AUTRICHIENNES

ALLEMANDS ET HONGROIS

I

J'étais à Vienne; connaissant peu l'allemand et ne connaissant pas d'Allemands, j'étudiais l'Autriche et la vie autrichienne à la façon française, c'est-à-dire en causant avec quelques Parisiens que j'avais rencontrés là, un peu de Vienne et beaucoup de Paris. Pendant les quatre premières semaines de mon séjour, je n'échangeai pas une parole avec un Autrichien pur sang, conducteurs de tramways et garçons de café à part; encore les garçons de café parlent-ils français; ils ont tous, plus ou moins, passé par le Grand-Hôtel et fait leurs humanités au boulevard. Je ne sortais pas,

malgré le Danube, du français et de la France; Danton a tort : on emporte parfaitement la patrie à la semelle de ses souliers.

Cependant, comme un voyageur ne peut décemment revenir dans son pays sans la matière d'un volume in-octavo sur le pays qu'il est supposé avoir vu, n'ayant pas l'occasion de pénétrer l'Autriche et l'Autrichien par l'intérieur, j'essayais de les étudier du dehors; on n'a pas besoin de parler la langue et d'aller dans le monde pour regarder aux murs ou aux devantures et pour dévisager les passants. J'avais tous les jours à faire une partie du *Ring* (les boulevards de Vienne) pour me rendre de l'hôtel au restaurant et du restaurant à l'hôtel; c'est plus qu'il n'en faut pour parler en connaissance de cause de Vienne et de la vie viennoise. Tous ces étrangers qui nous gratifient chaque année d'études doctorales sur la France et ses mœurs, ont exploré l'asphalte du passage de l'Opéra à la Madeleine : permis pour une fois à un Parisien de leur rendre la pareille.

Une promenade quotidienne de midi à une heure le long du Ring et de la Kærnthner

Strasse vous apprend nombre de choses assez curieuses. Vous ne pouvez faire cinq maisons sans rencontrer un *Cafeehaus*, une *Restauration*, une *Conditorei*, ou un temple quelconque consacré au culte de Gambrinus ; et tous toujours regorgeant de public : hommes, femmes, enfants, familles entières. Vous en concluez assez naturellement que la vie intérieure, le *home*, est chose à peu près inconnue dans la bonne ville de Vienne.

Le buveur autrichien n'a point la lourdeur de son confrère de Bavière ; il n'est point bruyant et brutal : il est calme et pensif, sans d'ailleurs avoir la bière triste. Il faut avoir vu le Viennois rêvant sur son bock, l'œil noyé dans la fumée de son interminable valentia, pour sentir tout ce qu'il peut y avoir de poésie au fond d'un *Krügel* de Lager ou de Pilsner. On comprend mieux le *Roi de Thulé*, quand on sort d'un café du Ring ; il y perd un peu d'auréole, le bon vieux roi, car je crains bien que sa coupe n'ait été qu'un bock : mais comme il doit avoir aimé pour n'oser plus y porter ses lèvres ! Malgré Gounod, un Latin ne pourra jamais bien sentir ce *Lied*, le plus

allemand des *Lieder*. Pour l'éclairer par contraste, il faudrait reproduire sur la couverture la gravure si populaire à Vienne de ces quatre bons soudards se levant de table le verre en main : « *Und si tranken noch eines, ehe sie gingen, die alten Deutschen.* — Et ils burent encore un coup, avant de partir, les Allemands de la vieille roche. »

Aux devantures des marchands de tableaux, les femmes nues de Makart ; de grosses Cléopâtre, dans le même appareil, qui sont le succès de l'instant. Chez les libraires et les bouquinistes, les *Mystères* de toutes sortes de choses : *Mystères du harem; Mystères de la vie de Berlin, de jour et de nuit; Mystère de l'amour; Mystères des... hôtels de Hamburg*, etc. Toute cette littérature marche bravement dans les vingt et les trente éditions, à faire mourir de jalousie nos pornographes les plus distingués. Le Premier Consul, pudique, avait supprimé la *Justine* du marquis de Sade ; mais l'Allemagne nous l'a conservée ; vous pouvez vous procurer pour quarante kreutzer la traduction de l'œuvre française ; *édition critique*, ajoute fièrement le titre *(Kritische Ausgabe)* : vous reconnaissez

le génie scientifique de l'Allemagne. Un jour les savants enverront des mémoires à l'Institut où ils restaureront l'œuvre du maître d'après la traduction allemande; c'est ainsi que tel poème français du moyen âge ne nous est plus connu que par la version des Minnesingers; c'est ainsi que le *Neveu de Rameau* nous fut d'abord rendu par Gœthe; l'Allemagne veille soigneusement sur toutes nos gloires.

Je dois dire, afin de rendre justice à chacun, que cette littérature, pour fleurir à Vienne, n'est pas cependant viennoise d'origine; c'est une fleur allemande importée; elle sort des imprimeries de Leipzig, de Dresde, de Hambourg et de Berlin. On raconte que le vieil empereur Guillaume, qui croit très sincèrement en la moralité allemande (*Deutsche Sittlichkeit*, comme disent les historiens et les moralistes d'au delà du Rhin), s'étant senti dernièrement en veine de curiosité littéraire, alla examiner les galeries de l'Odéon de sa bonne ville de Berlin; le pauvre vieil homme en revint le cœur navré et déclara avec amertume à son entourage que la vertu allemande n'avait rien à envier à la corruption française.

Il donna ordre de balayer, et les étalages disparurent — toute une semaine, me dit-on.

Vienne, d'ailleurs, moins collet-monté que Berlin, ne se targue pas de vertu. Si elle le faisait, les annonces de ses journaux et la statistique lui donneraient des démentis peu polis. Vous connaissez les fameuses annonces du *Tagblatt*, le grand journal démocratique de Vienne. Rien d'aimable comme la dernière page de cette feuille sérieuse : ce ne sont, durant des colonnes entières, que jolies demoiselles atteintes de spleen et demandant pour se désennuyer, à faire la *connaissance honorable* (c'est l'expression technique : *die ehrbare Bekanntschaft*) d'un jeune cavalier ou d'un monsieur distingué ; orphelines dans le besoin, implorant d'une bonne âme le prêt de cinquante florins, contre gratitude et remboursement. Les formules sont variées à l'infini. Le laisser-aller viennois produit de graves lacunes dans l'état civil : sur cinq enfants nouveau-nés, dit la statistique, il y en a au moins deux qui n'ont qu'une moitié d'état civil.

Les Viennois sont un peuple libre; car ils ont de la liberté tout juste ce qu'ils en veulent. La

semaine où j'arrivais à Vienne, on avait un peu assassiné en plein Ring, sous le mur même de la Hofburg (le palais impérial), ce qui avait causé quelque émotion en ville : la police informait, comme de juste, mais sans découvrir, comme de raison, et le journal de l'opposition centraliste allemande, la *Nouvelle Presse libre*, saisissant la balle au bond, avait demandé, avec toute la puissance de sarcasme dont un journaliste allemand est capable, si le comte Taafe comptait étendre aux voleurs et aux assassins le système de *conciliation*, qui est le premier mot et le dernier mot de sa politique. L'épigramme n'était pas bien méchante : mais la susceptibilité allemande est très sensible aux épigrammes, surtout quand elles sont mauvaises : toute la presse ministérielle frémit de colère et dénonça l'insulte. Deux jours plus tard le comte prenait sa revanche, la *Nouvelle Presse libre* était saisie et une seconde édition paraissait avec la première page en blanc; devant cette feuille blanche, je me vis transporter dans le Paris d'il y a douze ans, en second empire, l'époque où le cri des libéraux était « la liberté comme

en Autriche! » Un journaliste allemand à qui plus tard j'exprimais mon étonnement me répondit avec candeur : « Bah! les fédéralistes ne nous en feront jamais autant que nous ne leur en avons fait quand nous étions au pouvoir ». Cette appréciation sereine me rassura : ne soyons pas plus royalistes que le roi!

Après le journaliste, vient un autre opprimé plus intéressant : c'est le locataire. Tout locataire qui rentre à la maison passé dix heures du soir trouve porte close, et la porte ne se rouvre que moyennant la somme de dix kreutzer (vingt-cinq centimes) : c'est ce que l'on appelle le *Sperrgeld.*

La loi est universelle : le joug s'étend à toutes les classes de la société : tous sont égaux devant le *maître de la maison*; tel est le nom du portier allemand *(Hausmeister)*. De grandes batailles se sont livrées dans les dernières années autour du *Sperrgeld* entre libéraux et réactionnaires. Le parti libéral est à la veille de remporter une grande victoire : le *Sperrgeld* sera, non pas aboli — il faut aller lentement — mais reculé d'une heure dans l'*Innere Stadt* (la Cité, le quartier riche). L'ori-

gine du *Sperrgeld* se perd dans la nuit des temps : les archéologues discutent; débris du moyen âge et du couvre-feu, disent les uns; mesure de police prise au temps du siège de Vienne par les Turcs, assurent les autres. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'à présent ce n'est plus qu'un prétexte des propriétaires pour se dispenser de payer leurs portiers. Quelques moralistes, animés d'intentions très respectables, y voient le rempart des mœurs, un moyen d'inculquer à la population des habitudes honnêtes et réglées : en effet, les rues sont désertes dès dix heures; mais croyez bien que le diable n'y perd rien.

Tout ce monde, d'ailleurs, a l'air heureux; point de visages renfrognés dans les rues; des fleurs à toutes les boutonnières. Je n'ai, dans tout mon séjour, rencontré un seul mendiant. Il n'est point jusqu'à ces pauvres Slavoniennes aide-maçons, qui n'aient l'air bien aise de vivre, sous le poids des auges qu'elles portent sur l'épaule et dans la boue où elles pataugent pieds nus : pieds nus l'été, en bottes l'hiver, économie de bas l'une et l'autre saison. Heureux peuple que les Autrichiens, et comme

on se sent à mille lieues de la morose Allemagne!

J'allais à peu près tous les soirs à l'Opéra : vous connaissez de réputation, au moins, l'Opéra de Vienne, qui est sans contredit le premier de l'Europe, incomparable par la variété du programme, la richesse de la troupe, la splendeur de la mise en scène. Le Viennois est éclectique et va applaudir, à son Opéra, la même semaine, les *Huguenots* et *Tannhœuser*, *Fidelio* et *Faust*, *Mignon* et *Il Trovatore*, ceux du Nord et ceux du Midi : il adore la musique, d'où qu'elle vienne, dès l'instant qu'elle est bonne. Il a seulement un faible marqué pour Wagner, qui fait toujours salle comble, ce qui a donné naissance à une industrie particulière : d'intelligents amateurs accaparent les billets et les revendent sur la place cinq minutes avant le lever du rideau, avec une commission de cent pour cent, aux dilettanti qui reviennent l'oreille basse du guichet fermé.

Quelques jours avant mon départ, pour faire mes adieux à l'Opéra, j'allai voir *Lohengrin*. La représentation allait son train, sans

incident et sans fièvre, avec la somme ordinaire d'applaudissements à Broulick ou à la Materna. Tout à coup, la salle éclata en applaudissements frénétiques, qui se prolongèrent pendant plusieurs secondes; le roi Henri l'Oiseleur venait de prononcer ces vers :

Für deutsches Land das deutsche Schwert!
Des Reiches Recht so sei gewehrt!

« Pour la terre allemande, l'épée allemande! Ainsi soit defendu le droit de l'empire! »

Le héraut d'armes répète les paroles du roi, et les éclats d'applaudissements reprennent avec une fureur nouvelle. Je compris que j'avais perdu tout le temps de mon séjour à Vienne et que je ne connaissais rien du pays où je venais de passer un mois. N'ayant, en fait de géographie, que les notions vagues et inexactes que nous apprenons en France, je croyais que Vienne était la capitale de l'Autriche et je découvrais tout d'un coup que c'était une préfecture de l'Allemagne.

Le lendemain, je fis par un heureux hasard la connaissance d'un journaliste allemand d'un grand talent, attaché à un des journaux les

plus considérables de Vienne. Je lui demandai naturellement quelques éclaircissements sur la scène de la veille et de fixer mes idées géographiques ébranlées.

— Mon Dieu, me dit-il, la chose est bien simple : Vienne est bien nominalement la capitale de l'Autriche; seulement l'Autriche n'existe pas. Voilà bien des années qu'on retourne contre nous en Europe le mot de Metternich et qu'on nous répète que l'Autriche n'est pas même une expression géographique. Mais nous autres, Allemands d'Autriche, ne consentons à l'avouer que depuis quelques années, depuis que nous ne sommes plus les maîtres en Autriche. Tant que nous avions la main haute et que l'Autriche était à nous, nous étions naturellement de bons Autrichiens : Coriolan était un excellent Romain tant qu'il était le maître à Rome. Il y avait donc une patrie autrichienne et un patriotisme autrichien ; nul de nous ne songeait à se rappeler qu'il était Allemand. Si nous étions Allemands, nous l'étions sans le savoir, à la façon de M. Jourdain. Déjà Sadowa et le dualisme, il y a quinze ans, avaient fortement entamé ce patriotisme;

une patrie austro-hongroise est une chose bien compliquée, et qui force le cœur d'un sujet loyal à battre à la façon d'un frère siamois. Nous nous sommes résignés à ce patriotisme en partie double, et nous avons essayé d'être Austro-Hongrois! Nous avons eu deux patriotismes : l'un plus large et général pour la patrie numéro un, la patrie austro-hongroise, l'autre plus étroit et particulier pour la patrie numéro deux, la patrie autrichienne proprement dite, la patrie cisleithane. Mais voici, avec le ministère Taafe et la politique de conciliation, — c'est-à-dire de fédéralisme, — que la patrie numéro deux menace à son tour de s'effeuiller et de s'émietter, et notre pauvre patriotisme va à son tour se subdiviser en des *a'* et des *a''* à l'infini. Les Hongrois ont conquis leur indépendance et fait reconnaître « leurs droits historiques » (c'est nous qui avons mis le mot à la mode et nous le payons); voici à présent des professeurs tchèques qui, après avoir longtemps fouillé dans des manuscrits, viennent nous dire triomphalement : « Nous avons, nous aussi, des droits historiques; la couronne de Wenceslas vaut bien celle de saint Étienne;

la Bohême a été un royaume de temps immémorial; elle est si bien indépendante en droit de l'empire que si la dynastie s'éteint, elle a le pouvoir, en vertu des diplômes impériaux, de choisir qui elle veut pour diriger ses destinées. Comme la Hongrie, elle n'est reliée à l'empire que par la personne de l'empereur, et a droit, par suite, à la même autonomie. Le dualisme impose la triade ». Qu'y a-t-il à répondre? Rien. Dès l'instant où l'Autriche abandonnait l'unité à l'hégémonie allemande, la décomposition sans fin devait commencer. Après les Tchèques, les Slaves de Styrie demandent leur tour et veulent se séparer de la Styrie allemande : les Slovènes, à qui on a fabriqué il y a quelque dix ans un commencement de littérature nationale en leur bâclant une traduction de la Bible, eux aussi, nous parlent de leurs droits historiques et réclament à grands cris une université slovène. Tout craque de toute part au nom de l'histoire, et partout le passé remonte du moyen âge pour démolir le présent. En fait, il n'y a plus d'Autriche, il n'y a plus d'Autrichiens : je me trompe, il y en a un, mais un seul : l'empereur.

» Nous avons dernièrement joué un bon tour aux ministériels et aux fédéralistes honteux. S'il y a une date qui fasse époque dans l'histoire de la maison d'Autriche, c'est la date dont nous devrions, cette année même, célébrer le sixième centenaire, la date du 27 décembre 1282 : c'est ce jour-là que l'archiduc d'Autriche, Rodolphe de Habsbourg, ayant vaincu et tué quatre années auparavant, dans la plaine de Marcfeld — cette vaste plaine que vous voyez de Vienne même, des hauteurs du Kahlemberg, — Ottokar II, roi de Bohême, fit reconnaître des états l'hérédité impériale dans sa famille. Ce jour-là furent jetées les bases de la grandeur autrichienne. Nous avons décidé de fêter une date si glorieuse pour la dynastie et la nation, et nous avons ouvert une souscription pour ériger un obélisque dans cette plaine de Marcfeld, où l'Autriche reçut le baptême et la consécration de la victoire.

» Des gens mal intentionnés diront que, ce que nous voulons célébrer, c'est l'écrasement des Slaves de Bohême par les armées allemandes; mais ce sont des mauvaises langues, et si nos compatriotes, les Tchèques de Bohême,

sont comme nous, de bons et loyaux sujets de l'empereur, ils doivent se joindre à nous dans notre manifestation de loyalisme. Malheureusement on est sceptique en haut lieu : quand nous avons demandé au comte Taafe l'autorisation nécessaire pour élever notre obélisque, il nous a fait répondre que le gouvernement nous était reconnaissant de nos bonnes intentions, mais jugeait que cette manifestation manquait d'opportunité. Voyez-vous un empire obligé, après six siècles, de reculer devant le souvenir de la victoire qui l'a créé? A l'inverse de votre Montagnard qui a regardé son crime en face et n'a pas pâli, l'Autriche n'ose regarder son triomphe en face sans crainte de s'évanouir. La fête de décembre 1282 est inopportune en décembre 1882 : prière de repasser en 1982.

» Chaque jour nous perdons du terrain, la chose est claire. Les Slaves avancent, et nous reculons d'autant; mais il se trouve que nous ne pouvons reculer que d'un côté, du côté de l'Allemagne, du côté de la Prusse. Chaque conquête des nationalités sur l'élément allemand est donc une conquête de l'Allemagne

sur l'Autriche : à chaque position que nous perdons, nos adversaires nous rappellent que nous les perdons parce que nous sommes Allemands. Ce sont eux qui nous annexent à l'Allemagne et qui nous forcent à regarder vers Berlin. Le comte Taafe a bien compris le danger et a essayé d'y parer. Il a tenté de diviser les Allemands d'Autriche en favorisant l'éclosion d'un nouveau parti, dit progressiste, qui a un très beau programme et très généreux : « Laissons là les questions de races et travaillons sur un terrain où tous les éléments de l'empire peuvent s'entendre et coopérer, le terrain des réformes sociales, du progrès matériel et moral, etc. » Ce nouveau parti est composé de quelques fantoches de 1848, survivants d'un monde englouti, qui sont une énigme pour les gens de 1882, et de ce que nous appelons les *démocrates d'arrondissement (Bezirk-Demokrat)*, ce que vous appelleriez, je crois, des démocrates d'estaminet. Ces gens-là sont trop en retard, ou, ce qui revient au même, trop en avance. Ils auraient bien fait l'affaire du comte Taafe, doublement, en brisant l'opposition allemande et en lui permet-

tant de se passer des cléricaux, dont l'appui lui est indispensable dans l'état présent des partis et dont la poignée de main a trop souvent pour lui les tendresses d'un étau. La tentative a échoué en plein; les électeurs du *leader* du parti, appelés par lui à se déclarer sur sa politique, ont déclaré qu'ils l'approuvaient pleinement, mais jugeaient que le moment n'était pas bien choisi pour l'appliquer. C'est la contre-partie de l'obélisque inopportun; impossible de dire plus délicatement à un député : Vous représentez si exactement mes idées que vous seriez bien aimable de donner votre démission. Le parti progressiste a existé et il n'y a plus à l'heure présente parmi les Allemands d'Autriche qu'un seul parti : le parti *allemand*.

» Mais l'effacement de plus en plus complet de l'influence allemande dans la politique autrichienne intérieure amène un résultat étrange et inattendu : la prédominance absolue de cette même influence dans la politique extérieure. L'asservissement de l'Autriche à l'Allemagne est le prix dont elle paye son indépendance à l'égard des Allemands d'Au-

triche, et les désirs de Berlin sont des ordres à Vienne. Nos hommes d'État savent bien que le jour où le chancelier de fer trouverait l'Autriche lui barrant le chemin, il lui suffirait d'un mouvement du doigt pour renverser notre immense et frêle édifice : ainsi se maintient le *statu quo*. Un politique moins profond, plus ami de l'effet et du bruit, annexerait avec fracas et fanfares les provinces allemandes : le prince de Bismarck est bien trop avisé et aime mieux s'annexer sans bruit l'Autriche entière, — ce qu'il a fait. Toutes nos forces, toute notre armée, toute notre diplomatie sont dans sa main et à ses ordres; par nous il tient le Danube et toutes les races qui grouillent sur ses bords; abdiquer cette splendide souveraineté effective sur toute l'Europe centrale pour réunir nominativement à l'empire, après des luttes sanglantes et européennes, quelques millions d'Allemands qui, à peine réunis, saperaient l'hégémonie prussienne, c'est lâcher la proie pour l'ombre, et le grand chancelier est un homme de proie sérieux, non un nébuleux à la Napoléon III. Aussi l'Autriche, malgré tout, a de plus longs

jours en réserve qu'il ne semble d'abord. Je vous disais tout à l'heure qu'il n'y a qu'un Autrichien en Autriche, l'empereur François-Joseph, je me trompais, il y a deux Autrichiens : l'empereur François-Joseph et le prince de Bismarck.

» — Mais les Slaves, mais les Hongrois, ne s'apercevront-ils pas un jour qu'ils marchent à la remorque de l'Allemagne, et Pest est-elle d'humeur aussi débonnaire que Vienne!

» — Je n'en sais rien; allez à Pest.

II

C'est une belle chose que la remontée du Danube, de Pest à Vienne, par une belle nuit de septembre. Le *Budapest* démarre du quai François-Joseph à six heures du soir : le soleil au déclin dore les collines de Buda, qui descendent à pic dans le Danube, dernier soupir des Alpes lointaines qui viennent là se redresser et mourir ; le Blockberg, avec ses vieilles forteresses, le palais du roi de Hongrie, au-dessus des arabesques du bazard oriental, les hauteurs du Sonnenberg qui ont tant de fois vomi sur l'est la mitraille turque et allemande ; en face, sur l'autre rive, par delà les trois ponts sveltes

et légers qui sautent lestement par-dessus le Danube, Pest, la cité sœur, avec son interminable rangée de jeunes palais qui courent toute une heure le long du fleuve; plus loin Ofen, la vieille cité romaine, qui a rendu au jour les débris de son amphithéâtre colossal, avant-poste des *Circenses* au cœur de la Pannonie : le gladiateur de Byron n'avait pas besoin d'aller jusqu'à Rome pour égayer de son agonie les consulaires et « sa hutte aux bords du Danube et ses petits barbares qui jouent » ne sont qu'à deux pas de lui ; voici Sainte-Marguerite, l'île fortunée, avec ses jardins merveilleux, don royal d'un archiduc au peuple de Pest. La nuit tombe, les étoiles se lèvent; le vaisseau et le fleuve fuient en sens inverse avec un élan fougueux, à travers les îles sans nombre, entre les vagues plaines de la *puszta* ou entre des collines de porphyre qui barrent soudain l'horizon immense et nous enferment dans des lacs toujours changeant et toujours reformés, que percent les rideaux d'arbres d'îlots submergés : la lune en son plein frémit sur des lacs d'argent. Voici Visegrad qui dresse son nid d'aigle et les ruines de sa tour spectrale en face des

vignobles de Nagy Maros. Minuit : voici Esztergom, la capitale religieuse de la Hongrie : au bord du fleuve, une miniature de Saint-Pierre de Rome se dressant sur un rocher : par-dessus, le palais épiscopal. Mille lumières flamboient aux vitres du palais : « C'est notre Primat qui s'amuse », me dit un jeune Hongrois à côté de moi, avec un accent de mépris ou d'envie, je ne sais.

Des armées de moulins tournent éternellement leurs roues au fil de l'eau ; une lueur rouge sort par un trou ; là le meunier vit emprisonné dix mois de l'année, sans toucher terre ; de là sortent les huit mille wagons de blé que la Hongrie a expédiés cette année ; ses chemins de fer sont aux abois ; elle a dû emprunter deux mille wagons aux compagnies françaises.

La nuit pâlit et laisse paraître la *puszta* qui s'étend au loin, mer de verdure qui, elle aussi, a ses mirages et que rompt seulement de loin en loin la perche dressée qui annonce au voyageur le voisinage hospitalier de quelque *csarda*. Le soleil se lève sur le ciel pâle, globe immense de sang, aux contours tremblants et ruisse-

lants, comme l'œil de quelque Œdipe colossal qui saigne là-bas; quelques minutes encore et le voilà qui monte d'un bond et plane haut sur l'horizon, purifié et radieux, en globe d'or éblouissant...

— Oui, me dit mon Hongrois, je sais tout ce qu'on dit et tout ce qu'on peut dire contre nous; mais, voyez-vous, il y a deux vertus au moins dont nos ennemis les plus acharnés ne pourront nous découronner; nous comprenons la liberté et nous aimons notre pays; avec cela un peuple va loin et longtemps.

» Les Allemands affectent de nous traiter en Mongols ou en Tartares, en cavaliers du désert campés en Europe, en descendants d'Attila égarés parmi les Aryens : ils pourraient, à l'école de ces barbares, prendre des leçons de libéralisme. Toutes les libertés modernes, liberté de presse, liberté de réunion, liberté religieuse, règnent ici, non comme en Europe par décret législatif et par la vertu d'un bout de papier appelé *loi*, mais par droit naturel, et sont inscrites dans notre sang même et non dans l'encre. La liberté anglaise seule approche

de la liberté hongroise et je ne crois pas qu'elle la dépasse. Un procès de presse ici est chose inouïe, non que l'envie manque aux gouvernants, mais le ridicule les arrête, et la certitude d'avorter devant le jury. Il y a quelques mois, lors du mariage de l'archiduc Rodolph avec la princesse Stéphanie, le prince se rendant au palais de Pozony, — la ville que les Allemands appellent Pressburg, — je ne sais quel colonel, pour faire sa cour au futur empereur de Vienne, fit entonner devant lui l'hymne national de l'Autriche. Un journal magyar releva comme il convenait l'indécence du procédé : « des soldats hongrois jouant l'air au son duquel nos pères de 1848 ont été fusillés et égorgés, et ce futur roi de Hongrie laissant entonner et écoutant avec un sourire ce chant de massacre et de servitude. Que l'archiduc sache que la couronne de saint Étienne ne descendra jamais sur le front du malheureux qui n'a point pâli devant cette insulte à la dignité nationale ! » Le journal fut traduit en cour d'assises : Pressburg est une ville allemande, le jury était allemand ; et cependant, à Pressburg même, il ne s'est pas trouvé un

jury pour condamner un journaliste hongrois coupable de lèse-majesté.

» De là, innocuité relative de la presse. Il y a quelques semaines, un journal antisémitique publiait une caricature représentant les Juifs de Tisza-Eszlar présentant un sac d'or au juge d'instruction et le procureur général, M. Kozma, détournant discrètement la tête. Supposez la chose se passant ailleurs ; vous voyez d'ici le procureur traînant le journaliste en correctionnelle ou en cour d'assises ; le journaliste condamné — et la calomnie subsistant — ou acquitté, et le procureur flétri : rappelez-vous l'affaire Roustan en France. M. Kosma ne poursuivit pas ; il s'adressa à la société des journalistes et publicistes (je regrette que vous n'en ayez pas une), lui soumit le cas, et dit : « Vous êtes juges ; décidez entre moi et le journaliste qui m'accuse. » Ce jury d'honneur fit une enquête qui se termina par la condamnation et la flétrissure du journaliste, et personne depuis, parmi les pires ennemis de M. Kozma, un des magistrats qui sont l'honneur de son pays et qui par suite doit avoir des ennemis sans nombre, n'a osé ramasser

une calomnie traînée ainsi dans la boue et sur laquelle un procès de presse n'aurait fait qu'accumuler tous les doutes complaisants de la malignité publique, les hochements de tête des « qui sait après tout? Il n'y a pas de fumée sans feu. »

» La liberté de réunion, l'Angleterre ne l'a pas plus complète. Les indépendants, en temps d'élection et ailleurs, peuvent se promener dans les rues de Pest en criant, bannières déployées : *A bas Tisza!* Les policemen regardent l'œil béat, et si Tisza est chez lui, il se mettra à la fenêtre et ne s'en trouvera pas plus mal.

» Les haines religieuses, que le triumvirat d'Isztocsi essaye à présent d'importer d'Allemagne, avortent sur la terre hongroise proprement dite. La farce sinistre de Tisza-Eszlar, qui en Allemagne eût fait couler le sang à flot après le premier moment d'émotion arraché à la surprise et à la crédulité populaire par l'habileté des metteurs en scène, échoue lamentablement devant la réaction du bon sens et de l'équité publique. Les pillages de Presbourg sont chose allemande et dont toute la gloire revient à l'Allemagne.

» Le Hongrois ne dit pas : « La liberté pour moi ! » Il dit simplement : « La liberté ! » Il n'a pas oublié que ce sont les Croates et les Slaves du Sud qui ont toujours été contre lui les instruments du despotisme allemand. Si, après des siècles, le paysan hongrois pleure encore des larmes de sang quand le Tsigane lui chante le désastre de Mohacz, il se passera des siècles avant que nous oubliions les noms maudits du Ban Jellachich et de ses Croates. Et cependant, aussitôt libres, nous avons fait jouir les Croates de tous les droits que nous avions conquis malgré eux. Esclaves héréditaires des empereurs qu'ils ont toujours aidés à nous asservir, ils ne connaissent la liberté que depuis qu'ils sont sous notre joug. Nous ne leur demandons et nous n'attendons d'eux nulle reconnaissance ; un peuple longtemps opprimé et qui cesse de l'être, par une ingratitude naturelle et qui est peut-être un élément de progrès, ne compare point ce qu'il est à ce qu'il a été, mais à ce qu'il voudrait être. Les Croates jouissent à notre égard juste du degré d'indépendance dont nous jouissons à l'égard de l'Autriche ; cette indépendance qu'ils nous

auraient arrachée encore s'ils l'avaient pu, comme un commun esclavage sous le sceptre des Habsbourg, nous l'avons partagée avec eux aussitôt conquise.

» Nous sommes paresseux et imprévoyants ; c'est grand dommage. Quand la récolte a été bonne, le paysan emplit son cellier, appelle les Tsiganes, et boit, danse et chante, jusqu'au dernier florin et jusqu'au dernier kreutzer : « Chante Tsigane, dit le proverbe, chante et prends, dussé-je te donner jusqu'à ma dernière chemise ! » De là, dettes, emprunts, misère et, au bout du chemin, le spectre du socialisme. Mais j'espère dans l'avenir ; ce que nous avons fait en quinze ans à peine, depuis l'ère nouvelle est un garant de ce que nous ferons. Vous avez admiré Pest et ses enfilades de palais, sa Radial Strasse et tout ce Passy qui s'allonge et s'épanouit dans nos faubourgs ; tout cela est l'œuvre de quinze ans et est sorti de terre comme sous la baguette magique d'un enchanteur, cet enchanteur qui s'appelle la liberté. Les railways commencent à sillonner la *puszta ;* la fameuse forêt de Bakony perd sa sinistre auréole et « les pauvres garçons », les

szegeny legeny, appartiendront demain à la légende, malgré notre police proverbiale : « Il est bien novice, dit Saphir, le voleur qui se laisse attraper par la police de Budapest ».

» En quinze ans, l'instruction publique a été organisée sur toute l'étendue du royaume et à tous les degrés. Dans ces quinze années, nous n'avons eu que deux ministres de l'instruction publique, Eœtvœs et notre ministre actuel, qui exerce depuis dix ans, M. Tréfort ; au fond, un seul et même ministre, car ce n'est point une crise ministérielle, une interpellation parlementaire qui a emporté Eœtvœs, c'est la mort. Le plan dressé par Eœtvœs, grand poète et grand homme d'État, un Lamartine hongrois avec un sentiment de la réalité plus profond, continue à se développer sous la main de son ami, M. Tréfort, un Français d'origine, qui a apporté ici les dons de lucidité du pays de ses ancêtres. Vous pouvez voir ce qu'il y avait à faire, et ce qu'on a fait, dans une étude publiée récemment par M. Saissy dans la *Gazette de Hongrie*, un journal français, chose étrange, qui s'occupe de notre pays et qui le comprend et qui, pour le dire en passant, s'il était lu en

France, aurait épargné d'amères désillusions aux croyants de M. Bontoux.

» L'école, chez nous, est plus qu'un instrument d'éducation, c'est un instrument de conquête nationale. C'est de là que notre idiome se répand sur toute l'étendue de la Hongrie, envahit toutes les races réfractaires du royaume et, au bout d'une génération, transforme en admirables patriotes hongrois les fils de l'Allemand, du Juif, du Slovaque. Vous me racontiez votre désappointement en débarquant à Pest, votre Bædecker de 1882 en main ; le plan donne des noms de rues allemands, la ville donne des noms hongrois ; c'est un signe des temps et vous pouvez mesurer là la marche de la magyarisation, trop rapide au gré de nos voisins d'Allemagne, mais qui n'attend pas leur bon plaisir pour continuer de l'avant. Il y a quinze ans, à regarder aux enseignes des rues, Pest était une ville allemande; avec le dualisme, le hongrois s'installa à côté de l'allemand ; il y a deux ans, il l'a expulsé : les *ut*, les *uteza*, les *tér*, les *rakpart* ont partout chassé les *Strasse*, les *Gasse*, les *Platz* et les *Quai*. L'administration ne connaît qu'une langue

le hongrois. A l'Université même, l'enseignement est hongrois ; une exception unique a été faite en faveur de votre compatriote, M. Saissy, l'éminent directeur de la *Gazette de Hongrie*, professeur de littérature française à notre Université. Par là, notre idiome tartare devient la langue nécessaire de tout nom hongrois qui veut s'élever. L'Allemand de Hongrie envoie son fils à l'école hongroise et lui laisse oublier l'allemand qui ne sert plus ici à grand'chose ; bientôt le petit Allemand parle hongrois, pense hongrois, sent hongrois ; ce sont ces ancêtres qui ont succombé à Mohacz et il grince des dents au nom de Haynau et de l'Allemagne. Moi qui vous parle, je suis de sang allemand, je porte encore un nom allemand et me crois pourtant aussi bon Magyar que les plus purs des fils d'Arpad. Tout cela se fait sans violence, par la seule force des choses, habilement dirigée. Tous les ans, il y a plus de mille Allemands ou Juifs qui s'adressent au ministère de l'intérieur pour obtenir la permission de changer leur nom germain ou hébreu contre un nom magyar ; or, notez que pour obtenir cette permission, il faut payer. Notre grand peintre

Munkacsi, dont vous avez admiré le *Christ* à Paris, est un Allemand d'origine ; il s'appelait Lieb ; il n'y a que quelques années qu'il a demandé un nom magyar à son village natal de Munkacs. Le meilleur dictionnaire que nous possédions de notre langue est l'œuvre d'un Juif, nommé Block, dont un philologue seul pourrait reconnaître la nationalité première sous le déguisement magyar de Ballagi.

» Ces faits vous prouvent que, pour des barbares, nous ne manquons pas d'une certaine puissance d'assimilation. Les Prussiens, qui veulent nous imiter en Alsace, ont obtenu de très beaux résultats : les Alsaciens apprennent le français un peu plus qu'ils ne faisaient avant 1870 et rougissent de parler allemand. Il paraît que les Tartares sont plus aimables que les Prussiens. On nous reproche notre orgueil et notre morgue ; cet orgueil et cette morgue ne doivent pas être de ceux qui font des blessures mortelles, puisque, loin de se sentir repoussé, on vient à nous. Nous avons l'orgueil de notre pays et de notre race, je l'avoue. Quand un petit peuple, perdu et noyé au milieu de vingt races étrangères et hostiles, a

su se maintenir à travers les siècles; quand, écrasé et foulé par des ennemis innombrables et armés de toutes pièces, il a su se relever et retrouver ses droits; quand il a derrière lui ces souvenirs incomparables de 1848 et de 1849, quelques millions d'hommes tenant en échec la coalition allemande et slave et ne succombant qu'à la double trahison du tsar et de Georgy; quand de cet abîme on a su remonter où nous en sommes à présent, on a, il me semble, quelque droit d'orgueil et d'espérance. C'est par l'orgueil que nous avons duré, c'est par l'orgueil que nous durerons: aussi il faut voir comme nous savons chérir nos souvenirs et nos grands hommes. Vous avez vu, au Musée National, dans la salle des drapeaux, tous ces étendards de 1848, si longtemps proscrits, ces lambeaux d'étoffe déchirés par les vaincus de Villagos pour les arracher aux mains des Russes et cachés pendant vingt ans sur leur poitrine; je ne crois pas que musée au monde ait rien de si beau et de si saint que ces haillons qui sont tout un drame d'effondrement et de relèvement; toute la Hongrie moderne est dans leurs plis; toutes ses douleurs et

toutes ses allégresses y palpitent. Passez de là au *Deak Szoba* (la Chambre de Deak) ; toutes les reliques du grand citoyen, l'intelligence la plus sûre et le cœur le plus simple que la Hongrie ait produit, sont là, depuis les couronnes envoyées sur sa cendre par Élisabeth, reine de Hongrie, et le fauteuil où il est mort, jusqu'à ses chapeaux, ses cannes et ses parapluies. C'est de la sentimentalité bien bourgeoise, direz-vous peut-être ; mais vous ne le penserez plus si vous allez visiter les deux chambres garnies de l'Hôtel de la reine d'Angleterre, où a vécu pendant vingt ans ce libérateur de la Hongrie, qui n'accepta jamais ni pouvoir, ni honneur, ni richesse ; c'est là que l'empereur d'Autriche vint lui rendre visite après Sadowa pour discuter et signer le pacte qui a sauvé sa dynastie et sur lequel repose à présent tout l'équilibre de l'Europe centrale. La Hongrie a eu son Washington, qui a combattu et vaincu sans une goutte de sang, aussi grand et plus simple encore que l'autre

» Le Hongrois est avec l'Anglais le seul Européen qui sache donner pour son pays. Vous avez vu l'incomparable collection de l'Aca-

démie; il y a là une série d'Espagnols et de Flamands sans pareille en Europe; c'est un don à la nation du prince Eszterhazy, don qui vaut vingt-cinq millions de florins. Le Musée national, établissement multiple, galerie de tableaux, d'antiques, d'art national, collection archéologique, minéralogique, zoologique, bibliothèque d'histoire national, etc., bref, dix musées en un seul, — vit et se développe magnifiquement avec une misérable subvention, qui, les employés payés, laisse quatre-vingt mille francs à peine. Il est vrai qu'il a à la tête un directeur de génie, M. Pulsky, esprit universel, organisateur de premier ordre, toujours à l'affût de l'occasion et qui sait faire pousser les Mécènes. Le musée, déjà sans rival pour tout ce qui touche la Hongrie, entre déjà en concurrence avec les autres musées européens sur leur terrain propre. La collection des lapis-lazuli français vaut, dit-on, celle de Paris. Des pièces uniques au monde viennent prendre le chemin de Pest. La collection ambroisienne de Vienne avait un trésor sans pareil, un lingot de platine, le premier spécimen envoyé par Pizarre du Pérou, relique historique s'il en fut. Les directeurs

de l'Ambroisienne, qui avaient besoin de quelques florins pour renouveler le mobilier de je ne sais quelle salle, ont vendu le bloc de métal, qui est à présent dans nos galeries.

» Dans toutes les branches, le même effort, la même volonté de faire de la Hongrie une grande nation. Nous en sommes loin encore, je le sais. Tant que nous serons attachés à l'Autriche allemande, tant qu'une partie de nos destinées se jouera dans les palais de Vienne, tant que nos armées seront à la merci d'une diplomatie allemande, nous ne serons pas nous-mêmes. Nous sommes un peuple libre, nous voulons être un peuple indépendant.

» — C'est donc Kossuth qui était dans le vrai et non Deak?

» — Je ne sais si le jour de Kossuth viendra jamais; mais je sais que Deak n'était qu'un précurseur. Le dualisme est une transition; il est venu à l'heure voulue et passera à l'heure voulue. La Hongrie nouvelle ne tient pas essentiellement à faire une république, comme le voulait Kossuth; elle n'a aucune raison particulière de secouer la dynastie des Habs-

bourg, tant qu'elle respecte nos privilèges et observe les articles du pacte d'Arpad; mais ce qu'elle veut à toute force, c'est n'avoir plus rien de commun avec l'Autriche allemande; nous n'avons rien à voir avec elle, rien à lui demander, rien à lui donner. Nous ne voulons plus qu'un caprice viennois ou un calcul berlinois envoie aujourd'hui nos fils mourir en Bosnie ou en Herzégovine et les lance demain contre la Russie ou la France. La Hongrie ne doit appartenir qu'aux Hongrois, et n'a à s'inquiéter que des intérêts hongrois. Elle ne doit avoir à s'occuper que d'elle-même et ne veut pas que personne d'autre s'en occupe. S'il paraît à l'expérience qu'un empereur d'Autriche ne peut faire un bon roi de Hongrie et que l'Allemand trouble en lui le Magyar, eh bien! nous nous passerons de lui; mais l'expérience vaut la peine d'être tentée, elle peut nous épargner la peine et les frais d'une révolution. En attendant, il s'agit de couper le câble entre nous et l'Allemagne; chaque jour, quelque maille nouvelle est emportée. Voici un incident symbolique. Vous avez vu à Buda, sur la place Georges, le monument élevé en l'honneur du

colonel Hentzi et de quatre cent dix-huit soldats allemands qui périrent là en 1849, après avoir bombardé Pest pendant sept jours ; nous n'avons que faire ici de cette gloire allemande : que l'Allemagne la reprenne! Aussi, depuis des années, à l'ouverture de chaque session, l'extrême-gauche demande quand l'on se décidera enfin à nous enlever cette verrue ; nous allons enfin en être débarrassés, et le monument autrichien, expédié à Vienne, ira, s'il veut, raconter l'incendie de Pest et les aventures du colonel aux bourgeois du Graben ou aux cocottes du Stadtpark. Les Allemands nous reprocheront notre étroitesse d'esprit et notre absence d'esprit historique ; peut-être, en effet, aurait-il mieux valu conserver ce monument dans nos murs, comme un souvenir éternel du passé et de menaces toujours présentes. Mais nous ne voulons pas éterniser la haine de l'Allemand ; nous voulons seulement nous délivrer de lui. Nous en sommes loin encore et voilà pourquoi nous le haïssons. Quand le voyageur français, égaré le soir dans la *puszta*, frappe à la porte de la *csarda*, qu'il dise : « Je suis égaré », la porte s'ouvre, c'est

un hôte ; qu'il dise : « Je suis Français », la main se tend, c'est un ami ; qu'il prononce ces trois mots fatidiques :

A Német kutya[1],

et les bras s'ouvrent, c'est un frère... »

Nous passons Presbourg et les fenêtres béantes de son palais rectangulaire, vidé par l'incendie, qui se dresse parmi les riches vignobles en étage ; Deveny et ses remparts cyclopéens que la poudre française fit jadis éclater. Voici les interminables fourrés qui couvrent l'île Lobau et derrière lesquels étincellent Essling et Wagram, souvenirs lointains du siècle à son aurore, sur lesquels se sont depuis levées tant de brumes au cours de la longue journée. La pointe radieuse de Saint-Stephan étincelle au soleil. Nous débarquons : les équipages éclatants sillonnent la Prader-

1. « L'Allemand est un chien », proverbe hongrois courant dans les campagnes et qu'on entend aussi dans les villes, spécimen de politesse internationale qui rappelle de près le style turc.

strasse et le Ring ; nous nous quittons à l'Opéra ; j'entends encore le cri de Vienne :

Für deutches Land das deutsche Schwert !

« Pour la terre allemande, l'épée allemande ! »

Et l'écho de Pest répond :

A Német kutya.

Telle est la patrie austro-hongroise.

1882.

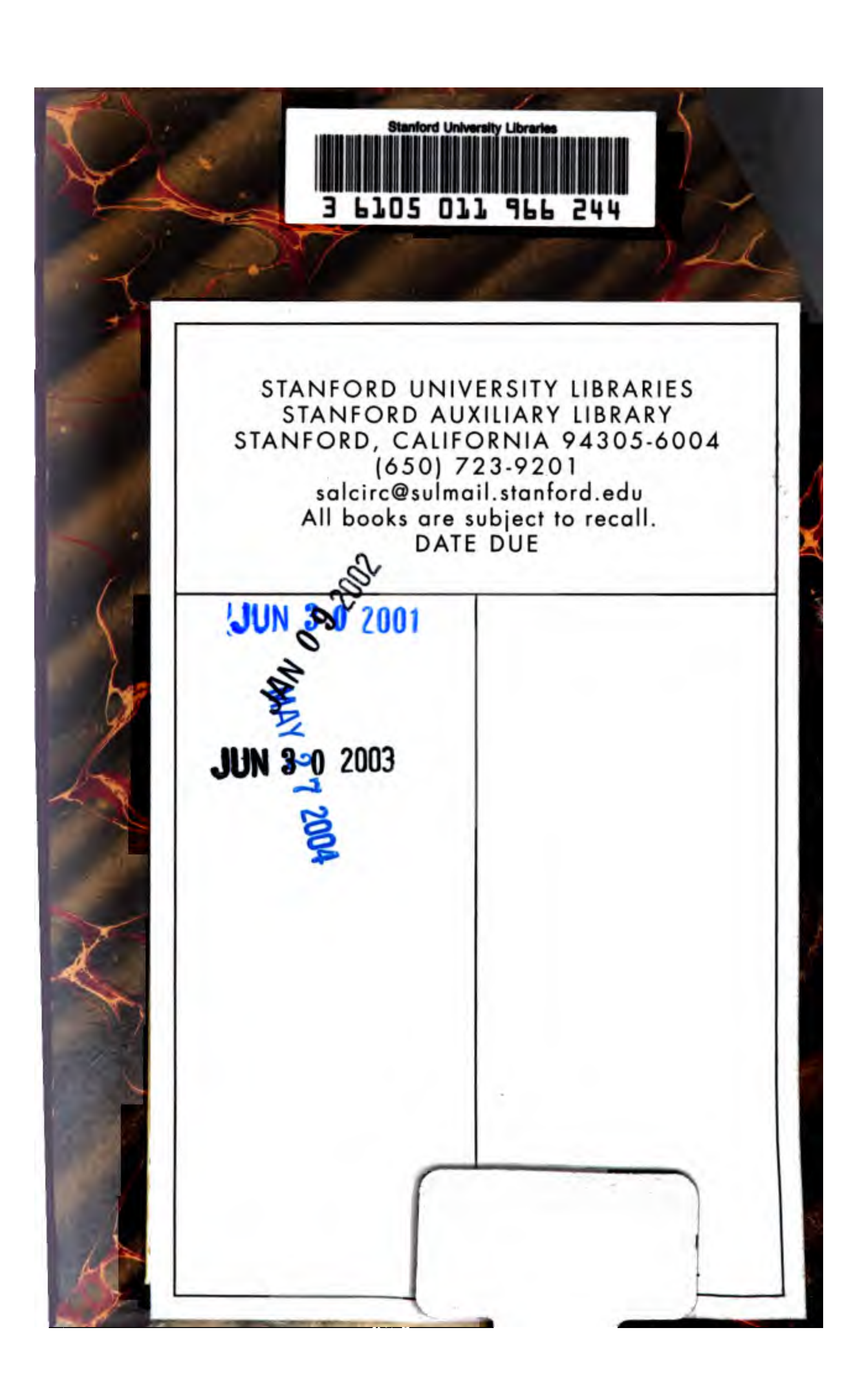
FIN

TABLE

—

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 9746-3-94. — (Encre Lorilleux).


To avoid
on



Stanford University Libraries
3 6105 011 966 244
STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
STANFORD AUXILIARY LIBRARY
STANFORD, CALIFORNIA 94305-6004
(650) 723-9201
salcirc@sulmail.stanford.edu
All books are subject to recall.
DATE DUE
JUN 30 2001
JAN 09 2002
MAY 27 2004
JUN 30 2003

